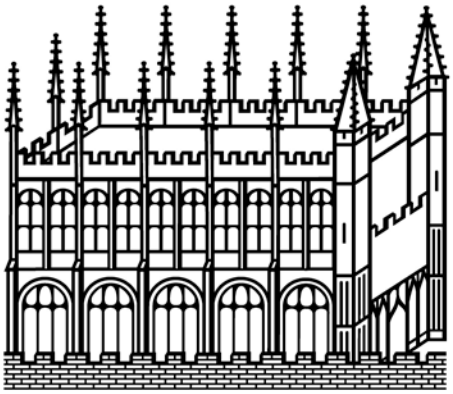


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

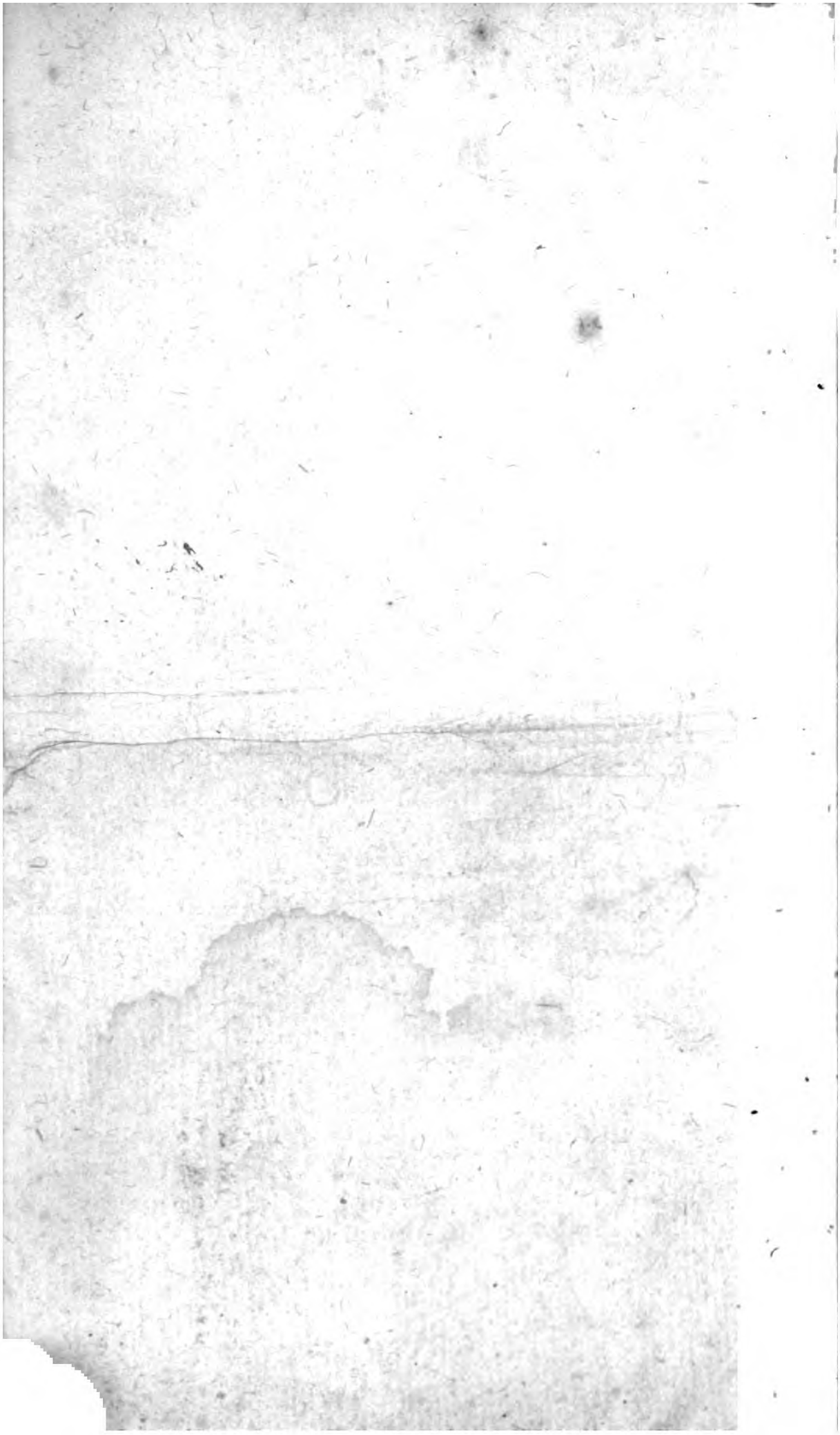
Vet. Fr. II A. 255

2 vols.

15,00

545

415

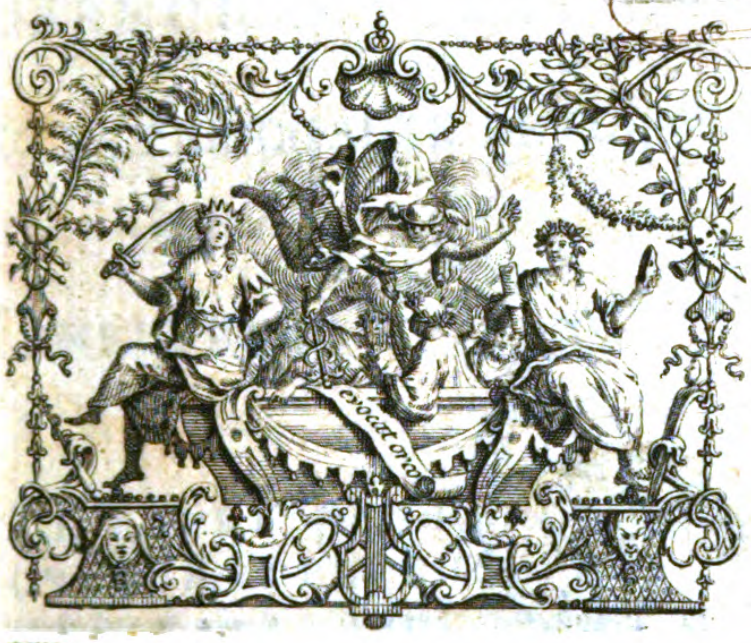


PORTEFEUILLE

DE

J. B. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M. D. CC. LI.

INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR 1963
LIBRARY

A

SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMTE

DE GOERTZ

SEIGNEUR DE SCHLITZ

MARECHAL HEREDITAIRE

DE LA PRINCIPAUTE' DE FULDE, &c.

MONSIEUR,

LE LIVRE *que j'ai l'honneur d'offrir à* VOTRE EXCELLENCE *eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le prétieux dépôt du Poëte le plus célebre de nos jours. C'eſt un Recueil tant de celles de ſes productions qu'il ne jugea pas à propos de rendre publiques pendant ſa vie que de quelques autres non de lui, mais dont il fai-*

ſoit autant ou plus de cas que de ſes propres Ouvrages.

SI JE NE *ſuivois que mon zéle*, Monſieur, *ce ſeroit ici l'occaſion la plus favorable de vanter Votre illuſtre Naiſſance, l'étendue de Vos lumieres, & par deſſus tout la douceur & la bonté de Vos mœurs ; Mais le diſcernement de* de VOTRE EXCELLENCE, *qui eſt au deſſus de tout ce qu'on peut exprimer, ſa modeſtie, ennemie de tout ce qui ſent la louange, ne me permettent point d'eſſayer des talens d'ailleurs beaucoup trop foibles pour une telle entrepriſe.*

Je me borne donc à la ſeule ſatisfaction de faire l'aveu public du très profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

DE VOTRE EXCELLENCE

MONSIEUR,

Amſterdam le 10 Avril 1751.

Le très humble & très obéïſſant Serviteur,

MARC MICHEL REY.

LET-

LETTRE

A Mr. R. D. M.

VOus ne pouviez, mon cher Monſieur, vous adreſſer mieux qu'à moi, pour ſavoir ce que c'eſt que le Porte-feuille de feu M. Rouſſeau annoncé dernierement dans la Gazette. C'eſt un préſent que ce grand Poëte m'avoit fait longtems avant qu'il eut diſpoſé du reſte de ſes Papiers; * & qui auroit paru il y a plus de deux ans, ſi l'intérêt des Libraires s'accordoit toujours avec celui du Public & la gloire des Auteurs. Il contient, outre des Piéces de Proſe & de Vers qui lui ſont adreſſées, ou qu'il avoit recueillies pour ſa curioſité, celles de ſa compoſition qui n'étoient pas

* Par Teſtament du 1. de Février 1738.

encore imprimées ; & toutes les autres qu'il m'a données enſuite, à meſure qu'elles ſortoient de ſa plume : ſon écriture n'étant preſque plus liſible, il m'en demandoit les copies, & me laiſſoit les Originaux. Il m'avoit dit pluſieurs fois qu'il me chargeoit du ſoin de l'Edition de ſes Ouvrages ; puiſque je les avois tous, avec les corrections ou changemens, qu'il avoit trouvé à propos d'y faire. C'eſt ce qu'il * m'a encore répété le jour de ſon départ pour la Hollande, en m'aſſûrant qu'à ſon retour, il ne manqueroit point par un Codicile, de mettre ſon Libraire dans la néceſſité de n'avoir à faire qu'à moi ſeul. Mais hélas ! perclus de la main & de la langue, le ſeul mouvement des yeux ne le mettoit pas en état d'exécuter ce qu'il avoit réſolu : il n'eſt revenu que pour mourir.

Quatre à cinq mois après ; ſavoir en Août 1741. il parut un Programme ſous ce titre : OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU Nouvelle Edition *Entrepriſe depuis*

* Sur la fin d'Avril 1740.

puis ſa mort ſuivant les dernieres diſpoſitions de ſon Teſtament & ſur ſes propres Manuſcrits; elle commence en ces termes, *le célebre Rouſſeau mort à Bruxelles le* 17 *Mars de cette année, a laiſſé par un article de ſon Teſtament tous ſes papiers à* Monſ. Seguy .... *avec une recommandation preſſante d'entreprendre inceſſamment une nouvelle Edition de ſes Oeuvres, autant pour faire voir le jour à un grand nombre de ſes Piéces, anciennes & nouvelles qui n'ont jamais été publiées, que pour arrêter la témérité & l'indiſcrétion de ceux qui pourroient former la même entrepriſe par d'autres vues.** .....
C'eſt donc à l'amitié que Mr. Seguy ſe croit redevable de tous ſes ſoins, pour donner toute la perfection poſſible à cette Edition. Le deſſein où il eſt de n'y rien épargner, l'a fait penſer à prendre la voye des Souſcriptions.

* Telle eſt la Gloſe de cet Article du Teſtament; en voici le Texte pur & ſimple. *Je laiſſe mes Livres à M. de Seguy, que je prie de vouloir ſe charger des Piéces manuſcrites & autres qui ſont dans mon Porte-feuille, & qui doivent être remiſes à mon Libraire, pour une nouvelle Edition de mes Ouvrages à faire ſur la derniere, que j'ai toute corrigée de ma main avec beaucoup de ſoin & d'exactitude.*

Il eſt bien certain, que ſans être indiſcret ni téméraire, & ſans avoir *d'autres vues*, que de ſuivre les intentions de l'Auteur, je pouvois *former la même entrepriſe* : cependant, charmé d'un ſi beau deſſein, que *la voye des Souſcriptions* devoit encore perfectionner ; loin de contrecarrer & de prévenir Monſ. Seguy, en *faiſant voir le jour à ce grand nombre de Piéces anciennes & nouvelles*, j'attendis patiemment le mois de Novembre 1742. terme fixé pour remettre aux Souſcripteurs cette parfaite Edition ; & qu'ils ne reçurent que ſept ou huit mois après. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, que j'admirai la force *du Papier de la plus belle eſpéce*, la beauté du Caractere, l'élégance des Vignettes, la grandeur proportionnée des marges, *& la diſtribution des Piéces dans leur ordre naturel.* Mais ce que je n'y vis point, c'eſt l'entiere exécution des promeſſes d'un ami ſi zélé : c'eſt l'*Eloge hiſtorique de l'Auteur à la tête l'Ouvrage : c'eſt la Liſte de ceux qui ont ſouſcrit*, qui devoit manifeſter apparenment TOUTE LA FORCE *de la bonne-foi & de l'honneur, avec laquelle*

on

on s'eſt engagé à ne pas tirer plus d'Exemplaires, qu'on n'aura reçu de Souſcriptions: c'eſt enfin une trentaine de ces Piéces anciennes & nouvelles, qui devoient faire partie de *tous les Papiers*, & que vous trouverez dans le Portefeuille.

La plus conſidérable eſt une Comédie en cinq Actes, & qui n'eſt pas la moindre de M. *Rouſſeau*, intitulée L'HIPOCONDRE, OU LA FEMME QUI NE PARLE POINT. Il en avoit deux copies de ſa main : il m'en a gratifié d'une en 1734. Mr. SEGUY doit avoir l'autre, & il la garde. Il promet par ſon Programme DES *Piéces de Théâtre*; & il ſe contente, *pour donner toute la perfection poſſible à ſon Edition*, de l'enrichir de LA DUPE DE SOI-MEME, qui ne conſiſte que dans neuf petites Scenes; & qui n'eſt proprement, comme M. *Rouſſeau* me l'a dit, que le Plan verſifié d'une Comédie à faire. Quelque raiſon que Mr. SEGUY puiſſe avoir eue de retenir l'*Hippocondre*, il eſt trop bon connoiſſeur, pour être de ceux qui n'eſtiment pas aſſez les Piéces de Théâtre de notre illuſtre Défunt. Je

ſais bien qu'on ne les met pas au niveau de ſes Odes, de ſes Epitres & de ſes Allégories: mais je ſais bien auſſi que c'eſt trop les rabaiſſer, que de les confondre avec ces Comédies à la mode; où l'on ne voit, au-lieu d'Actions, que d'ennuyeux Récits de moralités. Je ſais encore que s'il ſe trouve quantité de gens qui adoptent ſans réflexion cette mode bizarre; il en eſt de plus judicieux, qui préferent toujours des Ouvrages faits ſelon les regles conſtantes de l'Art & du Bon-ſens, au Faux-brillant de ceux, dans lesquels ces mêmes regles ſont négligées. D'où j'infere qu'on peut avec confiance expoſer cette nouvelle Comédie au Public, & ſouhaiter qu'elle ſoit repréſentée par des Acteurs qui entendent aſſez bien leur métier, pour lui donner la juſte appréciation qu'elle mérite. Je juge de l'effet d'une telle repréſentation, par celui de la lecture un peu animée que l'Auteur m'en a bien voulu faire. Quand vous la verrez, M. C. A. je crois que vous penſerez comme moi, & que vous ne deſaprouverez pas ma petite digreſſion.

Je

Je ne vous dirai rien de pluſieurs Piéces inſérées dans toutes les Editions des Oeuvres de *Rouſſeau*, & ſupprimées dans celle de Paris : ni de quelques autres qu'on y donne pour nouvelles, quoique tirées du Supplément à l'Edition de Londres ; mais j'y en ai trouvé trois ou quatre, dont M. *Rouſſeau* ne m'a jamais parlé, (peut-être ne vouloit-il pas qu'elles fuſſent imprimées) & je les ajoûte au *Portefeuille*, par rapport à l'*Epître à M. Le Comte de*.....

„ Héros iſſu d'une illuſtre origine.

On y reconnoît avec plaiſir le Génie & la ſaine Morale du premier Poëte de ſon ſiécle. C'eſt dommage qu'il n'y ait pas mis la derniere main.

Quant au reſte des Piéces qui compoſent le Portefeuille, elles n'ont pas toutes un égal mérite : mais il ſuffit que M. *Rouſſeau* les ait jugé dignes d'être conſervées. Quelques-unes ont déjà paru manuſcrites ou imprimées en feuilles volantes ; d'autres n'ont jamais vu le jour, & telles ſont marquées à certain coin, que

l'on ſeroit tenté de les attribuer à qui peut-être n'y a jamais ſongé. Quoi qu'il en ſoit, je donne le tout comme je l'ai reçu, & j'ai ſatisfait à votre demande. Je ſuis avec la plus tendre eſtime &c.

L. D.

Le 12. de Janvier 1745.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le Tome I.

EPODE tirée des Livres de *Salomon*, en 4 parties. . . . . Pag. 1- 19
ODE ſur les Divinités Poëtiques . 20- 26
—— ſur le devoir & le ſort des Grands Hommes. 27- 34
—— à la Paix. 35- 42
—— *à Mr. le Comte de Lannoy.* . 43- 54
—— à la Poſtérité 55- 61
Jupiter & Sémélé CANTATE. . 62- 65
L'Héliotrope 66- 68
Faune & Omphale . . . 69- 70
Ariane & Bacchus . . . 71- 72
EPITRE au *R. P. Brumoy*, Auteur du Théâtre. 73- 88
—— *à Thalie.* 89-101

TABLE DES PIECES.

EPITRE *à Mr. Rollin.* . . 102-115

——— *à Mr. Le Comte D...* . 116-125

——— *à Mr. Louis Racine* Auteur du Poëme. 126-141

——— *à Mr. Bonneval.* . . 142-149

La Grotte de Merlin Allégorie. . 153-166

Eclairciſſemens ſur cette Allégorie. . 166-170

EPIGRAMME (IX) diverſes. . 171-182

POESIES DIVERSES *Fables, Epigrammes, Cantates, Sonnets, Parodies, Fragments, Reconnoiſſances; Inſcriptions, Remarques, Lettres,* 183-242

L'HYPOCONDRE *ou la Femme qui ne parle point,* Comédie en 5 Actes. . . 143-378

Avertiſſement ſur cette piéce. . . 379-382

La Dupe de ſoi-même ou le Défiant confondu petite Comédie en IX. Scenes. . . 383-405

ER-

ERRATA

De la premiere Partie.

Pag.	*Lign.*	*Fautes.*	*Corrections.*
30	8	le	les
64	14	qui	que
65	5		
76	13	efflangué	efflanqué
91	20	ſi fleau	ſi ce fléau
92	5	extreme	énorme
107	5	leur	le
110	4	defits	défis
	11	Et montrant	Et leur montrant
112	24	impudence	imprudence
120	3	toute	tout
131	2	lacés	hauſſés
133	20	vers	ver
156	17	à tout	atout
160	21	je touche	ſe touche
161	11	rebus	rébus
164	8	*Liſez* Et for iſſu	du manoir
166	8	tout	tous
	21	ſi ce même n'avoit	ſi ce même ouvrage n'avoit
169	1	étoit d'un	étoit né d'un

ERRATA DE LA I. PARTIE.

Pag.	*Lign.*	*Fautes.*	*Corrections.*
176	3	un ſoir .	her ſoir
197	7	un généreux .	un ſi généreux
199	8	Et ſon eſt .	Et ſon cœur
200	7	d'un Dewald .	d'Underwald
207	4	fait gloire .	fait la gloire
219	7	année .	aunée
240	17	y a fait .	s'y a fait
253	7	de ſouper .	du ſouper
285	22	veut . .	peut
335	5	votre . .	ſon
354	9	ites . .	Dites
367	8	Couſſis? .	Couſis?
398	6	ſacrifié .	ſacrifiées

Faute d'inattention.

D'avoir tranſporté des *Cantates* au Titre de POESIES DIVERSES, & d'avoir ici placé la *Caliſto* qui ſe trouve depuis 1734 dans la derniere Edition faite à Amſterdam des Oeuvres de M. ROUSSEAU; à laquelle ce Portefeuille ſert de ſupplément.

EPO-

EPODE

Tirée principalement des Livres de SALOMON, *& en partie de quelques autres endroits de l'Ecriture & des Prieres de l'Egliſe.*

I. PARTIE.

Ains Mortels que du monde endort
la folle ivreſſe,
Ecoutez, il eſt tems, la voix de
la Sageſſe.
Heureux, & ſeul heureux qui s'at-
tache au Seigneur.
Pour trouver le repos, le bonheur & la joie
Il n'eſt qu'un ſeul chemin: c'eſt de ſuivre ſa voie
Dans la ſimplicité du cœur.

Le tems fuit, dites vous: c'eſt lui qui nous convie
A ſaiſir promptement les douceurs de la vie.
L'avenir eſt douteux: le préſent eſt certain.
Dans la rapidité d'une courſe bornée
Sommes-nous aſſez ſûrs de notre deſtinée
Pour la remettre au lendemain?

Notre eſprit n'eſt qu'un ſouffle, une ombre
paſſagere,
Et le corps qu'il anime une cendre legere,
Dont la Mort chaque jour prouve l'infirmité.
Etouffés tôt ou tard dans ſes bras invincibles,
Nous ſerons tous alors, cadavres inſenſibles,
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouïr de nos belles années.
Les roſes d'aujourd'hui demain ſeront fannées.
Des biens de l'Etranger cimentons nos plaiſirs;
Et du riche Orphelin perſécutant l'enfance,
Contentons aux dépens du Vieillard ſans défenſe
Nos inſatiables deſirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes,
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès ni de crimes,
De tout ſcrupule vain nous bannirons l'effroi:
Soutenus de puiſſance, aſſiſtés d'artifice,
Notre ſeul intérêt fera notre juſtice,
Et notre force notre loi.

Aſſié-

Aſſiégeons l'Innocent, qu'il tremble à notre approche,
Ses regards ſont pour nous un éternel reproche.
De ſa foibleſſe même il ſe fait un appui.
Il traite nos ſuccès de fureur tyrannique:
Dieu, dit-il, eſt ſon Pere, & pour refuge unique
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il eſt vraiment celui qu'il ſe dit être.
S'il eſt Fils de ce Dieu, comme il veut le paraître,
Au ſecours de ſon Fils ce Dieu doit accourir.
Eſſayons en l'effet, conſommons notre ouvrage
Et ſachons quelles mains au bord de ſon naufrage
Pourront l'empêcher de périr.

Ce ſont là les diſcours, ce ſont là les penſées
De ces Ames de chair, victimes inſenſées
De l'Ange ſéducteur qui leur donne la mort.
Qu'ils combattent ſous lui, qu'ils ſuivent ſon exemple;
Et qu'à lui ſeul voués, le zele de ſon Temple
Soit l'eſpoir de leur dernier ſort.

II. PARTIE.

Cependant les âmes qu'excite
Le Ciel à pratiquer ſa Loi,
Verront triompher le mérite
De leur conſtance & de leur foi.
Dans le ſein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats:
Et de la mort inexorable
Le fer enſanglanté ne les touchera pas.

Dieu comme l'or dans la fournaiſe
Les éprouva dans les ennuis :
Mais leur patience l'appaiſe.
Les jours viennent après les nuits.
Il a ſupputé les années
De ceux, dont les mains acharnées
Nous ont ſi longtems affligés.
Il regle enfin nos deſtinées:
Et nos Juges par lui ſont eux-mêmes jugés.

Juſtes,

Juſtes, qui fites ma conquête
Par vos larmes & vos travaux,
Il eſt tems, dit-il, que j'arrête
L'inſolence de vos Rivaux.
Parmi les céleſtes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels ſupplices
Des Soldats du Démon les jours ſeront livrés.

Aſſez la ſuperbe licence
Arma leur lâche impiété.
Aſſez j'ai vu votre innocence
En proye à leur férocité.
Vangeons notre propre querelle:
Couvrons cette trouppe rebelle
D'horreur & de confuſion;
Et que la gloire du Fidelle
Conſomme le malheur de la rebellion.

Et vous, à qui ma voix divine
Dicte ſes ordres abſolus,
Anges, c'eſt vous que je deſtine
Au ſervice de mes Elus.
Allez, & diſſipant la nue
Qui, malgré leur foi reconnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites les jouïr dans ma vue
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai ſouffert,
Va me tirer du précipice
Que le Démon m'avoit ouvert.
De l'Impoſture & de l'Envie,
Contre ma vertu pourſuivie,
Les traits ne ſeront plus lancés;
Et les ſoins mortels de ma vie
De l'immortalité ſeront récompenſés.

Loin de cette Terre funeſte,
Tranſporté ſur l'aile des vents,
La main d'un Miniſtre céleſte
M'ouvre la Terre des Vivans.
Près des Saints j'y prendrai ma place
J'y reſſentirai de la grace
L'intariſſable écoulement;
Et voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne ſera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du Monde où je ſuis enchaîné?
De la délivrance où j'aſpire,
Quand viendra le jour fortuné?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triſte Vallon de larmes
De ma vie endort les inſtans,
Trouver la fin de mes allarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attens?

Quand pourrai-je dire à l'Impie,
Tremble lâche, frémi d'effroi;
De ton Dieu la haine aſſoupie
Eſt prête à s'éveiller ſur toi.
Dans ta criminelle carriere,
Tu ne mis jamais de barriere,
Entre ſa crainte & tes fureurs.
Puiſſe mon heureuſe priere
D'un chatiment trop dû t'épargner les horreurs!

Puiſſe en moi la ferveur extrême
D'une ſainte compaſſion,
Des offenſeurs du Dieu que j'aime,
Opérer la converſion!
De ſes vangeances redoutables,
Puiſſent mes ardeurs véritables
Adoucir la ſevere loi,
Et pour mes Ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi!

Seigneur,

Seigneur, ta puiſſance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté:
Le miracle le moins poſſible
N'eſt qu'un jeu de ta volonté.
Tu peux de la lumiere auguſte
Eclairer les yeux de l'Injuſte,
Rendre ſaint un cœur dépravé;
En cedre transformer l'arbuſte,
Et faire un vaſe élu d'un vaſe réprouvé.

Grand Dieu, daigne ſur ton Eſclave
Jetter un regard paternel,
Confonds le crime qui te brave;
Mais épargne le criminel:
Et s'il te faut un ſacrifice,
Si de ta ſuprême Juſtice,
L'honneur doit être réparé,
Vange toi ſeulement du vice,
En le chaſſant des cœurs dont il s'eſt emparé!

C'eſt alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a ſauvés tous.
Agréable & ſainte harmonie!
Pour moi quelle joye infinie!
Quelle gloire de voir un jour
Leur Troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts & dans le même amour!

Pendant qu'ils vivent ſur la Terre,
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien par eux ſouhaité.
Et les retirant des abîmes,
Où, dans des nœuds illégitimes,
Languit leur courage abattu,
Fai que l'image de leurs crimes
Introduiſe en leurs cœurs celle de la vertu.

III. PARTIE.

Tel, après le long orage,
Dont un fleuve débordé
A déſolé le rivage
Par ſa colere inondé,
L'effort des vagues profondes,
Engloutiſſoit dans les ondes
Bergers, Cabanes, Troupeaux;
Et ſubmergeant les campagnes
Sur le ſommet des montagnes,
Faiſoit flotter les Vaiſſeaux.

Mais la Planette brillante,
Qui perce tout de ſes traits
Dans la nature tremblante,
A déja remis la paix.
L'onde en ſon lit écoulée,
A la Terre conſolée,
Rend ſes premieres couleurs;
Et, d'une fraicheur utile
Pénétrant ſon ſein fertile,
En augmente les chaleurs.

Tel fera dans leurs penſées
Germer un amour conſtant,
De leurs offenſes paſſées,
Le ſouvenir pénitent.
Ils diront: Dieu des Fidelles,
Dans nos ténèbres mortelles
Tu nous as fait voir le jour:
Eterniſe dans nos ames
Ces ſacrés torrens de nos flames,
Source du divin amour.

Ton ſouffle, qui ſut produire
L'âme pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa premiere pureté.
De rien tu créas le Monde.
D'un mot de ta voix féconde,
Naquit ce vaſte Univers.
Tu parlas: il reçut l'être,
Parle: un inſtant verra naître
Cent autres Mondes divers.

Tu donnes à la matière
L'âme & la légereté:
Tu fais naître la lumiere,
Du ſein de l'obſcurité.
Sans Toi la ſcience humaine
N'eſt qu'ignorance hautaine,
Trouble & frivole entretien.
En Toi ſeul cauſe des cauſes,
Seigneur, je vois toutes choſes,
Hors de Toi, je ne vois rien.

A quoi vous ſert tant d'étude,
Qu'à nourrir le fol orgueil,
Où votre béatitude
Trouva ſon premier écueil?
Grands Hommes, Sages célebres,
Vos éclairs dans les ténebres
Ne font que vous égarer.
Dieu ſeul connoît ſes ouvrages.
L'Homme entouré de nuages
N'eſt fait que pour l'honorer.

Curioſité funeſte,
C'eſt ton attrait criminel,
Qui, du Royaume céleſte,
Chaſſa le premier Mortel.
Non content de ſon eſſence,
Et d'avoir en ſa puiſſance
Tout ce qu'il pouvoit avoir;
L'Ingrat voulut, Dieu lui-même,
Partager du Dieu ſuprême
La ſcience & le pouvoir.

A ces hautes eſpérances
Du changement de ſon ſort,
Succéderent les ſouffrances,
L'aveuglement & la mort.
Et pour fermer tout aſile
A ſon eſpoir indocile,
Bientôt l'Ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante,
Fit reluire les éclairs.

IV. PARTIE.

Mais de cet homme exclus de ſon premier partage
La gloire eſt réſervée à de plus hauts deſtins;
Quand ſon Sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'uniſſant à la nature humaine,
Et partageant ſa chair & ſes infirmités,
Se chargera pour lui du poids & de la peine
De ſes iniquités.

Ce Dieu médiateur, Fils image du Pere,
Le Verbe, deſcendu de ſon trône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle Mere,
Voudra naître Mortel.

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance,
Et ſa main te fermant les portes de l'Enfer,
Te fera perdre alors de ta juſte ſouffrance
Le ſouvenir amer.

Eve regne à ſon tour du Dragon triomphante,
L'eſclave de la Mort produit ſon Rédempteur;
Et fille du Tres-Haut la créature enfante
Son propre Créateur.

O Vierge! qui du Ciel aſſures la conquête,
Sacré gage des dons que ſur terre il répand!
Tes pieds victorieux écraſeront la tête
De l'horrible Serpent.

Les Saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures;
Nouvel aſtre du jour pour le Ciel ſe levant:
Que dis-je? après ta mort? ſe peut-il que tu meures,
Mere du Dieu vivant?

Non, tu ne mourras point. Les Régions ſublimes,
Vivante t'admettront dans ton auguſte rang;
Et telle qu'au grand jour, où pour laver nos crimes
Ton Fils verſa ſon ſang.

Dans

Dans ce ſéjour de gloire où les divines flâmes,
Font d'illuſtres Elus de tous ſes Citoyens,
Daigne prier ce Fils qu'il délivre nos âmes,
Des terreſtres liens.

Obtien de ſa pitié, protectrice immortelle,
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les ſanglots
De ce Roi pénitent, dont la douleur fidelle
S'exhaloit en ces mots.

O Monarque éternel! Seigneur, Dieu de nos Peres!
Dieu des Cieux, de la Terre & de tout l'Univers!
Vous dont la voix ſoumet à ſes ordres ſéveres
Et les Vents & les Mers!

Tout reſpecte, tout craint votre Majeſté ſainte:
Vos loix regnent par tout, rien n'oſe les trahir:
Moi ſeul j'ai pu, Seigneur, réſiſter à la crainte
De vous deſobéïr.

J'ai péché : j'ai ſuivi la lueur vaine & ſombre
Des charmes ſéduiſans du monde & de la chair ;
Et mes nombreux forfaits ont ſurpaſſé le nombre
Des ſables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour cede
Surpaſſe encor l'excès des deſordres des humains.
Où le délit abonde, abonde le remede ;
Je l'attens de vos mains.

Quelle que ſoit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où depuis ſi longtems je languis arrêté,
Quel eſpoir ne doit point inſpirer au coupable
Votre immenſe bonté?

Au bonheur de ſes Saints elle n'eſt point bornée,
Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'Ame infortunée
Et des Pécheurs ſoumis.

Vierge! flambeau du Ciel, dont les Démons farouches
Craignent la ſainte flame & les rayons vainqueurs,
De ces humbles accens fais retentir nos bouches,
Grave les dans nos cœurs;

Afin qu'aux Légions à ton Dieu conſacrées,
Nous puiſſions réunis ſous ton puiſſant appui,
Lui préſenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

SUITE DES ODES DU IV. LIVRE.

O D E

Sur les Divinités Poëtiques.

C'Eſt vous encor que je reclame,
Muſes, dont les accords hardis,
Dans les ſens les plus engourdis,
Verſent cette céleſte flame,
Qui diſſipe leur ſombre nuit,
Et qui, flambeau ſacré de l'ame,
L'éclaire, l'échauffe & l'inſtruit.

Nymphes, à qui le Ciel indique
Les myſteres les plus ſecrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine & la ſource antique
De ces Dieux, fantômes charmans,
De votre verve prophétique
Indiſputables élémens.

Je

Je la vois: c'eſt l'Ombre d'Alcée,
Qui me la découvre à l'inſtant;
Et qui déjà d'un œil content,
Dévoile à ma vue empreſſée
Ces Déités d'adoption,
Synonimes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction.

C'eſt lui. La foule qui l'admire
Voit encore au ſon de ſes vers
Fuir ces Tyrans de l'Univers,
Dont il extermina l'empire.
Mais déjà ſur de nouveaux tons,
Je l'entends accorder ſa Lyre;
Il s'approche : il parle : écoutons.

Des Sociétés temporelles
Le premier lien eſt la voix,
Qu'en divers ſons l'Art à ſon choix
Modifie & fléchit pour elles:
Signes communs & naturels,
Où les âmes incorporelles,
Se tracent aux ſens corporels.

Mais pour peindre à l'Intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces ſignes à l'erreur ſujets
Ont beſoin de ſon indulgence;
Et dans leurs ſecours impuiſſans,
Nous ſentons toujours l'indigence
Du miniſtère de nos ſens.

Le fameux Chantre d'Ionie
Trouva dans ſes tableaux heureux,
Le ſecret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie:
Et ce commerce leur apprit
L'art inventé par Uranie
De peindre l'eſprit à l'eſprit.

Sur la ſcene incompréhenſible
De cet interprete des Dieux,
Tout ſentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image ſenſible;
Et par un magique pouvoir
Tout ſemble prendre un corps viſible,
Vivre, parler, & ſe mouvoir.

Oui

Oui c'eſt Toi, Peintre ineſtimable,
Trompette d'Achille & d'Hector,
Par qui de l'heureux ſiécle d'or
L'Homme entend le langage aimable,
Et voit dans la variété
Des portraits menteurs de la Fable,
Les rayons de la Vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le ſort par ſes arrêts:
Il voit ſous les yeux de Cérès
Croître les tréſors de la Terre:
Il reconnoît le Dieu des Mers,
A ces ſons qui calment la guerre
Qu'Eole excitoit dans les airs.

Si dans un combat homicide
Le devoir engage ſes jours,
Pallas volant à ſon ſecours,
Vient le couvrir de ſon Egide:
S'il ſe voue au maintien des loix,
C'eſt Thémis qui lui ſert de guide,
Et qui l'aſſiſte en ſes emplois.

Plus heureux ſi ſon cœur n'aſpire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Aſtrée eſt la Divinité,
Qui lui fait chérir ſon empire:
S'il s'éleve au ſacré Vallon,
Son enthouſiaſme eſt la Lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainſi conſacrant le ſyſtême
De la ſublime Fiction,
Homere, nouvel Amphion,
Change par la vertu ſuprême
De ſes accords doux & ſavans,
Nos deſtins, nos paſſions même,
En Etres réels & vivans.

Ce n'eſt plus l'homme, qui pour plaire
Etale ſes dons ingénus:
Ce ſont les Graces, c'eſt Vénus
Sa Divinité tutélaire.
La Sageſſe qui brille en lui,
C'eſt Minerve, dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui ſert d'appui.

L'af-

L'affreuſe & ſanglante Bellone
Arme ſon courage aveuglé :
Les frayeurs dont il eſt troublé
Sont les flambeaux de Tyſiphone :
Sa colere eſt Mars en fureur ;
Et ſes remords ſont la Gorgone
Dont l'aſpect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle
Peut dans les Temples les plus ſaints
Attacher les yeux des Humains
A l'objet d'un culte fidelle ;
Et peindre ſans témérité,
Sous une apparence mortelle,
La divine Immortalité.

Vous donc, Réformateurs auſteres
De nos privileges ſacrés,
Et vous, non encore éclairés
Sur nos Symboliques myſteres,
Eloignez vous, pâles Cenſeurs,
De ces retraites ſolitaires
Qu'habitent les neuf doctes Sœurs.

Ne venez point ſur un rivage
Conſacré par leur plus bel art
Porter un aveugle regard;
Et loin d'Elles tout triſte ſage,
Qui voilé d'un ſombre maintien,
Sans avoir apris leur langage,
Veut jouïr de leur entretien.

Ici l'Ombre impoſe ſilence
Aux doctes accens de ſa voix.
Et déjà dans le fond des bois
Impétueuſe elle s'élance:
Tandis que je cherche des ſons
Dignes d'atteindre l'excellence
De ſes immortelles leçons.

O D E

Sur le devoir & le ſort des Grands Hommes.

NOus honorons du nom de ſage
Celui qui content de ſon ſort,
Et loin des vents & de l'orage,
Goûtant les délices du port,
Sait au milieu de l'abondance,
Dans une noble indépendance,
Trouver la gloire & le repos:
Mais cette ſageſſe tranquile
Vertu dans un Mortel ſtérile,
N'eſt point vertu dans un Héros.

Pour jouïr d'une paix chérie
Les Cieux ne nous l'ont point prêté,
Il eſt comptable à ſa Patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté.
Cette influence Souveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaine
Qui l'attache au bonheur d'autrui.
Tous les brillans qui l'embéliſſent,
Tous les talens qui l'ennobliſſent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il ſait, & c'eſt un avantage
Peu connu de ſes vains Rivaux,
Que ſon véritable partage
Sont les veilles & les travaux:
Que ſur tous les Etres du monde,
Des Dieux la ſageſſe profonde
Etend ſes regards généreux;
Et qu'éclos de leurs mains fertiles,
Les uns naiſſent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainſi victime préparée
Pour le bonheur du Genre humain,
Victime non moins conſacrée
A l'empire du Souverain;
Soit ſur la Mer, ſoit ſur la Terre,
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
D'une foi mâle revêtu,
Son Prince dont il eſt l'organe,
Sa propre vertu le condamne
A s'immoler à ſa vertu.

La dépendance eſt le ſalaire
Des préſens que nous font les Cieux,
Un Roi parle: il faut pour lui plaire
Quitter ſa Patrie & ſes Dieux.
Héros guerriers, Héros paiſibles,
Il faut à ſes loix invincibles
Aſſervir vos talents vainqueurs:
Partez, volez, Ames viriles,
Courez lui ſoumettre des Villes,
Allez lui conquérir des cœurs.

Toutefois ſi de votre zele
Vous voulez recevoir le prix,
Revenez. L'abſence infidele
Enfante peu de favoris.
Les récompenſes les plus dues
Sont ſouvent des dettes perdues,
Pour qui tarde à les répéter;
Et ſur l'Abſent qui le mérite,
Le Préſent qui les ſollicite
Eſt toujours ſûr de l'emporter.

Le Mérite oublié du Maître,
Et ſouvent même dédaigné,
Ne ſe fait jamais bien connaître,
Dans un point de vue éloigné.
En vain ſous d'illuſtres auſpices
Produiroit-il de ſes ſervices
Le témoignage glorieux:
Sa préſence eſt le ſeul langage
Qui puiſſe en aſſurer le gage.
Les Rois ont le cœur dans les yeux.

C'eſt

C'eſt à ces Aſtres vénérables
D'illuminer ſes actions.
C'eſt de leurs rayons favorables
Qu'il doit tirer tous ſes rayons.
Bientôt leur céleſte influence
Va les combler d'une affluence
De biens, de gloire & de ſplendeurs;
Et, l'éclairant d'une nouveau luſtre,
Porter ſa deſtinée illuſtre
Au plus haut ſommet des grandeurs.

Inſtalé dans le rang ſublime
Où l'ont placé leurs juſtes loix,
Il peut d'un pouvoir légitime
Exercer les plus vaſtes droits:
Il peut, pour foudroyer le Vice,
De la Force & de la Juſtice
Réunir le double ſoutien:
Il peut enfin, fidele oracle,
Faire trouver ſans nul obſtacle
Le bonheur public dans le ſien.

Mais ſi jamais un noir orage
Longtems ſuſpendu dans ſon cours
Fait ſur lui crever le nuage
Elevé durant ſes beaux jours,
C'eſt alors que libre de crainte,
Le Dépit que masquoit la feinte
Se change en mortelles fureurs,
Et que l'Envie empoiſonnée
Par l'impunité déchainée
Dépouille toutes les terreurs.

Sa gloire auſſitôt obſcurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipſé
Diſparoît, ſouillée & noircie
Par le Menſonge intéreſſé;
Canal impur, qui dans leurs courſes
Infectant les plus belles ſources
Change en erreur la Vérité,
L'Induſtrie en extravagance,
La Grandeur d'âme en arrogance,
Et le Zele en témérité.

Tout

Tout fuit : tout cherche un nouveau maître,
Ses Complaiſans les plus flateurs
Sont les premiers qu'on voit paraître
Entre ſes prudens Déſerteurs.
Envain ſes qualités ſuprêmes
Forcent les témoignages mêmes
A l'équité les moins ſoumis :
En vain par ſes bontés célebres
Cent noms ſont ſortis des ténebres.
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous ! que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la Terre charge importune,
Peuple inutile à l'Univers :
Au ſein de la béatitude
Bornez vous, fixez votre étude
Au choix des plaiſirs les plus doux ;
Et dans l'oiſive nonchalance
De votre paiſible opulence
Ne ſongez qu'à vivre pour vous.

Tandis que le zele héroïque,
Eſclave de ſa dignité,
A la félicité publique,
Conſacrera ſa liberté:
Ou, perdu dans la foule obſcure,
Et d'une vie ingrate & dure
Traînant les ſoucis épineux,
Verra ſans murmure & ſans peine
De la Proſpérité hautaine
Briller le faſte dédaigneux.

O D E

A la Paix.

O Paix ! tranquille Paix, ſecourable Immortelle,
Fille de l'Harmonie, & Mere des Plaiſirs ;
Que fais-tu dans les Cieux, tandis que de Cibelle
Les Sujets déſolés t'adreſſent leurs ſoupirs ?

Si par l'ambition, de la Terre bannie
Tu crois devoir ta haine à tes Profanateurs,
Que t' a fait l'Innocence injuſtement punie
De l'inhumanité de tes Perſécuteurs ?

Equitable Déeſſe, entend nos voix plaintives,
Voi ces champs déſolés, voi ces Temples brulans,
Ces Peuples éplorés, ces Meres fugitives
Et ces Enfants meurtris entre leurs bras ſanglans.

De quels débordemens de ſang & de carnage
La Terre a-t-elle vû ſes flancs plus engraiſſés?
Et quel Fleuve jamais vit border ſon rivage
D'un plus horrible amas de mourans entaſſés?

Tel autour d'Ilion la Mort livide & blême
Moiſſonnoit les Guerriers de Phrygie & d'Argos
Dans ces combats affreux où le Dieu Mars lui-même,
De ſon ſang immortel, vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au ſignal d'un Combat furieux,
Il ébranla du Ciel la voûte inacceſſible,
Et vint porter ſa plainte au Monarque des Dieux.

Mais

Mais le grand Jupiter dont la préſence auguſte
Fait rentrer d'un coup d'œil l'Audace en ſon devoir,
Interrompant la voix de ce Guerrier injuſte,
En ces mots foudroyans confondit ſon eſpoir.

Iliad. L. v.

„ Va, Tyran des mortels, Dieu barbare & funeſte,
„ Va faire retentir tes regrets loin de moi:
„ De tous les habitans de l'Olympe céleſte
„ Nul n'eſt à mes regards plus odieux que toi.

„ Tigre, à qui la pitié ne peut ſe faire entendre,
„ Tu n'aimes que le meurtre & les embraſemens.
„ Les ramparts abattus, les Palais mis en cendre
„ Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

„ La Frayeur & la Mort vont ſans ceſſe à ta ſuite,
„ Monſtre nourri de ſang, cœur abreuvé de fiel,
„ Plus digne de regner ſur les bords du Cocyte,
„ Que de tenir place entre les Dieux du Ciel.

„ Ah! lorsque ton orgueil languiſſoit dans les chaines
„ Où les fils d'Aloüs te faiſoient ſoupirer,
„ Pourquoi, trop peu ſenſible aux miſeres humaines,
„ Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer?

„ La Diſcorde dès-lors avec toi détronée
„ Eut été pour toujours releguée aux Enfers,
„ Et l'altiere Bellone au repos condamnée
„ N'eut jamais exilé la Paix de l'Univers.

„ La Paix, l'aimable Paix fait benir ſon empire,
„ Le bien de ſes Sujets fait ſon ſoin le plus cher;
„ Et toi, fils de Junon, c'eſt elle qui t'inſpire
„ La fureur de regner par la flame & le fer.

Chaſte Paix, c'eſt ainſi que le Maître du Monde,
Du fier Mars & de toi, ſait diſcerner le prix,
Ton ſceptre rend la Terre en délices féconde:
Le ſien ne fait regner que les pleurs & les crix.

Pour-

Pourquoi donc aux malheurs de la Terre affligée
Refuſer le ſecours de tes divines mains ?
Pourquoi, du Roi des Cieux chérie & protégée,
Ceder à ton rival l'empire des Humains ?

Je t'entends. C'eſt en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux,
Avant que ſa juſtice ait expié nos crimes,
Il ne t'eſt pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel ſiécle jamais mérita mieux ſa haine ?
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux ?
En quel tems a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le Ciel un front plus ſourcilleux ?

La peur de ſes arrêts n'eſt plus qu'une foibleſſe,
Le blaſphême s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente ſageſſe,
Et le mépris des Loix en magnanimité.

Voilà, Peuples, voilà ce qui ſur vos Provinces,
Du Ciel inexorable attire la rigueur,
Voilà le Dieu fatal qui met à tant de Princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la Paix, des horreurs de la Guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix.
C'eſt le courroux des Roix qui fait armer la Terre,
C'eſt le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.

C'eſt par eux que ſur nous la ſuprême vangeance
Exerce les fléaux de la ſévérité,
Lorſqu'après une longue & ſtérile indulgence,
Nos crimes ont du Ciel épuiſé la bonté.

Grands Dieux! ſi la rigueur de vos coups légitimes
N'eſt point encor laſſée après tant de malheurs,
Si tant de ſang verſé, tant d'illuſtres victimes
N'ont point fait de nos yeux couler aſſez de pleurs,

Inſpirez

Inſpirez nous du moins ce repentir ſincere,
Cette douleur ſoumiſe, & ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut ſeul en ces tems de colere
Fléchir l'auſtérité de vos juſtes décrets.

Echauffez notre zele, attendriſſez nos âmes,
Elevez nos eſprits au céleſte ſéjour;
Et rempliſſez nos cœurs de ces ardentes flâmes
Qu'allument le Devoir, le Reſpect & l'Amour.

Un Monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du deſtin de ſes plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poſer ſon tonnerre
Et pour faire ceſſer la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance;
Les Dieux ſont adoucis: nos vœux ſont exaucés.
D'un Miniſtre adoré l'heureuſe Providence
Veille à notre ſalut: il vit, c'en eſt aſſez.

Peuples, c'eſt par lui ſeul que Bellone aſſervie
Va ſe voir enchaîner d'un éternel lien.
C'eſt à votre bonheur qu'il conſacre ſa vie.
C'eſt à votre repos qu'il immole le ſien.

Revien donc, il eſt tems que ſon vœu ſe conſomme,
Revien, divine Paix, en recueillir le fruit.
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme,
Et laiſſe toi conduire au Dieu qui le conduit.

Ainſi du Ciel calmé rappellant la tendreſſe
Puiſſions-nous voir changer par ſes dons ſouverains,
Nos peines en plaiſirs, nos pleurs en allegreſſe,
Et nos obſcures nuits en jours purs & ſerains.

O D E

A M. Le Comte DE LANNOY, *Gouverneur de Bruxelles, ſur une maladie de l'Auteur cauſée par une attaque de paraliſie en* 1738.

CElui qui des cœurs ſenſibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit pour les rendre flexibles
Conſulter ſon propre cœur.
C'eſt notre plus ſûr arbitre,
Les Dieux ne ſont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux:
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'eſt qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'eſt cette noble induſtrie,
Comte, qui par tant de nœuds
T'attache dans ta Patrie
Tous les cœurs & tous les vœux.
Rappelle dans ta penſée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendreſſe,
Dont la publique allegreſſe
Signala ſon feu pour toi.

En moi-même, o preuve inſigne!
Juſqu'où n'a point éclaté
D'un caractere ſi digne
L'intariſſable bonté?
Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage :
Sur tout dans ces triſtes jours
Dont la lumiere effacée
De ma planette éclipſée
Me fait ſentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir ſur le préſent,
Et qu'endort au ſein de l'onde
Un Zéphire ſéduiſant!
Jamais l'adverſe fortune,
Ma ſurveillante importune,
Ne parut plus loin de moi,
Et jamais aux doux menſonges
Des plus agréables ſonges
Je ne prêtai tant de foi.

C'eſt dans ces routes fleuries,
Où mes volages eſprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris,
Que contre moi révoltée
L'impatiente Adraſtée
Nemeſis, avoit caché,
Vangereſſe impitoyable,
Le précipice effroyable,
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme,
Quand l'Hiver par ſa rigueur
De la ſéve qu'il renferme
A refroidi la vigueur:
S'il perd l'utile aſſiſtance
Des appuis dont la conſtance
Soutient ſes bras relâchés;
Sa tête altiere & hautaine
Cachera bientôt l'arene
Sous ſes rameaux déſſechés.

Tel quand le ſecours robuſte
Dont mon cœur eſt étayé
En laiſſe à mon ſang aduſte
Régir la foible moitié.
L'autre moitié qui ſuccombe,
Héſite, chancelle, tombe;
Et ſent que malgré l'effort
Que ſa vertu fait renaître,
Le plus foible eſt toujours maître
Et triomphe du plus fort.

Par

Par mes deſirs prévenue,
Près de mon lit douloureux,
Déjà la Mort eſt venue
Aſſeoir ſon ſquelette affreux:
Et le regard homicide
De ſon cortege perfide
Plonge mon cœur déchiré
Par des angoiſes ſans nombre
Dans un ennui morne & ſombre
Par l'inſomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre,
Mortels, qui chéris du ſort
Ne déſirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort?
Souvent malgré leurs promeſſes,
Vos dignités, vos richeſſes
Affligent leurs poſſeſſeurs.
Pour les âmes généreuſes
Du vrai bouheur amoureuſes
La Mort même a ſes douceurs.

On a beau ſe plaindre d'elle:
Quelque horreur que l'on en ait,
Les Guerriers la trouvent belle,
Quand elle vient d'un ſeul trait
Les frapper à l'improviſte:
Mais juſte Ciel! qu'elle eſt triſte,
Et quel rigoureux travail,
Quand ſes approches moins vives
Par des pertes ſucceſſives
Nous détruiſent en détail!

Pour le juſte & pour le coupable
Arrêtés dans ſes filets,
Sa furie inévitable
N'a que roue & chevalets.
Un ſupplice illégitime
De l'innocence & du crime
Confond la deſtruction.
C'eſt la même tyrannie;
Et la ſeule ignominie
En fait la diſtinction.

Près

Près de ma derniere aurore
En vain dit-on que les Cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promeſſe imaginaire!
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleſte flambeau,
De ta lumiere ſuprême;
Quand la moitié de moi-même
Eſt déjà dans le tombeau.

Acheve donc ton ouvrage:
Vien, ô favorable Mort!
De ce caduque aſſemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup où je t'invite
Permets que mon corps s'acquite
De ce qu'il doit au cercueil;
Et que mon âme y révoque
Cette conſtance équivoque
Dont la douleur eſt l'écueil.

Ainſi parmi les ténebres,
Les yeux vainement fermés,
Dans mille penſers funebres
Mes ſens étoient abimés:
Lorsque d'une voix amie
Mon oreille rafermie
Crut reconnoître les ſons.
C'étoit l'Ombre de Malherbe
Qui ſur ſa Lyre ſuperbe
Vint m'adreſſer ces leçons.

Sous quelles inquiétudes
Ami, te vois-je abattu?
Que t'ont ſervi nos études?
Qu'as-tu fait de ta vertu?
Toi, qui diſciple d'Horace
Parmi les Nymphes du Parnaſſe
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois ſous ces eſpérances
Contre toutes les ſouffrances
T'être fait un ſûr abri?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boette de Pandore
Se ſont du monde emparés?
Que l'ordre de la Nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes ſujets de pleurs?
Et que tout fiers que nous ſommes
Nous naiſſons tous, foibles hommes,
Tributaires de ſes douleurs?

Prétendois-tu que les Parques
Dûſſent, filant tes inſtans,
Signaler des mêmes marques
Ton hiver & ton printems?
Quel Dieu te rend ſi plauſible
La jouïſſance impoſſible
D'un privilege inouï
Réſervé pour l'Empyrée,
Et dont pendant leur durée
Jamais Mortels n'ont jouï?

En recevant l'exiſtence
Que le Ciel nous daigne offrir,
Nous recevons la ſentence
Qui nous condamne à ſouffrir.
A ſa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce decret rigoureux :
Notre âme ſubordonnée,
Par les ſoucis dominée
Paye aſſez pour tous les deux.

Quelle fievre plus cruelle
Que ſes mortels déplaiſirs,
Quand la fortune infidelle
Vient traverſer ſes déſirs ?
En tout Pays, à tout âge,
La douleur eſt ſon partage
Juſqu'à l'heure du trépas.
Dans le ſein des grandeurs même
Le Sceptre & le Diadême
Ne l'en affranchiſſent pas.

Que dirai-je du ſupplice
Où l'expoſe tous les jours
L'Impoſture & la Malice
Que farde l'art du diſcours?
Quand elle voit à ſa place
L'Hypocriſie & l'Audace
Triompher de leurs larcins;
Et ſa timide innocence
Sans reſſource & ſans défenſe
Livrée à ſes Aſſaſſins?

Si donc par des loix certaines
L'Ame & le Corps ſon rampart
Ont leurs plaiſirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part;
N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix
Que la moindre le reclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix?

L'eſpérance conſolante
D'un plus heureux avenir
De ta douleur accablante
Doit chaſſer le ſouvenir.
C'étoit le dernier deſaſtre
Que de ton malheureux aſtre
Exigeoit l'inimitié :
Calme ton âme inquiete,
Néméſis eſt ſatisfaite,
Et ton tribut eſt payé.

ODE

A la Poſtérité.

DEeſſe des Héros, qu'adorent en idée
Tant d'illuſtres Amans dont l'ardeur hazardée
Ne conſacre qu'à toi ſes vœux & ſes efforts:
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vue,
Et dont pour les vivans la faveur ſuſpendue
Ne s'accorde qu'aux morts.

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître:
Quand le Tems dévoilé viendra te donner l'être,
Laiſſe moi dans ces vers te tracer mes malheurs;
Et ne refuſe pas, Arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

Le Ciel qui me créa ſous le plus dur auſpice,
Me donna pour tout bien l'amour de la juſtice,
Un génie ennemi de tout art ſuborneur,
Une pauvreté fiere, une mâle franchiſe
Inſtruite à déteſter toute fortune acquiſe
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné tréſor! importune largeſſe,
Sans le ſuperbe appui de l'heureuſe richeſſe
Quel cœur impunément peut naître généreux?
Et l'aride Vertu limitée en ſoi-même,
Que ſert-elle qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux?

Craintive, dépendante & toujours pourſuivie
Par la malignité, l'intérêt & l'envie,
Quel eſpoir de bonheur lui peut être permis;
Si pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaiſſe
A toujours ſe contraindre & courtiſer ſans ceſſe
Juſqu'à ſes Ennemis?

Je

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous
ſommes,
Pour ſouverain mérite on ne demande aux Hommes
Qu'un vice complaiſant de graces revetu;
Et que des ennemis que l'amour propre inſpire
Les plus envenimés ſont ceux que nous attire
L'inflexible Vertu.

C'eſt cet amour du vrai, ce zele antipatique
Contre tout faux brillant, tout éclat ſophiſtique
Où l'orgueil frauduleux va chercher ſes atours,
Qui lui ſeul ſuſcita cette foule perverſe
D'ennemis forcenés dont la rage traverſe
Le repos de mes jours.

Ecartons, ont-ils dit, ce Cenſeur intraitable
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la Vérité.
Detruiſons un témoin qu'on ne ſauroit ſéduire,
Et pour la garantir, perdons ce qui peut nuire
A notre Vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infâme
En ſoulevant l'eſprit pénetre juſqu'à l'âme,
Et ſous ſon nom connu répandons ce poiſon.
N'épargnons contre lui menſonge ni parjure.
Chez le peuple troublé la fureur & l'injure
Tiendront lieu de raiſon.

Impoſteurs effrontés, c'eſt par cette ſoupleſſe
Que j'ai vu tant de fois votre ſcélérateſſe
Juſques chez mes amis me chercher des Cenſeurs,
Et des yeux les plus purs bravant le témoignage,
Défigurer mes traits & ſouiller mon viſage
De vos propres noirceurs.

Toutefois au milieu de l'horrible tempête
Dont malgré ma candeur pour écraſer ma tête
L'autorité ſéduite arma leurs paſſions,
La chaſte Vérité prit en main ma défenſe,
Et fit luire en tout tems ſur ma foible innocence
L'éclat de ſes rayons,

Auſſi

Auſſi marchant toujours ſur mes antiques traces,
Combien n'ai-je pas vu dans mes longues diſgraces
D'illuſtres amitiés conſoler mes ennuis ?
Conſtanment honoré de leur noble ſuffrage
Sans employer d'autre art que le fidele uſage
D'être ce que je ſuis.

Tel eſt ſur nous du Ciel la ſage providence
Qui bornant à ces traits l'effet de ſa vangeance,
D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs.
Pouvoit-elle acquiter par une moindre voie
La dette des excès d'une jeuneſſe en proie
A mes folles erreurs ?

Objets de ſa bonté même dans ſa colere,
Enfants toujours chéris de cette tendre Mere,
Ce qui nous ſemble un fruit de ſon inimitié
N'eſt en nous que le prix d'une vie infidelle,
Chatiment maternel, qui n'eſt jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérons ſa juſtice, adorons ſa clémence
Qui juſques dans les maux que ſa main nous diſpenſe
Nous préſente un moyen d'expier nos forfaits,
Et qui nous impoſant ces peines ſalutaires,
Nous donne en même tems les ſecours néceſſaires
Pour en porter le faix.

Juſte Poſtérité, qui me feras connaître
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître,
Donne moi pour exemple à l'Homme infortuné,
Qui courbé ſous le poids de ſon malheur extrême
Pour azile dernier n'a que l'azile même
Dont il fut détourné.

Di lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel qui du Monde embraſſant l'eſclavage
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïſſoit,
Et qui dans ce trompeur & fatal labyrinthe
De ſon miel le plus pur vit compoſer l'abſynthe
Que l'Erreur lui verſoit.

Heureux encor pourtant, même dans ſon naufrage,
Que le Ciel l'ait toujours aſſiſté d'un courage
Qui de ſon ſeul devoir fit ſa ſuprême loi:
Des vils tempéramens combattant la molleſſe
Sans s'expoſer jamais par la moindre foibleſſe
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adreſſe ſa plainte,
Victime abandonnée à l'envieuſe feinte,
De ſa ſeule innocence en vain accompagné:
Toujours perſécuté, mais toujours calme & ferme,
Et ſurchargé de jours, n'aſpirant plus qu'au terme
A leur nombre aſſigné.

Le pinceau de Zeuxis rival de la nature
A ſouvent de ſes traits ébauché la peinture:
Mais du ſage Lecteur les équitables yeux
Libres de préjugé, de colere & d'envie,
Jugeront que ſes vers, vrai tableau de ſa vie
Le peignent encor mieux.

SUITE

DES

CANTATES.

JUPITER ET SÉMELE

CANTATE.

LA Fille de Cadmus, la charmante Sémele
Souveraine du cœur du Souverain des Dieux
Goûtoit dans les douceurs d'une ardeur mutuelle
Le ſort le plus délicieux:
Lorſque ſon cœur ſéduit par un orgueil funeſte
Oſa lui ſuggérer le déſir dangereux
De voir briller ce Dieu dans l'appareil pompeux
Dont il brille aux regards de la Troupe céleſte,
Quand il va chez Junon faire éclater ſes feux.

Faut-il quand l'Amour s'aprête
A nous offrir ſes plaiſirs
Qu'un vain orgueil nous entête
De chimériques déſirs?

Le bonheur de notre vie
Dépend-il d'un vain ſouhait?
Et s'il n'excite l'envie,
Ne peut-il être parfait?
Faut-il &c.

Foibleſſe des Amants! fatale complaiſance!
Jupiter trop épris pour faire réſiſtance
A ce déſir ambitieux,
Conſent de paroître à ſes yeux
Dans tout l'éclat de la puiſſance
Dont il parut armé, lorſque du haut des Cieux
Il fit tonner ſa vangeance
Sur la ſuperbe arrogance
Des Titans audacieux.
L'imprudente Mortelle à l'inſtant abimée
Dans un débordement de foudres & d'éclairs,
Voit de mille feux conſumée
Sa vie & ſes grandeurs s'exhaler dans les airs.

L'ardeur qui voit naître
Une auguſte Cour
Ne doit point paraître
Dans un trop grand jour.
L'Amour ſeul veut être
Le prix de l'Amour.

Les

Les feux qu'il allume
Par la vanité
Sont ce qui consume
Sa félicité.

L'ardeur qui voit naître
Une auguste Cour
Ne doit point paraître
Dans un trop grand jour.
L'Amour seul doit être
Le prix de l'Amour.

L'HÉLIOTROPE

CANTATE.

Sous les loix de l'Amour le Soleil & Climene
Chériſſoient leur commune chaine,
Lorſque de Coronis les regards dangereux
En vinrent deſunir les nœuds.
Témoin de cette intelligence
Le perfide Corax cédant à la chaleur
D'une maligne impatience,
Court à la Nymphe qu'elle offenſe
Avec empreſſement annoncer ſon malheur.

De quelle rage cruelle
Ne peuvent être ſuivis
D'une langue criminelle
Les déteſtables avis!

Du jugement téméraire
Qu'un fatal rapport produit
La vengeance ſanguinaire
Eſt l'inévitable fruit.

De quelle rage cruelle
Ne peuvent être ſuivis
D'une langue criminelle
Les déteſtables avis!

Noire Fille du Styx, barbare frénéſie!
Impitoyable Jalouſie!
C'eſt peu des cris injurieux
Que Climene en fureur exhale;
Il faut que ſon Amant voye encore à ſes yeux
Périr une heureuſe Rivale.
Le Soleil attendri du ſort de Coronis,
La change en une fleur qui toujours vers ſa flame
Tourne ſes regards réunis;
Et de ſon délateur infame
Fait un Corbeau ſiniſtre, & veut par ſa noirceur
Déſigner & punir ſa perfide douceur.

Quel excès de zele
N'eſt point odieux,
Quand la voix révele
Le ſecret des yeux?

Qui ſouffle la haine
Se fait écouter,
Mais bientôt la peine
Le fait déteſter.

Quel excès de zele
N'eſt point odieux,
Quand la voix révele
Le ſecret des yeux.

FAUNE

FAUNE ET OMPHALE

CANTATE.

Le Fils de Jupiter, qui d'une main hardie
De tout l'Univers applaudie
Avoit percé de mille traits
Cent monſtres, dont la perfidie
Sur la Terre opprimée étendoit ſes progrès:
De la Princeſſe de Lydie
Hercule n'avoit pu ſurmonter les attraits.
Sous les habillemens de cette Reine aimable
Ce Héros formidable
Près d'elle repoſoit à l'ombre des forêts:
Tandis qu'Omphale transformée
Sous la peau du Lion des antres de Nemée
Dormoit à ſes côtés ſous un ombrage frais.

Il n'eſt point de métamorphoſe
Où le volage Amour n'expoſe
Ceux dont il trouble le repos:
Il fait par ſa loi ſouveraine
D'un Héros une Lydienne,
D'une Lydienne un Héros.

Faune depuis longtems épris d'amour pour elle
Croyant à la faveur d'une nuit infidelle
De ſes feux recueillir le fruit;
S'approche: mais bientôt ſon eſpoir eſt détruit.
Du Lion la dépouille horrible
Lui fait pouſſer un cris terrible;
Il ſe trouble, il tremble, il s'enfuit.
Et toujours agité d'un tranſport ridicule,
Va s'adreſſer au grand Hercule
Par l'habit d'Omphale ſéduit.
Le Héros ſe réveille, & vangeur implacable
D'un bras dont la chûte l'accable
A coups redoublés le pourſuit.

Aux traits qu'une Belle étale
Un amour qui les ravale
N'eſt pas toujours attaché;
Et ſous les habits d'Omphale
Alcide eſt ſouvent caché.

L'Amant qui cherche à lui plaire,
Sans être un peu téméraire
En choiſit mal le moyen:
Mais s'il ne réuſſit guère,
Du moins il ne risque rien.

ARIANE ET BACCHUS

CANTATILLE.

Dans Naxe abandonnée à ſes douleurs profondes
Ariane trahie, expiant ſes erreurs,
Au Dieu qui regne ſur les ondes
Adreſſoit en ces mots ſes plaintives fureurs.

Témoin de ma ſouffrance,
Neptune, écoute moi,
J'implore ta vangeance
Contre un Amant ſans foi.

Que dans ton vaſte abime
Le traître ſubmergé
Y ſerve de victime,
A l'Amour outragé.

Témoin de ma ſouffrance &c.

Mais pour diſſiper tant d'allarmes,
Quelle vangeance eut-on d'aſſez puiſſantes armes,
Si l'aimable Bacchus attiré par ſes cris,
Ne fut venu ſécher ſes larmes
Suivi de la Joie & des Ris.

A ſa préſence enchantereſſe
Ariane perd ſa triſteſſe,
Et des ennuis paſſés perdant le ſouvenir,
Ne ſe livre qu'à l'allegreſſe
Du préſent & de l'avenir.

Quel funeſte orage
Peut nous accabler,
Quand Bacchus s'engage
A nous conſoler?

Invoquez ſon aide,
Amans malheureux;
C'eſt le vrai remede
Des ſoins amoureux.

Quel funeſte orage &c.

SUITE
DES
ÉPITRES.

ÉPITRE

Au R. P. Brumoy, Auteur du Théâtre des Grecs.

OUi cher Brumoy, ton immortel Ouvrage
Va deſormais diſſiper le nuage,
Où parmi nous le Théâtre avili,
Depuis trente ans ſemble être enſeveli,
Et l'éclairant de ta noble lumiere,
Lui rendre enfin ſa dignité premiere.
De ſes débris, zelé reſtaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi ſeul as ſu dans ta pénible courſe
De ſes beautés nous déterrer la ſource,
Et démêler les détours ſinueux
De ce Dédale oblique & tortueux
Ouvert jadis par la Sœur de Thalie
Aux ſeuls Auteurs du Cid & d'Athalie;
Mais après eux, hélas! abandonné
Au goût pervers d'un ſiécle efféminé,
Qui ne prenant pour conſeil & pour guide
Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,

Et n'eſtimant digne d'être applaudis
Que des Héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui ſéduits par la mode
N'expoſent plus à nos yeux fatigués
Que des Romans en vers dialogués;
Et d'un fatras de rimes accolées
Aſſaiſonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du Théâtre François,
A commenter dans leurs ſcenes dolentes
Du doux Quinaut les Pandectes galantes.
Mais de ce ſtile efflangué, ſans vigueur,
J'aime encor mieux l'inſipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage,
D'un faux ſublime enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'Oraiſon,
Enflés de vent & vuides de raiſon,
Dont le concours diſcordant & barbare
N'eſt qu'un vain bruit, une ſotte fanfare;
Et qui par force & ſans choix enrollés
Hurlent d'effroi de ſe voir accouplés.
Ce n'eſt pourtant que ſur ces balivernes
Qu'un fol eſſaim d'Euripides modernes

Creux

Creux au dedans, bourſoufflés au dehors,
S'eſt mis en droit prodigant ſes accords
D'importuner de ſa voix imbécille
Et le Théâtre & la Cour & la Ville.
Quoi! diras-tu, ce privilege exquis
D'un vœu commun leur ſeroit-il acquis?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu ſa loi du leur? Dieu nous en garde.
Il eſt encor des juges éclairés,
Des eſprits ſains, & des yeux épurés,
Pour diſcerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable:
N'en doutons point; mais, à parler ſans fard
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que reſte t-il? qu'un tas de vains critiques,
D'eſprits legers, de cerveaux fantaſtiques
Du faux mérite Orateurs dominans,
Fades loueurs, cenſeurs impertinens,
Comptant pour rien juſteſſe, ordre, harmonie,
Et confondant ſous le nom de génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout ſentiment abſtrait, ſophiſtiqué,
Toute morale inſipide & glacée,
Toute ſubtile & frivole penſée;

Du ſens commun déclarés ennemis,
Et de l'eſprit adorateurs ſoumis:
Car c'eſt l'eſprit qui ſur-tout enſorcelle
Nos Raiſonneurs à petite cervelle,
Linx dans le rien, taupes dans le réel,
Dont l'œil aigu, perçant, ſurnaturel,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le Soleil, n'en voit point dans la Lune.
Voilà quel eſt le Tribunal prudent
De nos Prevôts du Pinde. Cependant
Si devant eux, commençant ſa carriere,
D'un jeune Auteur la Muſe avanturiere
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès
Et peut enfin par un heureux ſuccès
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ſes débiles phoſphores,
Dieu ſait l'orgueil où prompt à ſe flater
Notre étourdi va ſe précipiter.
C'étoit d'abord un Aſpirant timide,
C'eſt maintenant un Docteur intrépide;
Et non content d'inonder tout Paris
D'un Océan de perfides Ecrits,
Et d'étouffer ces Libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules,

Tels

Tels qu'on pourroit, ſi la Cour des neuf Sœurs
Pour la Police avoit ſes Aſſeſſeurs,
Ses Sanhédrins & ſes Aréopages,
Le brûler vif dans ſes propres Ouvrages:
En ſes accès je ne vous répons pas
Qu'ayant déjà mis le bon ſens à bas,
Il n'entreprenne avec la même audace
De renverſer tout l'ordre du Parnaſſe,
Et que la Rime attaquée en ſon Fort
De la Raiſon n'éprouve auſſi le ſort.
Et pourquoi non? N'a-t-il pas ſes Alcides?
Et ſans compter tant d'illuſtres Stupides,
Tant d'Aigrefins ſur le Parnaſſe errans,
Et tant d'Abés doctement ignorans;
Pour s'épauler d'un garand moins indigne,
Ne peut-il pas citer l'exemple inſigne
D'un nourriſſon du Parnaſſe avoué,
Qui quelques fois dans ſon ſtile enjoué
Sut accorder, quoiqu'avec retenue,
Quelque licence à ſa Muſe ingénue?
Oui, j'en conviens: mais pour t'humilier
Appren de moi, ſourcilleux Ecolier,
Que ce qu'on ſouffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture, ou dans un la Fontaine,

Ne peut paſſer, malgré tes beaux diſcours,
Dans les eſſais d'un Rimeur de deux jours;
Que la licence, humble, abjecte & ſoumiſe
Au rang des Loix ne ſauroit être admiſe;
Qu'un ſage Auteur qui veut ſe faire un nom
Peut en uſer, mais en abuſer, non;
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prete,
Mauvais Rimeur n'a fait un bon Poëte.
Que la Fontaine ait donc, je le veux bien,
De quelque regle étendu le lien,
Pour abolir toute Loi prononcée,
En eſt-ce aſſez de l'avoir transgreſſée?
Et puis d'ailleurs, par où t'es-tu flaté
Qu'en l'imitant par ſon mauvais côté,
Tu tireras de ta chétive Muſe
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuſe?
Trouveras-tu, raiſonnons de ſang froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit
Ces grands pinceaux, dont ſa main toujours ſure
Peignit ſi bien les traits de la Nature?
Sauras-tu, dis-je, ayant bien conſulté,
Son coloris & ſa naïveté,
Dans tes Tableaux ſous cent nouvelles faces
Nous préſenter toujours les mêmes graces,

Et comme lui par cet art enchanteur
Trouver la clef de l'âme du Lecteur?
Bon! dira-t-il, le plaiſant paralelle!
Le bel emploi pour ma Lyre immortelle!
Outre qu'il eſt d'un Maître tel que moi
De ne connoître autre guide que ſoi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de regles que les ſiennes,
J'ai pris un vol qui m'éleve au deſſus
De la nature & des communs abus;
Et le bon ſens, la juſtice & la rime
Dégraderoient mon tragique Sublime.
Si ce n'eſt-là ſa réponſe, du moins
C'eſt ſa penſée; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis, où ſa Muſe hydropique
Nous développe en ſtile magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf
Enguenillé des rimes du Pont-neuf.
Déjà tout fier de ſon propre ſuffrage,
En plein Théâtre étalant ſon plumage,
Il ſe panade & voit le Ciel ouvert
Dans ſon azur au grand jour découvert:
Et par hazard, ſi quelque aſtre propice
Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,

Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illuſtré,
Ou quelque Fée autrefois Sœur Profeſſe
Dans Amanthonte aujourd'hui Mere Abeſſe,
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſouffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuïté ſur ſottiſe greffée.
Ouvrez les yeux, ignorans Sectateurs
De mes groſſiers & vils Compétiteurs.
Ils tirent tous leur lumiere débile
Des vains ſecours d'une étude ſtérile:
Pour moi l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi ſeul, je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne regle point ſa note
Sur le clavier d'Horace & d'Ariſtote.
Sophocle, Echile, Homere, ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non,
On le voit bien: mais ce qu'on voit encore,
C'eſt que vos fleurs n'ont vécu qu'une Aurore,
Que votre éclat n'eſt qu'un feu de la nuit,
Qui diſparoît dès que le Soleil luit,
Et qu'un ſeul jour détruiſant vos chimeres
Détruit auſſi vos lauriers éphémeres.

Car ſi jamais de ſes erreurs abſous
L'œil du Public vient à s'ouvrir ſur vous,
Tel dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoit juſqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ſes ébats
A vous coeffer du bonnet de Midas,
Et devant lui votre gloire ternie
Ne ſera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le ſort & le fatal écueil
Où tôt ou tard vient échouër l'orgueil
De tous ces Nains, petits Géans précoces
Que leurs flateurs érigent en Coloſſes;
Mais qu'à la fin le bon ſens fait rentrer
Dans le néant dont on les ſut tirer.
Dans le néant? dira quelqu'un peut-être,
Pourquoi vouloir anéantir leur Etre?
Lorsqu'un Auteur du Public abjuré
Voit contre lui tout bon vent déclaré,
Il peut, ailleurs dirigeant ſa bouſſole,
Tenter encor le caprice d'Eole,
Dans la tribune achalander ſon art,
De la Quêture arborer l'étendart;
Ou chez un Grand, par qui tout ſe gouverne,
Briguer le rang d'important Subalterne;

Oui da. Je ſai qu'un mérite commun
Par cent moyens, ſi ce n'eſt aſſez d'un,
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie;
Je ſai de plus que le même génie
Qui dans un art ſut nous faire exceller,
Peut dans tout autre encor nous ſignaler.
Mais une fois que la fureur d'écrire
A par malheur établi ſon Empire
Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé,
Vuide de ſens, & de ſoi-même enflé;
C'eſt une gale, un ulcere tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe,
Endort ſon âme, & lui rend ennuyeux
Tout exercice honnête & ſérieux.
Jouët oiſif de ſon talent futile,
N'en attendez rien de bon ni d'utile,
Séduit ſur tout, & gâté chaque jour
Par l'amidon des Parfumeurs de Cour.
Car c'eſt vous ſeuls, excuſez ma franchiſe,
Meſſieurs les Grands, par qui s'immortaliſe
Dans ſon eſprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ſes vers:
A votre rang meſurant vos louanges,
Il croit parler la Langue des Arcanges;

Ce don céleſte eſt un ſacré dépôt
Dont il doit compte au Public; & bientôt
Nous l'allons voir au ſommet du Parnaſſe
A chaque Auteur diſtribuant ſa place
Dicter de là ſes dogmes étourdis,
Et faire en loi paſſer tous ſes Edits
Homologués ſelon ſa fantaiſie
Au tribunal de votre courtoiſie.
Car pour le peu que quelque trait ſaillant,
Quelque antitheſe, ou quelque mot brillant
D'un vain éclaïr de lumiere imprévue
Vienne éblouïr votre débile vue,
C'en eſt aſſez: tout le reſte va bien.
Le mot fait tout, la choſe ne fait rien.
C'eſt un Oracle, un Héros, un modele.
Modele ſoit: mais le Public rebele
Examinant votre petit Héros,
Sur ſon mérite, & non ſur vos grands mots,
Dévoile enfin tout ſon charlataniſme,
Et ce Public fléau du Pédantiſme
N'épargne pas, quand l'Ecrit eſt jugé,
Le Protecteur plus que le Protégé.
Il vous apprend qu'un ignorant Suffrage
N'eſt pas moins ſot qu'un ignorant Ouvrage:

Que les grands airs & le ton emphaſé
Au ſens commun n'ont jamais impoſé :
Qu'un Courtiſan, qu'un Magiſtrat habile,
Qu'un Guerrier même, un Hector, un Achille
En fait de goût n'eſt pas plus compétant,
Qu'en fait de guerre un Auteur éclatant:
Mais que l'orgueil qu'un mérite ſuprême
Peut excuſer, devient la fadeur même
Dans le babil d'un petit triolet
De Marmouſets, pédans à poil follet,
Qui, ſans ſavoir, ſans regles, ſans principes,
Du bel-eſprit ſe font les Prototypes,
Tranchent ſur tout, & veulent à tout prix
Nous enſeigner ce qu'ils n'ont point appris.
C'eſt la leçon que vous fait la Critique:
Et pour vous faire un tableau dramatique
Des contretems & du ſort déplaiſant,
A quoi s'expoſe un eſprit ſuffiſant,
Qui ſoutenu du vent de ſa chimere,
Pour s'élever, ſort de ſon athmoſphere,
Je finirai ce propos ingénu
Par le récit d'un conte aſſez connu,
Qu'au bon vieux tems d'un crayon moins profane
Maître Louïs mit en rime Toſcane.

Un Noble fut dans Veniſe eſtimé,
Qui Général de l'Etat proclamé,
Abandonnant & gondole & chaloupe,
En terre ferme alla joindre ſa troupe;
Et fierement ſur un Cheval Danois
Se vit grimper pour la premiere fois.
A peine aſſis ſur le courſier ſublime,
Des éperons coup ſur coup il s'eſcrime;
Puis le voyant ſaillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort:
Dans ce conflit, ſans ralentir ſon zele,
Notre Ecuyer voltigeoit ſur la ſelle,
Faiſant ſervir à ſes vœux incertains
Tantôt la botte, & tantôt les deux mains,
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui ſaccadé par la bride fatale
Se ſent encor diffamer les côtés,
Par deux talons de pointes ergotés,
Las de porter un ſi rude Alexandre,
Et ne ſachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le preſſe d'aller
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend ſon parti, ſaute, bondit, s'anime,
Se dreſſe, & jette à bas l'Illuſtriſſime;

Homme & Cheval roulant ſur les cailloux,
Cheval deſſus, & Monſeigneur deſſous.
Ah, dit-il lors, mon malheur ſert d'école,
A tout galant, qui né pour la gondole,
S'expoſe à mettre un pied dans l'étrier.
Chacun doit faire ici bas ſon métier.

TAYLORIAN OXFORD

ÉPITRE

A Thalie.

SI je voulois, ambitieux Critique,
Réduire en art la Comédie antique,
Et débrouiller ſes myſteres divers;
J'adreſſerois ma priere & mes vers
A ce génie autrefois par Térence
Emancipé non loin de ſa naiſſance,
Puis tout à coup de ſon domaine exclus
Evanouï trois cent luſtres & plus.
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau Maître
Le plus fameux que la Scene ait vu naître,
De ce génie abattu de langueur
A rajeuni la force & la Vigueur;
Pour expliquer les Loix qu'il a tracées,
Par tout hélas! déjà preſque effacées,
Et pour vanger leur empire abjuré,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé,

Que des rayons de la Muſe elle-même,
Qui de ſon art lui traça le ſyſtême,
Et l'inſpirant lui ſut tout à la fois
Faire connoître & pratiquer ſes Loix ?
C'eſt donc à vous, o! divine Thalie
A m'enſeigner comment s'eſt rétablie
Sous un mortel guidé par votre main
L'intégrité du Théâtre Romain;
Et par quel ſort jaloux de notre gloire
De vos leçons banniſſant la mémoire,
Tout de nouveau nous le faiſons rentrer
Dans le cahos dont il ſut ſe tirer.
De ce progrès, de cette décadence,
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici de marquer s'il ſe peut,
Le vrai principe & l'inviſible nœud.
Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquenment pour tous
Subordonné à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un foible problême;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.

Par

Par des talents que le travail cultive
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le Public que ſa bonté prévient
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouïs enfin par l'éteincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du Beau nous fait aimer le laid,
Et préferer le moindre au plus parfait.
Par les Romains, chez les Grecs empruntée
L'Architecture au plus haut point portée
Fait admirer encor en ſes débris
Son goût docile à ſes Maîtres chéris.
Elle ſut même enchérir ſur leurs graces:
Mais ce ne fut qu'en marchant ſur leurs traces;
Et ſans risquer ſes pas avanturés
Dans les ſentiers de leur route égarés.
Ainſi par eux s'élevant ſur eux même
Elle eut toujours joui du rang ſuprême
Et des honneurs à ſes travaux acquis,
Si fléau des Arts les plus exquis,
Ce Corrupteur des ſages diſciplines,
Cet Ennemi des plus pures doctrines,
L'orgueil aveugle, & l'amour entêté
Du changement & de la nouveauté

Lui préſentant ſes perfides amorces
N'eut par degrés mené toutes ſes forces,
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné
Fait un ſquelette aride & décharné.
On vit dès lors ſon arrogance extreme
Fronder le goût de l'antique uniforme.
Toujours même art, mêmes dimenſions,
Mêmes contours, mêmes proportions:
Temples, Palais, Places, Maiſons privées,
Friſes, Frontons, Colonnes élevées
Sur même plan & ſur même niveau;
Et nul deſſein, nul agrément nouveau:
Affranchiſſons de cette tyrannie,
Il en eſt tems, notre libre génie.
Cette façade y compris chaque flanc
A, dites vous, cent colonnes de rang?
Varions la; diſtinguons les entre elles
Par cent hauteurs, par cent formes nouvelles.
Ce grand Portail d'ornemens dégarni,
Plus ouvragé paroîtra moins uni.
Cet Ordre eſt ſimple & tout d'une parure;
Entaſſons y figure ſur figure.
Ce mur avance, il le faut enfoncer.
Ce toit s'éleve; il le faut rabaiſſer;

Il faut enfin dans ſa pédanterie
Laiſſer vieillir la froide ſymétrie:
Par ce moyen, loin d'être Imitateurs,
Nous deviendrons d'illuſtres Inventeurs.
Cette peinture eſt l'image hiſtorique
Des changemens de la Muſe comique;
Tel en ce ſiécle aux nouveautés enclin
Fut ſa fortune, & tel eſt ſon déclin.
De ſon Génie éteint avec les Graces
Il ne reſtoit ni veſtiges, ni traces,
Avant qu'Armand heureux à tout tenter
Eut entrepris de le reſſuſciter.
Mais ce Génie alors en ſon enfance,
Dans ſon berceau dépourvu d'aſſiſtance,
Faute d'un Maître habile à l'eſſayer,
N'avoit encore appris qu'à bégayer:
Lorsqu'aſſiſté de Térence & de Plaute
Moliere vint, dont la voix ferme & haute
Lui fit d'abord par de juſtes leçons
Articuler & diſtinguer ſes ſons.
Bientôt après ſur ſes avis fideles
S'apprivoiſant avec ces grands Modeles,
Et dans leur lice inſtruit à s'exercer
Il apprit d'eux l'art de les devancer.

Sous ce Grand-homme enfin la Comédie
Sut arriver juſtement applaudie
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont ſans riſque il ne peut pas ſortir.
Ce fut alors que la Scene féconde
Devint l'école & le miroir du Monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué
Fit ſon plaiſir de s'y voir démaſqué.
Là le Marquis figuré ſans emblême
Fut le premier à rire de lui-même;
Et le Bourgeois apprit ſans nul regret
A ſe moquer de ſon propre portrait.
Le ſot Savant, la docte Extravagante,
La Précieuſe, & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade, enfin tous,
Chez une Muſe en paſſetems fertile
Vinrent chercher un paſſetems utile.
Les beaux diſcours, les grands raiſonnemens,
Les lieux communs, & les beaux ſentimens
Furent bannis de ſon joyeux domaine,
Et renvoyés à ſa Sœur Melpomene;
Bref ſur un trône au ſeul Rire affecté,
Le Rire ſeul eut droit d'être exalté.

C'eſt

C'eſt par cet art qu'elle charma la Ville,
Et que toujours renfermée en ſon ſtile,
A la Cour même où ſur-tout elle plut,
Elle atteignit ſon véritable but.
Quand tout à coup la Licence fantasque
Levant ſur elle un poignard bergamaſque
Vint à nos yeux de ſes membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et ſur la Scene, ô! honte du Parnaſſe,
Reſſuſciter le vieux monſtre d'Horace.
Mais non: la Muſe étoit en ſûreté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, eſt à craindre pour vous.
Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner;
Et vous conduit à votre ſépulture
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en Phébus
Vos traits naïfs & vos vrais attributs;

C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive & preſque méconnue
Dans ces atours recher chés & fleuris
Qui ſemblent faits pour les ſeuls Beaux-eſprits,
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire:
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Malebranche Eleve fanatique
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes Rituels,
Ces entretiens fins & ſpirituels,
Ces ſentimens que la Muſe tragique
Non ſans raiſon, réclame & révendique;
Et dans leſquels un Acteur Charlatan
Du cœur humain nous décrit le Roman.
Hé, Ventrebleu! Pédagogue infidele,
Décri nous-en l'hiſtoire naturelle;
Diroit celui par qui l'homme au ſonnet
Eſt renvoyé tout plat au cabinet:
Expoſe nous ſes délires frivoles
En actions & non pas en paroles;
Et ne vien plus m'embrouiller le cerveau
De ton Sublime auſſi triſte que beau.

L'art

L'art n'eſt point fait pour tracer des modéles;
Mais pour fournir des exemples fideles,
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proye à ſes travers.
Quand tel qu'il eſt on me l'a fait paroître,
Je me figure aſſez quel il doit être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid ſermon paſſé par l'alembic.
Loin tout Rimeur enflé de beaux paſſages
Qui ſur lui ſeul montant ſes perſonnages
Veut qu'ils ayent tous autant d'eſprit que lui,
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui.
Je puis du moins admettre une folie
Qui ſert de cure à ma mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui ſe donne pour tel:
Mais un bouffon, qui lorsque je veux rire
Fait le Sophiſte & prétend que j'admire
Son beau langage & ſa ſubtilité,
A dire vrai, le bon ſens révolté
Perd patience à ce babil myſtique,
Et s'accommode encor moins d'un Comique
Dont la froideur tient la joye en échec,
Que d'un Tragique, où l'œil demeure à ſec.

Quoi! dira-t-on, l'eſprit à votre compte
Ne peut donc plus ſervir qu'à notre honte?
C'eſt un Fauſſaire, un Prévaricateur,
De toute regle éternel infracteur,
Et qu'Appollon ſuivant votre hypotheſe
Ne peut trop tôt proſcrire? A Dieu ne plaiſe.
Je ſai trop bien qu'un ſi riche ornement
Eſt de notre art le premier inſtrument,
Et que l'eſprit, l'eſprit ſeul peut ſans doute
Aux grands ſuccès ſe frayer une route.
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des Cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place;
Et rien enfin n'eſt plus froid qu'un Ecrit
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.
Au haut des airs le vol de ma penſée
Peut m'élever: mais ſans le caducée
De la Raiſon, cet eſſor ne me ſert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd:
Comme un courſier que le voyageur ivre
A dérouté du chemin qu'il doit ſuivre.
Plus il eſt prompt, diligent & ſoudain,
Plus il s'éloigne & ſe fatigue envain.

N'al-

N'allons donc plus, Déſerteurs de nos Peres
Sacrifier à nos propres chimeres;
Et ſans riſquer un honteux démenti
Tenons nous en, c'eſt le plus ſûr parti,
Au droit chemin tracé par nos Ancêtres.
Tel mépriſant l'exemple de ſes Maîtres
Dans ſon idée en croit être plus grand
Qui dans le fond n'en eſt que différent.
Au ſuc exquis d'un aliment ſolide
Pourquoi mêler notre ſel inſipide?
Si le génie en nous ſe fait ſentir,
Et de priſon ſe prépare à ſortir,
Laiſſons agir ſon naturel aimable
Sans abſorber ce qu'il a d'eſtimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale ſans mœurs,
De vérités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades penſées
Qui font briller tant d'Auteurs importuns
Toujours loués des Connoiſſeurs communs
Et qui pis eſt, loués par l'endroit même
Qui du bon ſens mérite l'anathême.
Car tout Novice en diſant ce qu'il faut
Ne croit jamais s'élever aſſez haut.

C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire
Qu'il s'éblouït, ſe délecte & s'admire.
Dans ſes écarts non moins préſomptueux
Qu'un indigent ſuperbe & faſtueux
Qui ſe laiſſant manquer du néceſſaire,
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.
A nos Auteurs ce n'eſt point, entre nous,
L'eſprit qui manque: ils en ont preſque tous.
Mais je voudrois dans ces nouveaux Adeptes
Voir une humeur moins retive aux préceptes
Qui du Théâtre ont établi la Loi.
Ils en auroient mieux profité que moi:
Mais tout compté, je crois, Dieu me pardonne,
Que ſi j'étois pourvû, moi qui raiſonne,
D'autant d'eſprit qu'ils en ont en effet,
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.
Encore un mot à ces Eſprits ſeveres,
Qui du beau ſtile Orateurs ſomniferes
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illuſtre Auteur,
Qui *dans le ſac où Scapin s'enveloppe*
Ne trouve plus l'Auteur du Miſantrope.
Non il ne put l'y trouver, j'en convien,
Mais ce grand Juge y retrouva fort bien,

Le

Le Grec fameux qui ſut en perſonnages
Faire jadis changer juſqu'aux nuages,
Un chœur d'Oiſeaux en Peuple révéré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Ariſtophane auſſi bien que Ménandre
Charmoit les Grecs aſſemblés pour l'entendre,
Et Raphaël peignit ſans déroger
Plus d'une fois maint grotesque leger.
Ce n'eſt point là flétrir ſes premiers rôles,
C'eſt de l'eſprit embraſſer les deux pôles.
Par deux chemins c'eſt tendre au même but
Et s'illuſtrer par un double attribut.
Songez y donc, chers Enfans d'une Muſe
Qui cherche à rire, & que la joye amuſe,
Depuis cent ans deux Théâtres chéris
Sont conſacrés l'un aux pleurs l'autre aux ris.
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire
(Pour diſtinguer votre ſavoir profond)
Rire au premier & pleurer au ſecond.

ÉPITRE

A Monſieur Rollin.

DOcte héritier des tréſors de la Grece,
Qui le premier par une heureuſe adreſſe
Sus de l'Hiſtoire aſſocier le ton
De Thucydide à la voix de Platon:
Sage Rollin: quel eſprit ſympatique
T'a pu guider dans ce Siécle critique,
Pour échapper à tant d'eſſaims divers
D'âpres Cenſeurs, qui peuplent l'Univers?
Toujours croiſſant de volume en volume
Quel bon génie a dirigé ta plume?
Par quel bonheur enfin ou par quel art
As-tu forcé le volage Haſard,
L'aveugle Erreur. la Chicane inſenſée
L'Orgueil jaloux, l'Envie intéreſſée,

De

De te laiſſer en pleine ſûreté
Jouïr vivant de ta poſtérité,
Et de changer pour toi ſeul ſans mêlange
Leurs cris d'angoiſſe en concert de louange?

Tout Ecrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que de deux objets l'un:
Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du ſtile:
Car ſans cela quel Auteur, quel Ecrit
Peut par les yeux percer juſqu'à l'eſprit?
Mais cet eſprit lui-même en tant d'étages
Se ſubdiviſe à l'égard des Ouvrages,
Que du Public tel charme la moitié,
Qui très ſouvent à l'autre fait pitié:
Du Sénateur la gravité s'offenſe
D'un agrément dépourvu de ſubſtance;
Le Courtiſan ſe trouve effarouché
D'un ſérieux d'agrément détaché;
Tous les Lecteurs ont leurs goûts, leurs manies.
Quel Auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet
Sait rendre à tous l'utile délectable
Et l'attrayant utile & profitable:

Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & ſe joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique:
Tout hors de lui n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.
Sur cette regle, Ami, le moindre Oedipe
Peut deviner la ſource & le principe
De ce ſuccès qui pour toi parmi nous
Accorde, unit & fixe tous les goûts.
La Vérité ſimple, naïve & pure,
Par tout marquée au coin de la nature,
Dans ton Hiſtoire offre un ſublime eſſai
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai:
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique:
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils ſont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux nos propres injuſtices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une ſcene illuſtre,
Se préſenter à nous dans tout leur luſtre,

Et

Et du Public dépouillé d'intérêt
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque Etat ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens mêmes
Dans ce ſincere & fidele miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.
Ne penſe pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici, Préconiſeur peu ſage,
Tenter ton zele humble, religieux,
Par un encens à toi même odieux.
Raſſûre toi: non, j'oſe te le dire,
Ce n'eſt pas toi, cher Rollin, que j'admire.
J'admire en toi, plus juſtement épris,
L'Auteur divin qui parle en tes Ecrits,
Qui par ta main retraçant ſes Miracles,
Qui par ta voix expliquant ſes Oracles,

T'a librement, & pour prix de ta foi,
Daigné choiſir pour ce ſublime emploi:
Mais qui pouvoit ſur tout autre en ta place
Faire à ſon choix tomber la même grace,
Et juſqu'à moi la laiſſer parvenir,
s'il m'eut jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer, par le ſuffrage
Dont ſa faveur couronne ton Ouvrage,
Quelle diſtance il met entre celui
Qui comme toi, ne ſe cherche qu'en lui,
Et tout eſprit qu'aveugle la fumée
De ce grand Rien, qu'on nomme Renommée,
Fantôme errant qui nourri par le bruit
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit:
Mais qui du ſort enfant illégitime,
Et quelquefois miſérable victime,
N'eſt rien en ſoi qu'un être menſonger,
Une ombre vaine, accident paſſager
Qui ſuit le corps, bien ſouvent le précede,
Et plus ſouvent l'accourcit ou l'excede.
C'eſt lui pourtant, lui dont tous les mortels
Viennent en foule encenſer les Autels:
C'eſt cette idole à qui tout ſacrifie,
A qui durant tout le cours de leur vie

Grands

Grands & Petits follement empreſſés
Offrent leurs vœux, ſouvent mal exaucés.
Non que l'eſpoir d'un ſuccès équitable
Dans ſon objet ait rien de condamnable,
Ni que leur cœur doive s'y refuſer
Quand le principe eſt de s'y propoſer
Du Roi des Rois la gloire Souveraine,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais ſi l'amour d'un chatouilleux encens
Enivre ſeul notre eſprit & nos ſens;
Si rejettant la véritable gloire
Nous nous bornons à l'honneur illuſoire
De faſciner par nos foibles clartés
D'un vain Public les yeux débilités,
Sans conſulter par d'utiles prieres
L'unique Auteur de toutes nos lumieres;
En quelque rang que le Ciel nous ait mis
Petits ou grands, ne ſoyons pas ſurpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le ſalaire;
Ou que du moins nos ſuccès éclatans
Soient traverſés par tous les contretems,
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite,

Qui n'écoutant, n'enviſageant que ſoi,
Borne à lui ſeul ſon objet & ſa loi.
C'eſt-là peut être, Ami, je le confeſſe,
(Car c'eſt ainſi que l'orgueil nous abaiſſe)
Ce qui du Ciel irritant le courroux
M'a ſuſcité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale & lâche calomnie
Acharne encor ſur ma vertu ternie,
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne & mes traits dans les leurs.
Triſte loyer, châtiment lamentable
D'un amour propre, il eſt vrai plus traitable,
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré,
Mais dans ſoi-même encor trop concentré,
Et ne cherchant dans ſes vains exercices
Qu'à contenter ſes volages caprices.
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
De leur couronne l'âpre malignité
Pour infecter l'air pur que je reſpire,
J'ai ſu tirer, au moins, ou pour mieux dire,
Le Ciel m'a fait tirer par ſes ſecours
Un double fruit de leurs affreux diſcours:
L'un d'entrevoir, que dis-je? de connaître
Dans ce fléau la juſtice du Maître,

Qui

Qui ne tolere en eux des traits ſi faux
Que pour punir en moi de vrais défauts:
L'autre d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre,
A les laiſſer croupir dans le mépris
Dont le Public les a déjà flétris,
A fuir enfin toute eſcrime inégale
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervale.
Car le danger de ſe voir inſulté
N'eſt pas reſtraint à la difficulté
De réfuter les fables romancieres
De ces Fripiers d'impoſtures groſſieres,
Dont le venin non moins fade qu'amer
Se fait vomir comme l'eau de la mer;
Il eſt aiſé d'arrêter leurs vacarmes,
Et de les vaincre avec leurs propres armes:
Ce n'eſt pas-là le danger capital,
Le vrai péril & le piége fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colere, en aigreur,
En médiſance, en chicane, en fureur:
Nous réduiſant enfin pour tout ſommaire
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,

Dès qu'envers nous leurs crimes perſonnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,
De ces défits, embûches, repréſailles?
C'eſt qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous vanger d'eux, nous les vangeons de nous:
Qu'en travaillant ſur de ſi faux modeles,
Nous devenons leurs copiſtes fideles,
Donnant comme eux, ridicules Héros,
A nos dépens la comédie aux Sots;
Et montrant baſſement avilie
Notre ſageſſe habillée en folie.
Le bel honneur! d'attrouper des paſſans
Au bruit honteux de nos cris indécens!
Quelle pitié de prendre ainſi le change!
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépaïſer des talens eſtimés
Et du Public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime uſage
A des emplois indignes d'un vrai ſage;
Et nous vangeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un ſolide mérite,
Des ennemis que le ſort lui ſuſcite.

Tous ces travaux dont il eſt combattu
Sont l'aliment qui nourrit ſa vertu:
Dans le repos elle s'endort ſans peine;
Mais les aſſauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célebre Auteur,
Eſt un ſoigneux & docte Précepteur,
Fâcheux par fois, mais toujours ſalutaire,
Et qui nous ſert ſans gage ni ſalaire:
Dans ſes leçons plus utile cent fois
Que ces Amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre eſprit qui ſommeille,
Par des accens trop durs à notre oreille:
A qui des deux en effet m'adreſſer
Dans les beſoins dont je me ſens preſſer?
Eſt-ce au Flateur qui me loue & m'encenſe?
Eſt-ce à l'Ami qui me taît ce qu'il penſe?
Par tous les deux ſéduit au même point,
Mon Ennemi ſeul ne me trompe point.
Du foible Ami dépouillant la molleſſe,
Du vil Flateur dédaignant la ſoupleſſe,
Son émétique eſt un breuvage heureux
Souvent utile, & jamais dangereux.
Car ſi celui dont la main le prépare
D'Empoiſonneur porte déjà la tare,

Qu'ai-je à risquer? De ſon venin chétif
Son venin même eſt le préſervatif,
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte;
La vérité du même coup atteinte
Saura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir ſon crédit & le mien.
Mais par malheur, ſi d'un mal véritable
Il trouve en moi le ſigne indubitable;
S'il m'avertit par ſes cris pointilleux
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux
Qui de mon ſang altere la ſubſtance:
Alors ſa haine, & la noire conſtance
Dont me pourſuit ſon courroux effronté
Sans qu'il y ſonge, avancent ma ſanté:
C'eſt une épée, un glaive favorable
Qui dans ſes mains malgré lui ſecourable
M'ouvrant le flanc pour abréger mon ſort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'Aſſaſſin ne fait rien à l'affaire:
De ſon forfait toute l'utilité
Reſte à moi ſeul: à lui l'iniquité.
C'eſt donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle & bien haute impudence
D'attri-

D'attribuer à ſon inimitié
Ce qui ſouvent n'eſt du qu'à ſa pitié.
Ces contretems. ces triſtes avantures
Sont bien plutôt d'heureuſes conjectures
Dont le concours l'aſſiſte & le ſoutient,
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Etre ſuprême en ſes loix adorables
Par des reſſorts toujours impénétrables
Fait quand il veut des maux les plus outrés
Naître les biens les plus ineſpérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de ſa juſtice,
Et la tenter par d'aveugles regrets ;
Ou par des vœux encor plus indiſcrets?
O! ſi du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire ceſſer le cours injurieux!
Si ſon flambeau deſſillant tous les yeux,
A ma vertu ſi longtems pourſuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie
Sous l'épaiſſeur de ſes brouillards obſcurs
Offusque encor les rayons les plus purs!
Cette priére innocente & ſoumiſe,
Je l'avourai, peut vous être permiſe.

Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie & par votre candeur :
Votre innocence inflexible & robuſte
N'a point plié ſous un pouvoir injuſte :
Votre devoir eſt rempli. Tout va bien ;
Soyez en paix : le Ciel fera le ſien.
Il a voulu ſe réſerver la gloire
De ſon triomphe & de votre victoire ;
Vous éprouver dans votre adverſité,
Et prévenir en vous la vanité
D'une facile & prompte réuſſite
Attribuée à votre ſeul mérite :
Vous épargnant ainſi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos ſouhaits, aveugles que nous ſommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes,
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaiſirs ſuborneurs ;
A captiver l'eſtime populaire ;
A raſſembler tout ce qui peut nous plaire ;
A nous tirer du rang de nos égaux ;
A ſurmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal ! dangereuſe fortune
Et que le Ciel que ſouvent importune

L'avidité de nos trompeurs deſirs,
Dans ſa colere accorde à nos ſoupirs.
Ce n'eſt jamais qu'au moment de ſa chûte
Que notre orgueil voit du rang qu'il diſpute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce Courtiſan, qu'enivre un vent flateur,
Vient d'obtenir par ſa brigue funeſte
La place due au mérite modeſte:
Pour l'exalter tout ſemble réuni:
Il eſt content. Dites qu'il eſt puni:
Il lui falloit cette place éclairée
Pour mettre au jour ſa miſere ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Préſcrire au Ciel ſes dons & ſes faveurs.
Demandons lui la prudence équitable;
La piété ſincere, charitable;
Demandons lui ſa grace, ſon amour:
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer ſa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons nous d'avance
D'aſſez de zele & d'aſſez de vertus,
Pour devenir dignes de ſes refus.

ÉPITRE

A Monſieur le Comte D....

HEros iſſu de l'illuſtre origine
De ces Héros que dans la Paleſtine
On vit jadis ſur les pas de nos Rois
Faire arborer les étendarts François;
Deſcendu d'eux, ſi digne d'en deſcendre,
Quel noble goût, quel penchant doux & tendre,
Juge éclairé, Protecteur glorieux,
Sur Apollon vous fait baiſſer les yeux
Dans un Pays, dans un tems où les Muſes
De tout accueil, de toute grace excluſes
Ne trouvent plus dans la fiere grandeur
Qu'auſtérité, mépris, haine ou froideur?
De cet amour qu'en vous elles font naître
Le vrai principe eſt facile à connaître:

Les

Les cœurs vraiment par les Muſes charmés
Furent toujours les cœurs vraiment formés
Pour illuſtrer, reſpectables modeles,
Par des vertus & des faits dignes d'elles.
Moi-même ici leur Eleve imparfait
Pour tout mérite abreuvé de leur lait,
De leurs leçons Auditeur inutile,
Et de Malherbe Imitateur futile,
Triſte jouët & des ans & du ſort,
Sans facultés, fortune ni ſupport,
Quel autre droit, quel titre légitime,
Dans votre cœur m'eut acquis cette eſtime,
Qu'une héroïque & ſublime pitié
Daigne honorer du titre d'amitié?
Ineſtimable & charmante conquête,
Qui me jettant au port par la tempête,
M'a fait trouver dans mes adverſités
Repos, honneur, joie & félicités!
Je ſais qu'il eſt des bontés naturelles,
Dont l'œil s'éveille au beſoin qu'on a d'elles,
Et que chez vous tout mérite opprimé
Eſt aſſûré de plaire & d'être aimé:
Le plus beau droit des vertus malheureuſes
Eſt la faveur des âmes généreuſes;

De l'amitié la noble impreſſion
Y naît toujours de la compaſſion;
Mais, comme vous, quel cœur vraiment ſenſible
A la pitié veut ſe rendre acceſſible,
Et pénétré d'un ſentiment ſi beau
De l'amitié s'impoſer le fardeau?
Car à quels ſoins, à quels travaux auſteres
N'expoſent point les devoirs volontaires
De l'amitié ſacrée? & quels liens
Sont plus peſans, plus étroits que les ſiens?
Que de vertus! Quel pénible aſſemblage
D'activité, de ſang froid, de courage
Dans un ami fidele, intelligent,
Simple, modeſte, & ſans faſte obligeant!
Mais pour un ſeul d'une trempe ſi rare,
Combien hélas! qui d'un zele biſarre
Pour vous d'abord follement embarqués
Se font honneur de leurs ſuccès manqués;
Et s'aveuglant ſur leurs fautes extrêmes
A vos dépens s'en conſolent eux-mêmes?
Amis de Job, l'un ſur vos torts divers
Inépuiſable en reproches amers,
Se met en frais, Dogmatiſte ſevere,
De longs ſermons dont vous n'avez que faire,
Sub-

Subſtituant ce pédantesque ſoin
A ſes ſecours dont vous auriez beſoin.
L'autre attentif à ne rien entreprendre
Où ſa hauteur risque trop à deſcendre,
Soigneux ſur-tout de ne point allarmer
Vos ennemis prompts à ſe gendarmer,
Entre eux & vous flottant dans le ſilence
Maintient en paix ſa diſcrete indolence,
Content de ſoi, s'il peut ſur ſes grands Dieux
Vous proteſter qu'il n'a pu faire mieux:
Voilà quels ſont vos Protecteurs fideles,
De l'amitié vénérables modeles.
Il faut pourtant, le choix eſt délicat,
Etre leur dupe, ou paſſer pour ingrat,
Tant l'amitié, même la plus frivole,
Fait reſpecter le beau nom qu'elle vole.
Que m'a ſervi d'aller chercher près d'eux
Sur leur parole un ſuccès hazardeux?
Je n'ai trouvé que careſſes trompeuſes,
Illuſions, apparences pompeuſes,
Le Vice orné d'un beau déguiſement
Et la Vertu par-tout également
Hors de crédit; les Petits dans leur ſphere
Faiſant le mal, les Grands les laiſſant faire,

Aſſez de cœurs prodigues en bienfaits
Indifférens & loin de vos ſouhaits,
Proſtitués à tous en toute rencontre,
Et généreux ſeulement pour la montre.
Impertinente & ſotte humanité!
Zele orgueilleux & ſans réalité!
C'eſt peu pour moi de voir exemt de blâme
L'Ami bannal, qui pour vous tout de flâme
Se met en quatre & tente tout moiens
Pour vous ſervir & vous plaire en des riens;
Mais dès qu'il faut en affaire réelle
Rompre la lance & ſignaler ſon zele,
Au pied du mur ce Don Quichotte altier
Chancelle, héſite, & demande quartier:
Qu'il ſoit d'ailleurs doux, complaiſant, facile;
Mais vertueux, non, s'il m'eſt inutile,
Ce n'eſt qu'un cœur languiſſant abattu,
Bon par foibleſſe & non point par vertu.
. . . . . .
. . . . . .
Mais s'il échoue, ou vous ſert ſottement,
Préparez vous à le voir hautement
Les yeux bouffis d'une fierté nouvelle
S'en prendre à vous de ſon peu de cervelle,

Vous

Vous releguer aux Petites-maiſons.
Et n'allez pas rétif à ſes raiſons,
Vous aviſer de ne point y ſouſcrire;
Car quelle audace ôſeroit contredire
Pour diſculper l'ingrate Vérité,
D'un Riche ſot l'infaillibilité?
La déciſive & hautaine ſageſſe
Eſt annexée à la folle Richeſſe:
Midas jugeant le Frere de neuf Sœurs,
Tranſmit ſon droit à tous ſes Succeſſeurs.
Que ſi le Ciel ſur ces Sujets indignes
Voulut verſer ſes dons les plus inſignes,
Conſolons nous, le Ciel fait toujours bien:
La Raiſon veut que chacun ait le ſien,
Et la Fortune exacte, impartiale,
En ce point ſeul tient ſa balance égale,
Que ne pouvant rendre ſelon ſes vœux
Un Sot habile, elle le rend heureux.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais après tout, O! mon Mécene unique,
De cette gloire aliment chimérique,

Honneur aride & toujours diſputé,
Quel avantage aurois-je remporté,
Si d'un grand Roi par vous la grace acquiſe
N'eut conſtaté cette gloire indéciſe,
Et décoré par ſes dons glorieux
De mon exil le reproche odieux?
En vous ſans doute une ſi belle idée
Fut par le Ciel conduite & ſecondée,
Diroit ici, conſacrant la grandeur
De vos pareils, cet Ami, * dont l'ardeur
Rapporte au Ciel tout acte méritoire,
Toute vertu, toute ſolide gloire.
Il parle à vous, Grands-hommes, écoutez:
Dans vos bienfaits ſi juſtement vantés
Si votre cœur ne conſulte & n'écoute
Que ſon penchant, vous êtes grands ſans doute:
Mais ce motif grand & noble en effet
Suppoſe encore un motif plus parfait:
Les actions par le Ciel inſpirées
Ne ſont qu'au Ciel dignement référées:
Le vrai Grand-homme eſt celui que je voi
De ſa grandeur faire hommage à la Foi. . .
Le Paganiſme, à dire vrai, réclame . . . .
D'autres Héros; mais peut-être en leur ame .

. . . . . .

Par

* M. ROLLIN.

Par leurs vertus ces illuſtres Payens
Sans le ſavoir, étoient déjà Chrétiens.
Devant l'Auteur du ſincere Héroïſme
Toute vertu tient au Chriſtianiſme;
Toute vertu par ſes ordres conſtans,
Comme tout vice, eſt payée en tout tems;
Et que ſait-on ſi ces rayons de gloire
Dont les couvroit l'éclatante victoire,
Si ces lauriers à leur valeur acquis,
Si ces Etats par leurs armes conquis,
Dons où ſur eux la divine Sageſſe
Fit éclater ſon immenſe largeſſe,
Ne furent pas le loyer mérité
D'un ſeul bienfait payé par ſa bonté?
Prix temporel, récompenſe préſente
D'une action pieuſe, bienfaiſante,
Au gré du Ciel pratiquée, & ſouvent
Faite par eux vingt ans auparavant.
Ainſi, quand même à l'eſpoir du ſalaire
Nous bornerions tout motif de bien faire,
Faiſons le bien par ce motif commun,
Sûrs du centuple, & de mille pour un:
Rien ne ſe perd, toute œuvre fructifie,
Tout ſe retrouve en l'une ou l'autre vie.

Non toutefois qu'à ces félicités
Les dons du Ciel ſe trouvent limités;
Qu'ainſi ne ſoit: leur ſalutaire uſage
Du prix céleſte eſt ſouvent le préſage;
Ces biens mortels, cette faveur du ſort
Sont un Zéphir qui nous conduit au Port.
L'Ami du Ciel, en terre heureux d'avance,
Ne doit qu'au Ciel borner ſa récompenſe;
Mais ce Ciel même, objet de ſes déſirs,
Ne l'exclut pas des vertueux plaiſirs:
Et pourroit-il dans ſon pélerinage
Se propoſer un plus noble partage
Que le bonheur de devenir l'appui
De ceux qui font le voyage avec lui?
A quelle enſeigne, à quelle auguſte marque
Diſtingue-t-on la grandeur d'un Monarque?
Eſt-ce à l'éclat de ſon front radieux?
Eſt-ce aux éclairs qui partent de ſes yeux?
Eſt-ce au pouvoir de déſoler la terre
Par le ravage & les feux de la guerre?
Non, ce n'eſt point à ces traits dangereux,
Mais au pouvoir de faire des heureux.
C'eſt par cet art qu'un Citoyen paiſible,
Qu'un cœur humain, généreux & ſenſible,

Par

Par les bienfaits qui partent de ſes mains
Se rend ſans crime égal aux Souverains;
Et ſur les cœurs dont ſa bonté ſublime
Fit la conquête & captiva l'eſtime,
Pour établir par une douce loi
Sa Monarchie, & dire: je ſuis Roi.
Vivez, regnez ſur tout ce qui vous aime,
Et dans ce regne avoué du Ciel même,
Aimez toujours Monarque floriſſant,
De vos Sujets le plus obéïſſant.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuſcrit, & qui a donné lieu à l'Epître ſuivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poëſie, auſſi bien que de Piété, également admirable par la ſolidité des preuves, qui y ſont alléguées, & par l'abondante & riche variété de peintures dont il les a ornées. Enſorte que ſi jamais la Poëſie a pu être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulierement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de ſa cauſe. C'eſt ce qui m'a engagé à ſolliciter ici l'Auteur, ſi digne du nom qu'il porte, de donner inceſſamment ſon Ouvrage au Public, auquel il ne ſauroit être trop tôt préſenté, pour le raſſûrer contre le progrès de l'Impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vue que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne le ſyſtême affreux du Spinoſiſme & du Matérialiſme.

ÉPITRE

A Monſieur Racine.

DE nos erreurs, tu le ſais cher Racine,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit facile à s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive:
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit
Et qui toujours l'éclaire & le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte voute,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route;
Si de la Terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas;
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le repete,
N'eſt que du cœur le fidele interprete:

Et c'eſt pourquoi tes divins Précurſeurs
De nos Autels antiques Défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine, & pour n'en point douter,
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter;
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illuſtre Pere,
Me préparer un chemin néceſſaire
Aux vérités qu'Eſther va me tracer
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer,
C'eſt par cet art que l'Auteur de la Grace,
Verſant ſur toi ſa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caracteres
Qui de ma foi conſacrent les myſteres.

Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à ton cœur, le pénetre, l'enchante!
C'eſt Dieu, c'eſt lui dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois; ma Raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes
Se ſont ouverts tous les divins abîmes
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler,
Qu'attens-tu donc, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que ſais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ſes Sujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais Amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offusque tout de ſes brouillards affreux?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,

De vils Mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux;
Où nous voyons enfin, l'oſai je dire?
La vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur Tribunal:
Car ce n'eſt plus le tems où la Licence
Daignoit encor copier l'Innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infame Hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi,
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les Hommes;
Mais en ce Siécle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert;
Rien ne l'étonne, & le Crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes Armées
D'Eſpits ſubtils, d'ingénieux Pygmées,
Qui

Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burlesquement lacés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades
Vont redoublant leurs folles eſcalades,
Juſques au ſein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité,
Viendront bientôt ſans ſcrupule & ſans honte
De ſes Arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même arbitres de ſa loi
Tiennent en main, pour écraſer la Foi
De leur Raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes?
Votre Raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre
Veut s'élever au deſſus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici bas,
Bronche, trébuche & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette éteincelle,
Chicanner Dieu ſur ce qu'il lui révele?
Ceſſez, ceſſez, héritage des Vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers:
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes;

Interrogez vos mœurs, vos paſſions,
Et feuillettons un peu vos actions.
Chez des amis vantés par leur ſageſſe
Avons-nous vu briller votre jeuneſſe?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leur main à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la Haine, étouffer la Vengeance,
Faire la guerre aux Vices inſenſés,
A l'Amour propre, aux Vœux intéreſſés,
Dompter l'Orgueil, la Colere, l'Envie,
La Volupté des repentirs ſuivie?
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois
Au taux marqué par l'équité des Loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte?
S'il eſt ainſi, parlez, je le veux bien.
Mais non, j'ai vu, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie au grand jour expoſée
Une conduite, hélas! toute oppoſée;
Une jeuneſſe en proye aux vains déſirs,
Aux vanités, aux coupables plaiſirs;
Un fol eſſaim de Beautés effrénées,
A la moleſſe, au luxe abandonnées.

De

De faux Amis, d'inſipides Flateurs,
Furent d'abord vos ſages Précepteurs:
Bientôt après ſur leurs doctes maximes
En gentilleſſe érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniſer des Idoles de chair,
Et mettre au rang de belles avantures
Sur leur pudeur vos Victoires impures:
Je vous ai vus, eſclaves de vos ſens,
Fouler aux pieds les droits les plus puiſſans,
Compter pour rien toutes vos injuſtices,
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos déſordres mêmes
Juſtifier vos déſordres extrêmes,
Et ſans rougir, enflés par le ſuccès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un ſi gracieux ſonge,
Ce Vers caché, ce remords qui vous ronge,
Juſqu'au milieu de vos déréglemens
Vous expoſoit à de trop durs tourmens:
Il a fallu, parlons ſans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,

Tout ſentiment d'un fâcheux avenir,
D'un Dieu Vangeur chaſſer le ſouvenir,
Poſer en fait qu'au corps ſubordonnée
L'Ame avec lui meurt ainſi qu'elle eſt née,
Paſſer enfin de l'endurciſſement
De votre cœur, au plein ſoulevement
De votre eſprit; car tout libertinage
Marche avec ordre, & ſon vrai perſonnage
Eſt de gliſſer par dégrés ſon poiſon
Des Sens au Cœur, du Cœur à la Raiſon.
De là ſont nés modernes Ariſtipes,
Ces merveilleux & commodes principes
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent auſſi votre âme & ſes efforts
A contenter l'agréable impoſture
Des appétits qu'excite la Nature:
De là ſont nés Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes
Qui par leur choc forment tous ces fantômes

Que détermine & conduit le Hazard
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles ;
Et déſormais au trouble inacceſſibles
Vos jours ſerains tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu : de ſi belles lumieres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupieres ;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part au moins par vanité
A ces Amis ſi zelés, ſi dociles,
A ces Beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les Vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes
Dont vous avez enrichi vos eſprits ;
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antitheſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens fierement énoncés,
Où la raiſon la plus ſpéculative,
Non plus que vous, ne voit ni fond ni rive.

Que tardez-vous? ces tendres nourriſſons
Déjà du cœur dévorent ces leçons:
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes;
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux Néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux Proſélytes,
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la Matiere éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'Etres divers émanés de ſon ſein;
Que ces grands mots d'Ame, d'Intelligence,
D'Eſprit céleſte & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms formés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre penſée altiere
N'eſt rien au fond que la ſeule Matiere
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'Homme doit ſe reſtraindre,
Qu'il

Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre Ecole,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement:
Car de vouloir combattre les myſteres
Où notre Foi puiſe ſes caracteres,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles;
Mais quant à vous, Grands-hommes, Grands Eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres
Epouvantail d'Enfans & de Grand-meres:
Car auſſi bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'Homme vénérable
Qu'à force d'être à l'Homme impénétrable,

Quel fil nouveau, quel jour fidele & ſûr
Nous guideroit dans ce Dédale obſcur?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute,
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des Vanités du Monde,
Dans les faux biens dont ſa miſere abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſures
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de Héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours, pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs Ecrits conſacrent la ſplendeur?
Faites comme eux, commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource;

C'eſt

C'eſt la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin:
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes;
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes;
Approchez vous avec humilité
Du Sanctuaire où git la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête;
Mais, croyez moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en régle & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos penchans indociles,
Pour écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos déſirs follement curieux,
Par fuir enfin ces amorces perverſes,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proſcrit,
Charme du cœur & poiſon de l'eſprit,
Dès qu'une fois le zele & la priere
Auront pour vous franchi cette barriere,

N'en doutez point, l'auguſte Vérité
Sur vous bientôt répandra la clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'eſt qu'une idée, un ſonge Platonique.
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir juſqu'à nos volontés?
Tyranniſer des paſſions ſi belles?
Répudier des amis ſi fideles?
Vouloir de l'Homme un tel détachement,
C'eſt abolir en lui tout ſentiment,
C'eſt condamner ſon âme à la torture,
C'eſt en un mot révolter la Nature,
Et nous préſcrire un effort incertain
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez; mais malgré tant d'obſtacles
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles:
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourdhui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous, commençant ſa carriere,
Ferma longtems les yeux à la lumiere,

Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.
Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi qui rival & Fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens;
Je l'avourai, quelques rayons de flâme
Que par avance eut verſé dans mon âme
La Vérité qui brille en tes Ecrits,
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eut ſecondé ſa puiſſance & ta force,
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons
A mon eſprit n'eut dicté ſes leçons.

ÉPITRE

A Monſieur Bonneval.

Les 18 premiers vers ne ſont point dans l'Edition de Paris.

DEpuis le jour où le triſte Hippocrate
S'eſt aſſervi ma vieilleſſe automate
Et qu'à jamais ſes ordres odieux
Ont interdit toute étude à mes yeux,
Cher Cinéas, ton commerce magique
Réveille ſeul la froideur léthargique
Du ſombre ennui que tes lettres & toi
Par la lecture écartent de chez moi :
J'y puiſe encor dans les ſources Stoïques
Où s'abreuvoient nos Oracles antiques.
De ſentimens j'y vois un cœur orné
Et de bon ſens l'eſprit aſſaiſonné,
J'y reconnois leur profonde ſageſſe
Dans l'art ſur-tout d'inſtruire la Jeuneſſe.

A ne

A ne chercher le chemin du bonheur
Que dans celui du véritable honneur,
A mépriſer l'éclat & le faux luſtre
De la Grandeur que le nom ſeul illuſtre:
Car je l'avoue, & tout ce que je voi
En tout Pays, en tout âge en fait foi.
Pour s'attirer le tribut unanime
D'une ſincere & générale eſtime,
Les hauts degrés, la naiſſance & les biens
Sont les plus prompts & les premiers moyens:
Mais ſans mérite un ſi beau privilege
N'eſt qu'un filet, un véritable piége
Que la Fortune & nos mauvais Démons
Le plus ſouvent tendent aux plus grands noms.
Les dignités n'exigent à leur ſuite
Que le reſpect; l'eſtime eſt gratuite:
Pour l'obtenir, il faut la mériter,
Pour l'acquérir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur inſigne,
Plus il eſt grand, plus il s'en montre indigne.
Votre nobleſſe, Enfans de la Grandeur,
Eſt un flambeau rayonnant de ſplendeur,
Qui s'il n'épand ſes lumieres propices
Sur vos Vertus, éclaire tous vos vices.

Voulez-vous donc, équitables Vainqueurs,
Vous acquérir notre eſtime & nos cœurs?
Propoſez vous pour regle favorite
De diſtinguer le vrai du faux mérite;
Et ce pas fait, ſongez pour ſecond point
Qu'on ne lui plaît qu'en ne ſe plaiſant point,
En ſoumettant par des efforts extrêmes
La vanité qui nous cache à nous-mêmes,
En conſultant ce qu'on doit conſulter
En imitant ce qu'on doit imiter;
Des paſſions réprimant l'incendie
Et ſubjuguant la Pareſſe engourdie,
Lâche Tyran qui ne traîne après lui
Que l'Ignorance & le ſtupide Ennui;
Grands de nos jours, cherchez donc vos modeles
Chez des amis éclairés & fideles,
De qui le nom, l'exemple & les conſeils
Puiſſent ſervir de phare à vos pareils;
Aimez en eux, quoi qu'elle vous préſcrive
La Vérité ſimple pure & naïve,
Et loin de vous chaſſez tout corrupteur,
Tout complaiſant, tout ſtérile flateur,
Qui le premier en ſecret prêt à rire
De vos écarts & de votre délire,

Approbateur, folâtre & décevant,
Vous y replonge encore plus avant.
De l'honnête-homme en qui le vrai réſide,
La Flaterie inhumaine & perfide
Eſt l'éternelle & capitale horreur.
Quelque dégoût que l'orgueilleuſe Erreur
Puiſſe donner de ſes fieres maximes,
Ce ſont pourtant ces fiertés magnanimes
Qui du Public ami de la vigueur
Gagnent l'eſtime & captivent le cœur.
La Vérité ſoutenant ſa querelle
Combat pour lui comme il combat pour elle;
En l'honorant dans ſes âpres diſcours
Aſſurez vous auſſi de ſon ſecours,
Et ſans chercher une amitié ſolide
Dans un mérite indulgent & timide,
Attachez vous, jaloux d'être honorés,
Aux ſeuls drapeaux du Public révérés.
„ Mon Fils, diſoit un Maréchal illuſtre, *
„ Vous achevez votre troiſieme luſtre;
„ Mais pour pouvoir noblement figurer
„ Dans la carriere où vous allez entrer,
„ Souvenez vous, quoi que le cœur vous diſe,
„ De ne former jamais nulle hantiſe

* Le Maréchal de la Feuillade.

„ Qu'avec des gens dans le Monde approuvés,
„ Chez des Amis ſages & cultivés.
„ Appliquez vous ſur-tout, c'eſt le grand Livre,
„ A vous former dans l'art de ſavoir vivre:
„ Dans ce qu'enſeigne un commerce épuré
„ L'eſprit toujours trouve un fond aſſuré.
„ Quant au ſurplus, ſuivez votre génie,
„ Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.
„ Retenez bien que de toute action
„ L'autorité fait l'eſtimation.
„ J'aime mieux voir en compagnie exquiſe
„ Mon Fils au Bal, qu'en mauvaiſe à l'Egliſe.
„ Je ne veux point d'un jeune homme occupé
„ Faire un Pédant, un Docte anticipé,
„ Afin qu'un jour l'Epée ou bien la Croſſe
„ Trouvent un Sot dans un Caton précoce;
„ Mais je prétens qu'un Cavalier bien né
„ En ſache aſſez pour n'être point berné
„ Par l'impudence & l'air de Dictature
„ Des Charlatans de la Littérature.
„ Si quelque goût par bonheur vous a lui
„ Pour la lecture, étudiez celui
„ D'un Ami ſage & qui puiſſe vous dire
„ Quand & comment, & quoi vous pouvez lire.

„ Mil-

„ Mille Savans jeunes ne ſavoient rien;
„ Mais qui ſait mal, n'apprendra jamais bien.
„ Que vos devoirs ſoient votre grande étude.
„ Tel pour tout fruit de ſa ſollicitude
„ Ternit ſon luſtre en voulant trop briller
„ Et ſe deſſeche en voulant trop s'enfler:
„ Toute ſcience enfin, toute induſtrie
„ Qui ne tend point au bien de la Patrie,
„ Ne ſauroit rendre un Mortel orgueilleux,
„ Que ridicule au lieu de merveilleux.
„ Avec raiſon le ſens commun rejette
„ L'Homme d'Etat qui veut être Poëte;
„ Et plus encor ce Magiſtrat fluteur
„ Qui de Blavet ſe fait émulateur,
„ Et malgré lui confus de la mifere
„ De ſe ſentir ignorant dans ſa ſphere,
„ Ne ſonge pas que c'eſt encor l'outrer
„ Que de ſavoir ce qu'il doit ignorer.
„ Fuyez ſur-tout ces Eſprits téméraires,
„ Ces Ecumeurs de Dogmes arbitraires,
„ Qu'on voit tout fiers de leur corruption
„ Alambiquer toute Religion,
„ Du Pyrroniſme applaniſſant les routes,
„ En argumens habiller tous leurs doutes,

„ Et convertir, ſubtils Sophiſtiqueurs,
„ Leur ignorance en préceptes vainqueurs.
„ Il ne vous faut que des Sages dociles,
„ Aimés du Ciel, & ſur la Terre utiles,
„ Qui de l'honneur louablement jaloux
„ Puiſſent répondre & pour eux & pour vous:
„ Quand vous aurez pour vous la voix des Sages,
„ Les fous eux-mêmes y joindront leurs ſuffrages.
De ces leçons que le bon ſens dicta
Qu'arriva-t-il? Le Fils en profita:
De ſes talens la beauté ſoutenue
D'un choix d'Amis de vertu reconnue
Lui fit braver dès ſes jours les plus verds
Tous les dangers à la Jeuneſſe ouverts;
Le préſerva de ces haines qu'attire
La dédaigneuſe & mordante ſatire:
Toujours affable & jamais refrogné,
Et quant aux mœurs, ſagement éloigné
Dans tous les tems, même en ſon plus jeune âge,
Du cagotiſme & du libertinage.
Auſſi bientôt d'un ſoin officieux
La Renommée ouvrant ſur lui les yeux,
Prit la trompette, & de ſa voix féconde
Fit tout à coup ſur la ſcene du Monde

A ſes vertus prendre un air de hauteur
Qui le plaça comme premier Acteur,
Et vit enfin tous les rayons du Pere
Illuminer une tête ſi chere;
Image ſimple, emblême familier,
Qui concluant pour le particulier,
Peut pour le Prince également conclure,
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel eſt le vrai chemin,
Qu'un Guide ſage y conduit, & qu'enfin
De la vertu par l'exemple formée
Naît la ſolide & ſtable renommée.

SUITE DES ALLÉGORIES.

ÉTUDE

SUR

ALCIBIADE

LA GROTTE DE MERLIN (*a*)

ALLÉGORIE.

CEtte Iſle noble, antique & renommée,
Qui de Neptune à tel point fut aimée, (*b*)
Qu'un de ſes Fils voulut s'y renfermer
Et de ſon nom Albion la nommer,
Mainte merveille en ſon ſein fait reluire
Qu'en ces vers-ci je ne prétends déduire
Par le menu, les Chroniqueurs paſſés
En leurs Recueils les déduiſant aſſez:
Pour le préſent ſuffit d'en citer une,
Une ſans plus; mais qui peut mieux qu'aucune
Paſſer pour rare, & que je garantis
Sur le rapport de ces recueils gentils.
Ce ſont ces Rocs, autrement gonds de pierre
Qu'on voit ſemés en cette noble terre.

Tout à travers d'un champ verd & fleuri
Que gens du Lieu nomment Sarisbery,
Et que Merlin jadis par ſon génie
Fit tranſporter des Marches d'Hibernie;
Car tels rochers ne ſauroient bonnement
Se trouver là fors par enchantement.
Or noterez qu'entre ces roches nues,
Qui par magie en ce lieu ſont venues,
S'en trouvent ſept, trois de chacune part,
Une au deſſus; le tout fait par tel art
Qu'il repréſente une porte effective,
Porte vraiment bienfaite & bien naïve:
Mais c'eſt le tout, car qui voudroit y voir
Tours ou Châtels, doit ailleurs ſe pourvoir;
Et ne ſait-on encor pour quel office
Ce haut portail eſt là ſans édifice:
Mais ces ſecrets arcanes & ſacrés
Jà ne ſont faits pour être pénétrés,
Fors de ceux-là que vaillance autoriſe
A pourchaſſer vertueuſe entrepriſe,
L'épée au poing fendant juſqu'aux talons
Traîtres Géans, Endriagues félons,
Tant que par eux ſoit mis hors de ſervage
Quelqu'Empereur ou Roi de franc lignage.

En-

Entre ceux-là furent priſés jadis
Agéſilan, Floriſel (*c*), Amadis,
Et maints encor, de qui Dieu par ſa grace
Juſqu'en nos jours a conſervé la race.
Témoin cetui que je vais publier,
Sage entre tous & diſcret Chevalier,
Qui mérita par ſa force invincible
D'être introduit dans la Grotte inviſible,
Et que l'on tient iſſu ſelon la chair,
De Palmerin, le Chevalier ſans pair. (*d*)
Icelui preux vers les roches décrites (*e*)
Alloit chantant les vertus & mérites
Du Prince Artus, des bons tant regretté, (*f*),
Et récitoit ſur ſon luth argenté
Ce Lai plaintif: „ O Rives Britanniques!
„ O Roi, Dompteur des Saxons tyranniques!
„ Si comme on dit, par don ſurnaturel
„ Tu dois revoir ce monde temporel,
„ Et revenir chaſſer hors de nos terres
„ Rébellions, débats, troubles & guerres;
„ Que tardes-tu? vien revoir ton Palais,
„ Vien de priſon tirer la douce paix
„ Qui las, hélas! déſolée & chétive,
„ Chez Faction languit toujours captive (*g*).

Ainſi chantoit le Chevalier dolent.
Lors lui ſembla qu'une voix l'appellant
Par ſon vrai nom, lui parla de la ſorte:
„ Si les Eſprits qui gardent cette porte
„ En paroiſſant n'effarouchent tes yeux,
„ Tu peux entrer. Le Paladin joyeux
A qui frayeur n'entra jamais dans l'ame,
Prend ſon écu, ſe commande à ſa Dame,
Approche, arrive; & Démons de hurler,
De tempêter, crier, ſiffler, voler,
Mais pour néant: car ſans crainte ni doute
Le Champion pourſuit toujours ſa route.
Si qu'euſſiez vu tous ces Diables cadets,
Larves, Lutins, Lemures, Farfadets,
Spectres volans, Ténébrions, Génies,
En moins de rien ceſſer leurs Litanies,
Et s'éclipſer à tout leur carillon,
Comme Etourneaux devant l'Emerillon.
Eux départis, O merveille imprévuë!
La Terre s'ouvre, & ne s'offre à la vue
Qu'un antre ſombre, enfumé, caverneux,
Où d'un brandon l'éclat fuligineux
Semble éclairer par ſes lueurs funebres
L'affreux manoir du Prince des ténebres.

A la clarté du flambeau ſtygial
Par cent dégrés le Chevalier loyal
Deſcend au creux de la ſpélonque obſcure,
Et trouve enfin, pour l'hiſtoire conclure,
Un huis fermé qui s'ouvre ſur l'inſtant
Et lui découvre un Palais éclatant;
Palais? non pas, mais Grotte émerveillable,
Telle que l'œil n'en vit onc de ſemblable,
Et que jamais Sage n'obtint pour don
Telle demeure, horſmis Apollidon. (*b*)
Car c'eſt illec que la troupe des Gnomes
Dominateurs des terreſtres Royaumes,
A raſſemblé, pour leur Prince honorer,
Tout ce qui peut ſon ſéjour décorer;
Ambre, corail, ivoire, marguerites,
Perles, ſaphirs, jacintes, chryſolites,
Riches métaux, azur Corinthien,
Jaſpe, porphire, & marbre Phrygien,
Sans oublier mainte fine eſcarboucle,
Et diamans proprement mis en boucle
Tout à l'entour, de qui l'éclat riant
Pâlir feroit le Soleil d'Orient.
Or entendez qu'en ce lieu de lumiere,
Où l'art encor ſurmonte la matiere,

Brille ſur-tout de rubis étoilé,
Un ſiége d'or finement cizelé,
Où repoſoit le très noble Prophete
Qui cette Grotte a choiſi pour retraite,
Et fut jadis ſous le Roi Pendragon (*i*)
Des Enchanteurs clamé le parangon.
Bien paroiſſoit être icelui prud'homme
Prince de ceux que Sages on renomme, (*k*)
Tant à le voir ſembloit homme de bien,
Vieillard honnête & de noble maintien;
Si qu'eux voyant ſeulement ſon viſage
Euſſent pour chef accepté cetui Sage,
Qui tout à l'heure en ſon ſéant dreſſé
Ayant trois fois éternué, touſſé,
Les yeux luiſans comme deux girandoles
Au Damoiſel adreſſa ces paroles:
Je ſuis Merlin, qu'en vulgaire ſermon
Vos vieux Conteurs prêchent né du Démon, (*l*)
Attribuant par malice groſſiere
L'extraction des enfans de lumiere
A la Vertu de cet eſprit vilain
Qui de l'Enfer fut créé Châtelain:
J'ai viſité là-haut vos Colonies,
Suivant les us de nous autres Génies,

Et

Et fus longtems Prophete en Albion,
Dont je plorai l'inique oppreſſion
Quand Vortiger (*m*) dans le ſein Britannique
Eut attiré le Serpent Teutonique. (*n*)
O mon Pays! O Bretons redoutés!
Défiez vous des Peuples allaités
Loin de vos bords, fuyez leur parentage,
Car c'eſt d'iceux qu'eſt né votre eſclavage.
Je diſparus en ce conflict amer
Et par mon art tranſportai d'outre-mer
Les hauts rochers qui ſervent de barriere
A cette Grotte, où bornant ma carriere,
Démogorgon notre Roi Souverain (*o*)
M'a fait Seigneur du Peuple ſouterain.
C'eſt cette gent dont l'eſprit tutélaire (*p*)
Va parcourant votre Monde polaire,
Où je l'envoye en inviſibles corps
Examiner les troubles & diſcords
Qui par l'engin du Pere d'impoſtures,
Vont affligeant mortelles créatures:
Par eux adonc m'ont été raportés
Tous vos débats, maux & calamités,
Qui par révolte & ruſes infernales
Ont affolé vos Provinces natales,

Si que la Paix onques n'y peut meurir,
Tant qu'y verrez Iniquité fleurir;
Car ne croyez pouvoir par artifice
Paix rétablir ſans l'aide de Juſtice;
Par quoi d'abord détruire vous convient
L'enchantement où Fraude la détient;
Fraude, ſans qui rebelle Félonie
N'eut engendré ſuperbe Tyrannie,
Et Faction, mere de tous les maux
Qui ſont ſortis des Palus infernaux.
Or, puiſqu'en toi n'eſt encore effacée
La ſouvenance & mémoire paſſée
Du Prince Artus, la merveille des Rois,
Je veux du ſort t'interpréter les loix,
Et t'expliquer les divins caracteres
Qui ſont enclos au Livre des Myſteres.
Ces mots finis, le Vieillard s'arrêta,
Puis ſe ſignant quelques mots marmota
En feuilletant ſon grand antiphonaire,
Où par comment & gloſe interlignaire
Je touche au doigt & ſe montre éclairci
Tout l'avenir; lors pourſuivit ainſi:
Ce brave Artus de qui l'ardente épée
Au ſang Germain tant de fois fut trempée,

De ſes hauts faits le Monde récréant,
Uſurpateurs eut mis tous à néant,
Si d'Atropos la colere félonne
N'eut d'Albion renverſé la colonne.
Ah! Malemort, tes larronneſſes mains
Nous l'ont tollu le plus grand des humains!
Et rien n'y font ceux là dont le bon zele
Dans les hauts Cieux, comme Enoch le recele,
D'où quelque jour à les ouïr narrer,
Il reviendra ſon Pays bienheurer.
Tous ces rebus d'antiques Prophéties
Ne ſont qu'amas de vieilles facéties,
Dont le droit ſens & myſtere caché
Eſt ſans emblême en ce Livre épluché.
De ce bon Roi l'héroïque lignée (q)
Au fond des bois réduite & conſignée
Donna longtems aux fideles Gallois
Chefs Souverains & magnanimes Rois,
Tant qu'une Sœur de ces généreux Princes (r)
Dont le Germain détenoit les Provinces,
Le grand Walter en ſes flancs enfanta,
Qui leur vrai ſang chez les Pictes porta.
Ici d'Artus la tige eſt mi-partie
Entre les Rois de l'antique Scotie,

Puis ſe rejoint dans le ſang bien aimé (*s*)
Du bon Henri, le Sage ſurnommé,
Qui s'uniſſant à la Royale Race
Du preux Walter, fait revivre la trace
Des Rois Bretons, dans la douce union
De l'Albanie (*t*) au regne d'Albion. (*u*)
Or entends moi. Quoique maint docte Livre
Conte qu'un jour Artus doive revivre
Pour les deſtins de votre Iſle amender,
Si ne devez ce diſcours regarder
Que comme un type ou ſermon prophétique
Qui vous décrit l'avénement myſtique
D'un jeune Roi de ſon ſang deſcendu,
Qui par juſtice à ſon Peuple rendu,
Doit extirper diſcordes inteſtines,
Guerres, débats, ſcandales & rapines;
Si que pourrez par lui revoir encor
En Albion triompher l'Age d'or:
Et retourner Proſpérité, Richeſſe,
Dilection, Paix, Amour, & Lieſſe.
Il, de vos bords en naiſſant diſparu,
Terres & mers dès l'enfance a couru
Et s'eſt appris par épreuve importune
A ſupporter l'une & l'autre fortune,

Afin

Afin qu'un jour par ſon exemple inſtrúit
De tout le mal qu'Iniquité produit,
Juſtice & droit à tous il ſache rendre,
Aider le foible, & l'opprimé défendre.
La noble Fée & le ſage Devin
Qui de ce Prince ont par vouloir divin
Juſqu'à ce jour régi la deſtinée,
Jà dès longtems ſa naiſſance ont ornée
L'une des dons qui le corps font chérir,
L'autre de ceux qui font l'âme fleurir,
Tant qu'à le voir nul preſque ne peut dire
Lequel en lui plus de tendreſſe inſpire,
Grace ou Vertu, ne qui réuſſit mieux
A l'admirer, ou le cœur ou les yeux.
Déjà le Dieu qui des combats décide,
De près a vu comment ce jeune Alcide
Sait manier les inſtrumens de Mars,
Ecus, Hauberts, Lances, & Braquemarts,
Et mépriſer dans le champ des batailles
Repos oiſif, périls & funérailles:
Dont aiſément ſe peut imaginer
Comme en ſon tems il ſaura gouverner
Ses ennemis, ſi quelqu'un s'en eſcrime;
Non pas les ſiens, car un cœur magnanime

Ne connoîtra pour ſes vrais ennemis
Que ceux du Peuple en ſa garde remis.
Auſſi dans peu ce Peuple refractaire
Réparera ſa coulpe involontaire;
Et pour bientôt Faction enterrer
Le jeune Roi n'aura qu'à ſe montrer.
Car quel eſprit, tant ſoit-il intraitable
Et du manoir délectable
D'entendement, pourroit à mon aſpect
N'être ſaiſi d'amour & de reſpect?
Eſt-il Lion, Tigre, ou Serpent d'Afrique
Qui contemplant le regard héroïque,
Le noble éclat & la douce fierté,
Qui ſur ce front rempli de majeſté
Marque ſi bien ce qu'il eſt & doit être,
Ne s'amollît & ne connût ſon Maître?
Partant croyez qu'encontre ſes regards
Point ne tiendront les gentils Léopards, (x)
(Point n'y tiendroient Ogres antropophages)
Tous ſeront bons, tous ſeront beaux & ſages:
Antiques mœurs il reſſuſcitera,
Gloire & Vertu triompher il fera;
Que dirai plus? il fermera le Temple
Du Vieux Janus, & ſera ſon exemple.

Des

Des bons l'amour, & des méchans l'effroi ;
Finalement ce légitime Roi
Fera par-tout fleurir Paix & Juſtice,
Juſtice & Paix meres de tout délice,
Sans qui Richeſſe, Honneur, Proſpérité
Font plus de mal que Honte & Pauvreté.
Alors banquets & feſtins domeſtiques,
Danſes, chanſons, épinices ruſtiques,
Tournois, béhours & tous autres ébats
Retourneront francs de noiſe & débats,
Et durera cette joye établie
En Alcion, juſqu'au retour d'Elie.
O de tout bien principe & fondement !
O lors en terre, & non point autrement,
Repos, douceur, allégreſſe, innocence,
Déduit, ſoulas, déſirs & jouïſſance !
Levez vos cœurs & tendez vos eſprits,
Peuples heureux, à ces ordres preſcrits
Par le vouloir de la Fée immortelle
Qui vos deſtins a pris en ſa tutelle.
A tant ſe tut le Vieillard nompareil.
Lors s'inclina le Chevalier Vermeil,
Qui, méditant en extaſe profonde
Ce grand Oracle & Myſtere où ſe fonde

Tout gentil cœur ami de ſon devoir,
Fut transféré par magique pouvoir
Dans le Palais de la haute Pairie, (y)
Palais où git tout l'art de Faërie,
Comme celui qui fait par ſa ſplendeur
De toute l'Iſle admirer la grandeur,
Mais qui pourtant, quoiqu'il joigne & raſſemble
De ce climat les Sages tout enſemble,
Si ne reluit & n'a d'éclat en ſoi
Que par le trône & les yeux de leur Roi. (z)

Eclairciſſemens ſur cette Allégorie.

CEtte Piéce fut compoſée au mois de Décembre de l'année 1713. Les Prophéties allégoriques de Merlin ſembloient alors toucher d'aſſez près à leur accompliſſement ; & le Prince qui en fait le ſujet, n'avoit pas d'autre nom que celui de Roi dans le Pays où je ſuis né : mais comme les choſes ont pris maintenant une face très différente, peut-être n'aurois-je point ſongé à publier un Ouvrage qui ne ſauroit plus être du goût de tout le monde, ſi ce même n'avoit déjà été rendu public par les copies qui en ont couru dans le tems qu'il fut fait. Je le donne ici tel qu'il eſt, perſuadé qu'il y a encore plus de honte à deſavouer ce qu'on a une fois écrit que de prudence à s'en dédire.

Le reproche qu'on peut me faire d'avoir mal de-

deviné, m'eſt commun avec tous ceux qui jugeoient alors comme moi, & je ne penſe pas qu'on puiſſe m'en faire d'autres, n'étant juſqu'à préſent lié par aucun engagement contraire à mes premieres idées, & mon principal ſoin ayant été, comme on le peut voir, d'éviter tout ce qui peut bleſſer le reſpect du aux Puiſſances, & en particulier à une Nation compoſée de tant de perſonnes également recommandables par l'élevation de leur courage & la profondeur de leur génie.

(*a*) J'ai changé le titre de ROCHES DE SALISBURI, ſont lequel cette Allégorie a été d'abord donnée dans le monde. Ces Roches paſſent pour une des merveilles de l'Angleterre; on les appelle auſſi *Gonds ou Portes de pierre*, comme je l'ai marqué plus bas; parce qu'il s'en trouve en effet quelques-unes qui ont la figure d'une Porte. La Fable veut que Merlin les ait tranſportées d'Irlande au lieu où elles ſont, c'eſt ce qui m'a donné l'idée de placer en cet endroit la Grotte de cet Enchanteur.

(*b*) La tradition fabuleuſe veut qu'un Fils de Neptune, appellé Albion, ait le premier regné dans l'Iſle de Bretagne, à laquelle il donna ſon nom.

(*c*) Ce ſont deux Chevaliers très célebres dans le XII. Tome du Roman des Amadis.

(*d*) Le Roman de Pulmerin d'Angleterre eſt aſſez connu. Voyez l'éloge que Michel Cervan-

tes en fait dans le I. volume de D. Quichotte.

(*e*) Il eſt aiſé de voir de qui j'entens parler, pour peu qu'on ait de connoiſſance de l'Hiſtoire du Tems.

(*f*) Le Roi Artus eſt le Charlemagne des Anglois, & le grand Héros de leurs Romans, comme celui-ci l'a été des nôtres. On peut voir dans Lancelot du Lac une partie des merveilles que la Fable a ajoutées à l'Hiſtoire pour illuſtrer ce Prince : elle prétend même qu'il n'eſt point mort, qu'il n'a fait que diſparoître, & qu'il doit venir un jour regner encore une fois ſur l'Angleterre & y ramener le Siécle d'or. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que ſon regne fut très glorieux, & qu'il défit les Saxons en beaucoup de Combats. J'ai cru que le ſtile que j'ai choiſi, m'autoriſoit à faire deſcendre de ce Héros le Prince dont je parle ; d'autant mieux que cette imagination eſt aſſez vraiſemblablement fondée ſur l'Hiſtoire, comme on le verra dans la ſuite.

(*g*) On entend aſſez que je veux parler des deux fameux Partis qui diviſent aujourd'hui l'Angleterre.

(*h*) Voyez la deſcription du Palais d'Apollidon dans le ſecond & le quatrieme Livre des Amadis.

(*i*) Utter Pendragon étoit le Pere du Roi Artus, & Merlin vivoit dans le cinquieme ſiecle ſous ces deux Rois, & ſous Vortiger leur Prédéceſſeur.

(*k*) Merlin eſt le plus ancien auſſi bien que le plus conſidérable de tous les Enchanteurs, dont les Romans faſſent mention.

(*l*) On

(*l*) On a dit que Merlin étoit d'un Démon incube & d'une Princeſſe Angloiſe, Religieuſe à Kaer-merlin.

(*m*) Ce fut ce Prince qui attira les Saxons en Angleterre, & on prétend que Merlin lui fit voir par ſes enchantemens que ces nouveaux venus lui ôteroient la couronne & la vie.

(*n*) Les Anglo-Saxons qui uſurperent la Grande-Bretagne, venoient de la baſſe Germanie, où ils habitoient le long des bords de l'Elbe, & du Weſer, autrefois la demeure des Cimbres & des Teutons.

(*o*) Démogorgon eſt le Prince des Génies & des Fées. Voyez ce qu'en dit Arioſte dans ſon 46. Chant.

(*p*) Les Viſions de la Cabale & de la Fable moderne, ne ſont qu'une extenſion vicieuſe des principes de la Philoſophie des Anciens & de la Religion même, qui reconnoît entre Dieu & l'Homme des Intelligences moyennes, lesquelles obſervent tout ce qui ſe fait ſur la Terre, & examinent toutes les actions des Hommes.

(*q*) Tout ce qui ſuit eſt fondé ſur la vérité de l'Hiſtoire. Les Deſcendans d'Artus pourſuivis par les Saxons, ſe réfugierent dans les Montagnes du Pays de Galles, où ils fonderent un huitieme Royaume, indépendant des ſept autres, qui partageoient l'Angleterre ſous la domination Saxonne.

(*r*) Vers le milieu du XI. Siécle, Fléante Fils de Banco, s'étant réfugié dans le Royaume de Galles, pendant que le Tyran Macbet regnoit en

Ecoſſe, y épouſa la Sœur du Roi & en eut le fameux Walter ou Gaultier le premier des Stwarts, de qui ſont deſcendus les Rois qui ont regné depuis en Ecoſſe & en Angleterre.

(*s*) Henri VII. ſurnommé le Sage, étoit Petit-fils d'Aventider Seigneur du Pays de Galles, iſſu par Cadovallare des Souverains qui avoient regné ſur cette Principauté, depuis que les Deſcendans d'Artus s'y furent retirés. Marguerite Fille de Henri, épouſa Jacques IV. Roi d'Ecoſſe, & c'eſt en vertu de cette Alliance que les Stwarts ont hérité de la Couronne d'Angleterre.

(*t*) C'eſt ainſi que l'Ecoſſe eſt ſouvent nommée par les anciens Auteurs. L'Albanie n'eſt plus qu'une Province particuliere avec le titre de Duché, qui a été quelquefois donné aux Fils aînés des Rois d'Ecoſſe.

(*v*) On ſait que le mot de *Regne* en vieux langage ſe prend ſouvent pour Royaume, comme *Regnum* en Latin.

(*x*) Ce ſont les Armes d'Angleterre.

(*y*) La Chambre Haute ou la Chambre des Pairs. Le Chevalier, dont il eſt parlé, eſt un des Pairs que la Reine Anne créa dans les deux dernieres années de ſon regne.

(*z*) C'eſt que les Actes du Parlement ne paſſent en Loi, que quand ils ſont approuvés par le Souverain.

SUI-

SUITE
DES
EPIGRAMMES.

SUITE
DES
EPIGRAMMES.

EPIGRAMME.

PAr le Démon de la Dramaturgie
Ce vil Rimeur aux Pradons ſubrogé,
Que ſes prôneurs avec tant d'énergie
En Euripide ont jadis érigé,
Moins que jamais devroit s'en faire accroire.
Sa Tragédie a pourtant eu la gloire
De s'être fait de larmes honorer;
Car s'il n'a fait pleurer ſon Auditoire,
Son Auditoire au moins l'a fait pleurer.

EPIGRAMME.

GRands Ecrivains qui vous entremordez
Quand par hazard faiſant brochure ou Livre
Par le courroux vous vous ſentez guidés,
Pour votre honneur gardez vous de pourſuivre,
Car je crains fort que le Public moins ivre,
N'abjure enfin vos Ecrits indécens,
Fruit d'une aveugle & bachique manie,
Où vous croyez attirer ſon encens,
En oppoſant le fiel à l'ironie,
L'ire au ſang froid, & l'injure au bon ſens.

EPI.

EPIGRAMME.

Sur de mauvais Vers publiés contre l'Abbé Desfontaines.

VOus ſentez bien, turbulens Rimailleurs,
Vos vieux battus, d'aller chercher querelle
A de fâcheux & diſcourtois Railleurs
Qu'Apollon même a pris en ſa tutelle.
Si donc en vous reſte un grain de cervelle,
Ne rimez plus. Sur-tout gardez vous bien
De moleſter un nouveau Lucien,
Qui mit jadis ſi bien à la compotte,
Pour réparer l'honneur Parnaſſien,
Les Vers défunts du très défunt la Motte.

EPIGRAMME.

Tout frais ſifflé certain Rimeur de bale
Soupoit un ſoir encor tout furieux
Chez une vieille, où ſa Muſe vénale
Se va parfois vanger des Envieux.
Si ſe vangeoit; avalant de ſon mieux
Cailles, perdrix, tourte, creme, gelée,
Sans ſonner mot: dont un de l'Aſſemblée
Lui dit: bon cœur, pouſſez notre ami doux:
Tel aujourd'hui votre Piéce a ſifflée,
Qui n'a parbiu ſoupé ſi bien que vous.

EPIGRAMME.

Dites de lui qu'il eſt fat, effronté,
Chacun le ſait, lui-même en fait parade.
Reprochez lui blaſphême, impiété;
C'eſt de nectar lui préſenter raſade.
Ajoutez y balaffres, baſtonnade;
C'eſt ſon plus clair & plus ſûr revenu.
Bref le mignon eſt ſur tout trop connu,
Pour craindre encore affronts ni flétriſſures;
Et ſon ſalut eſt d'être devenu
Invulnérable à force de bleſſures.

EPIGRAMME.

J'Appelle Grand un Roi qui par ſoi-même
Brigue l'honneur de ſe voir applaudi,
Qui ſecondé de ſes Peuples qu'il aime
Offre aux périls un cœur ferme & hardi.
Mais pour un Roi ſur ſon trône engourdi
Qui ne dit rien que ce qu'on veut qu'il diſe,
N'agit, ne voit rien que par entremiſe;
Malgré ſa morgue & tout ſon quant-à-moi,
Ce n'eſt qu'un coq ſur un clocher d'Egliſe
Haut élevé, oui, mais grand? non ma foi.

EPIGRAMME.

Tout plein de ſoi, de tout le reſte vuide,
Ce petit homme étale ſon ſavoir,
Jaſe de tout, gloſe, interrompt, décide,
Et ſans eſprit veut toujours en avoir:
Car ſon Babil qu'on ne peut concevoir
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons, que pourtant il admire;
Et de là vient que l'Archigodenot,
Depuis trente ans que ſeul il ſe fait rire,
N'a jamais ſu faire rire qu'un ſot.

EPIGRAMME.

Imitée de Martial.

Ep. 82. L. IX.

LOrsqu'à la Cour, à la Ville, en tous lieux
Chacun nous prête oreilles attentives,
D'un tas d'Auteurs ſottement envieux
Quel mal nous font les critiques chétives?
* Le doux parfum des fleurs récréatives
Eſt-il donc fait pour plaire aux Jardiniers?
Et quand la Fête eſt au gré des Convives,
S'informe-t on du goût des Cuiſiniers?

* Ces quatre derniers Vers ont été changés de cette maniere

Fruits ſavoureux & fleurs récréatives
Ne ſont régal des pauvres Jardiniers:
Quand le Feſtin contente les Convives,
Eſt-il beſoin qu'il plaiſe aux Cuiſiniers?

EPIGRAMME.

Sire Martin conſoloit Sire Eloi
Sur le trépas de ſa Femme Brunette.
Las! diſoit-il, tu le ſais mieux que moi,
La male-mort fait par-tout maiſon nette:
Mais qui l'eut cru qu'Epouſe ſi jeunette
En paradis dût ſitôt s'envoler?
Hà, cher Ami! dit l'autre, je ſouhaite
Que jamais Dieu ne t'y puiſſe appeller.

POËSIES DIVERSES.

POËSIES DIVERSES.

FABLE.

JAdis en l'Inde Occidentale
Regnoit un Roi ſi clément,
Que jamais vice ni ſcandale
Chez lui ne reçut châtiment.

Sa bénignité ſans ſeconde
Tournoit tout en bien chez autrui:
Il étoit bon pour tout le monde,
Tout le monde étoit bon pour lui.

Par hazard en certain voyage
Il fit rencontre d'un vieux Ours,
Grand Philoſophe, mais ſauvage
Et mal poli dans ſon diſcours.

Vien à ma Cour, dit le Cacique,
Tu ſeras ſervi comme un Roi.
Trop d'honneur, reprit le Ruſtique;
Mais vous n'êtes point né pour moi.

Tout n'eſt qu'un dans votre ſervice,
Soit qu'on marche droit ou tortu.
Qui ne hait point aſſez le vice,
N'aime point aſſez la vertu.

EPIGRAMME.

CRoyez-moi changez de maxime
Et ſoyez quelquefois de l'avis de quelqu'un;
Car avec cet orgueil & ce tic importun
De contrarier tout ſans raiſon ni ſans rime;
De trancher du Cenſeur & du Juge ſublime,
De jouer l'eſprit fort & de livrer combat
A ce que tout le monde eſtime:
Tel qui croit ſe donner pour homme délicat
Ne ſe donne que pour un Fat.

PHSY.

PHSYCHE CANTATE.

DAns un Palais brillant où l'art & la dorure
Etaloient à l'envi leur plus riche parure,
Phfiché couloit des jours paiſibles innocens
Marqués par des plaiſirs ſans ceſſe renaiſſans.
Un Amant aimable & fidelle
A cette divine Mortelle
Avoit ſoumis ce beau ſéjour;
Et cet Amant étoit l'Amour:
L'Amour, qui bravant la colere
De Vénus ſa jalouſe Mere;
Loin d'en redouter les éclats,
D'un feu que dans ſon cœur lui-même, avoit fait naître,
Brûloit pour des mortels appas
Menacés, au moment qu'il ſe feroit connaître,
D'un ſort pire que le trépas.

Quand l'Amour vous bleſſe
Quel chagrin vous preſſe,
Mortels indiſcrets?
Cet Amant ſuprême
S'eſt bleſſé lui-même
De ſes propres traits.
Et ſi ſon Amante
Apprend qu'elle enchante
Le Dieu des appas,
Quels Deſtins contraires
Leurs feux téméraires
Ne risquent-ils pas!
Quand l'Amour &c.

Jouïſſez diſoit-il à l'objet qui l'engage
De toutes les douceurs que vous offrent ces lieux :
Mais ne déſirez pas d'en ſavoir davantage
En contraignant celui qu'ont enchanté vos yeux
A déclarer ſon nom miſtérieux.

Air.

Gardez vous, Beautés mortelles
De la Curioſité.
Il n'eſt point parmi les Belles
D'ennemi plus redouté.
A la trompeuſe apparence
Elle immole le certain,
Le plaiſir à l'eſpérance,
Et le jour au lendemain.
Gardez vous &c.

N'importe. Contente mon ardeur amoureuſe,
Répond l'imprudente Beauté :
J'aime mieux vivre malheureuſe
Que d'ignorer l'Auteur de ma félicité.

Air.

Le plaiſir d'un Amant vulgaire
Par le miſtere eſt ſoutenu :
Mais quel honneur peut toujours plaire
Lorſqu'il eſt toujours inconnu ?
Quelque grandeur dont nous ſignale
Un Amour de nos yeux épris,
Le déſeſpoir d'une Rivale
Y donne encor un nouveau prix,
Le plaiſir &c.

Hé bien, je ſuis l'Amour, ce n'eſt plus un myſtere,
Reprend ſon triſte Amant, d'une tremblante voix,
Il a fallu vous ſatisfaire;
Mais ce mot arraché, que je voulois vous taire
Vous ſoumet aux barbares loix
De la Déeſſe de Cithere.
Adieu. Vous me voyez pour la derniere fois.
A ces mots il s'envole, & ce Palais céleſte
Azile des Jeux & des Ris
Se change en un déſert dont le tableau funeſte
N'offre plus à ſes yeux ſurpris
Qu'un ſéjour de douleurs, de larmes & de cris.

Air.

Siniſtre ravage,
Beaux jours éclipſés,
Vous changez en rage
La flatteuſe image
De mes biens paſſés, &c.
Mais de ma mémoire,
Tyrans abſolus,
L'Amour & la gloire
Ne s'arrachent plus.
Siniſtre ravage,
Beaux jours éclipſés, &c.

L'Amour enfin, touché de ſa longue ſouffrance
Obtient que Jupiter l'admette au rang des Dieux;
Et Vénus déſarmée, oubliant ſa vengeance
Conſent qu'un Hymen glorieux
De ces tendres Amans couronnant la conſtance
Eclate à la face des Dieux.

Air. Haut bois & Trompettes.

Amour, Hymenée,
Réuniſſez vous.
Heureuſe journée!
Plus heureux Epoux!

* Vos triſtes allarmes,
Reçoivent leur prix.
Qui ſeme les larmes
Moiſſonne les Ris.

Amour, Hymenée
Réuniſſez vous.
Heureuſe journée!
Plus heureux Epoux!

* Muſettes.

LE PARJURE INNOCENT

CANTATE.

LA crédule Didon plaintive, abandonnée
N'attendant que la mort pour prix de ſes bontés
Reprochoit en ces mots au fugitif Enée
Son parjure & ſes cruautés.
Non tu n'es point le Fils d'une Immortelle:
Les Rois Troyens ne ſont point tes Ayeux,
Parjure Epoux, le ſang d'une Infidelle
Dément le ſang des Héros & des Dieux.
Monſtre cruel de pleurs inſatiable
Le noir Caucaſe en ſes flancs pleins d'horreurs
D'une Tigreſſe affreuſe, impitoyable
T'a fait ſucer le ſang & ſes fureurs.
Non tu n'es point le Fils d'une Immortelle;
Les Rois Troyens ne ſont point tes Ayeux.
Parjure Epoux, le ſang d'une Infidelle
Dément le ſang des Héros & des Dieux.
Monſtre cruel &c.

D'un barbare devoir déplorable Victime
Comme vous je gémis, lui dit ſon triſte Epoux,
C'eſt Jupiter qui parle, & ſon ordre eſt le crime
Qui m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.

Quelque douce violence
Qu'exercent les plus beaux yeux,
Quel autre pouvoir balance
L'ordre ſouverain des Dieux?
Pour le bonheur qu'il déſire
Le Cœur fait un vain effort:
Des Dieux le ſuprême empire
Lui ſeul en regle le ſort.
Quelque douce violence
Qu'exercent, &c.

CALISTO

CANTATE.

DEeſſe des Forêts à vos pieds je m'engage,
A mépriſer l'amour, à déteſter ſes feux:
Puiſſai-je devenir ſi je trahis mes vœux,
Des objets de ces bois l'objet le plus ſauvage.
Caliſto ce fut-là ton ſerment, mais hélas!
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

O Beauté, partage funeſte
A tous les autres préféré,
Vous êtes du Couroux Céleſte
Le gage le plus aſſuré.

Mille embuches toujours certaines
Semblent conjurer vos malheurs;
La volupté forge vos chaines,
Votre orgueil les couvre de fleurs.

O Beauté &c.

Envain mille Mortels avoient brûlé pour elle,
Sa conſtante vertu lui fut toujours fidelle.
Mais qui peut, Dieux cruels, braver votre pouvoir?
Jupiter ſous les traits de Diane elle-même
Séduit enfin cette Nimphe qu'il aime
Et la force à trahir ſes vœux & ſon devoir.

Feux illégitimes,
Trompeuſe douceur,
Dans quels noirs abymes
Plongez-vous mon Cœur?

L'affreuſe triſteſſe
Toujours me pourſuit;
La crainte me preſſe,
Le repos me fuit.

C'en eſt fait, & déjà la ſévere Diane
A reconnu le fruit d'un malheureux amour;
Sors de mes yeux objet profane,
Ne ſouille plus dit-elle un ſi chaſte ſéjour.
Transformée en Ours effroyable,
Va cacher dans les bois ta honte & tes plaiſirs;

Sous

Sous cette forme épouvantable
Que Jupiter s'il veut t'offre encore ſes ſoupirs.

Vous qui dans l'eſclavage
Tenez les cœurs des Dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

Aux douceurs du myſtere
Le calme eſt attaché;
Ce que la Gloire éclaire
N'eſt pas longtems caché.

Vous qui dans &c.

SONNET

A M. Le Marquis Berretti Landi Ambaſſadeur d'Eſpagne, le jour de St. Laurent ſa Fête.

DU Saint, dont aujourd'hui la Fête on renouvelle,
Le nom vous fut donné ſans trop ſavoir pourquoi ;
Mais depuis par un noble & brillant paralelle
Vous en avez, Seigneur, juſtifié l'emploi.

Tranſporté de l'ardeur d'un véritable zele
Pour ſon Maître en mourant il ſignala ſa foi,
Et vous de ſes vertus imitateur fidele
Vous vivez, il eſt vrai, mais c'eſt pour votre Roi.

Le nom de Confeſſeur que l'Egliſe lui donne
Vous eſt, ſi jamais il le fut à perſonne ;
Pour celui de Martyr, vous vous en piquez peu :

Mais vous avez fait voir, qu'on peut ſervir ſon Maître
Comme a fait Saint Laurent & mieux encor peut-être,
Sans paſſer comme lui par l'épreuve du feu.

SON

SONNET

A M. AVED *Peintre du Roi.*

TAndis que tu peignois mon image fidelle,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait
Dans ces ſoins prévenans qui ſervant ton ſouhait
Ont ſi bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement ſi noble, un généreux zele
A mon cœur attendri te peignant trait pour trait,
Me faiſoient admirer dans un tableau parfait
De la vraye amitié le ſenſible modele.

L'art te fit, cher Aved, un don bien précieux,
Il t'apprit le ſecret de ſurprendre les yeux,
Et de rendre le vrai jaloux de ſa peinture.

Le pinceau de Timante eſt ce que tu lui dois;
Mais le cœur que ſans lui te forma la Nature,
Eſt un préſent plus rare & plus beau mille fois.

FABLE.

Le Mérite mal aſſocié.

UNe jeune Perdrix délicate & bien née
Dans une baſſecour à vivre deſtinée
Avec mainte Oye & maint Canard,
Se trouva bientôt condamnée
A fuir, ou faire bande à part:
Tant de perfections dont elle étoit ornée
Bleſſoient leur ſauvage regard.
Chacun la contrôloit. Voyez la Mijaurée
Avec ſon beau plumage, avec ſa voix ſucrée,
Qui veut ſe diſtinguer de nous.
Amis, dit la Perdrix, je vous eſtime tous,
Et ne me priſe point plus qu'un autre: au contraire
Je ſuis ſans vanité; mais s'il faut pour vous plaire,
Devenir Oiſon comme vous,
J'aime mieux ſouffrir & me taire.

EPI-

EPIGRAMME

Sur un Paraſite.

INſpiré par ſon appétit
Il flatte, amuſe, divertit:
Le matin lit ſon répertoire:
Le ſoir vuide à table ſon ſac.
Son eſprit eſt dans ſa mémoire
Et ſon eſt dans ſon eſtomac.

* Vers de Lainez ſur Liniere.

C'eſt Liniere. Quel ſombre ennui,
Quel épouventable nuage
Couvre ſes yeux & ſon viſage?
Ne dineroit-il pas chez lui?

Réponſe pour Liniere.

Ce que je crains n'eſt pas, comme on ſe l'imagine,
D'aller diner chez moi: car jamais je n'y dine.
Le ſouci qui me fait damner,
C'eſt de ne ſavoir où diner.

PARODIE

De la quatrieme Scene du I. Acte du Cid.

Sur Mrs. Briquet & Rodrigue tous deux également gourmands, & tous deux Sécretaires du Marquis Beretti Landi Ambaſſadeur d'Eſpagne en Suiſſe. S'étant trouvés à un diner avec un Député d'un Dewald appellé Stultz, leur digne Emule en gourmandiſe, celui-ci, donna un Brûlot à Briquet, qui en demande vangeance à ſon Camarade.

BRIQUET *Lyonnois.* RODRIGUE *Eſpagnol.*

BRIQUET.

Rodrigue as-tu du cœur?

RODRIGUE.

Cette Dinde bouillie
L'éprouvera ſur l'heure.

BRIQUET.

Agréable ſaillie!
Apophthegme plus beau que tous ceux de Pibrac!
Je reconnois mon ſang à ce brave eſtomac.
Mon appétit renaît à cette ardeur ſi promte:
Touche là mon Ami, vien réparer ma honte,
Vien me vanger.

RODRIGUE.

De Quoi?

BRIQUET.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.

D'un

D'un Brûlot. Le perfide eut ſenti mon courage:
Mais ce ſel endiablé m'a brûlé l'œſophage:
Et ton goſier l'effroi des gigots de mouton
Peut lui ſeul me vanger de cet Eréſicton.
Va, contre un vieux Gourmand exercer ta mâchoire:
Aux armes de Samſon Rodrigue doit ſa gloire.
Mange, ou creve. Au ſurplus pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un Goinfre à redouter.
Moi-même je l'ai vu s'eſcrimant ſous les treilles
Se faire un beau rampart de cinquante bouteilles.

RODRIGUE.

Son nom? C'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

BRIQUET.

Donc, pour te dire encor quelque choſe de plus:
Plus rouge qu'un vieux coq, plus gras que ſa calotte.
C'eſt. . . . .

RODRIGUE.

De grace achevez; c'eſt?

BRIQUET.

Stultz le Courte-botte.

RODRIGUE.

Stultz!

BRIQUET.

Ne replique point, je connois ton caquet:
Mais il s'agit d'opter entre Stultz & Briquet.
Dévoré d'une ſoif que je puis dire étrange,
Je vais trinquer: Adieu; cours, dévore & nous vange.

A M. Le Comte d'Oetinger.

De tes lectures aſſidues
Ami, croi-moi, pour quelques jours
Tâche d'interrompre le cours;
Car pour peu que tu continues,
Je crains, à te parler ſans fard,
Que la mort ſevere & chagrine
Jugeant peut-être à tout hazard
De ton âge par ta doctrine,
Ne te prenne pour un vieillard.

Fragment d'une Ode.

. . . . . .

Pour moi déjà glacé par l'âge,
D'Horace Eleve ſuranné,
Aux caprices du ſort volage
Dès mon enfance abandonné,
En quelque lieu que la Fortune
Terminant ma courſe importune,
De mes ennuis fixe le cours:
Vivez, regnez Roi magnanime,
La voix du Ciel qui vous anime
Ne me promet que d'heureux jours.

Dans les froids climats dont l'Arcture
Fait un ſéjour inhabité
Triſtes déſerts, où la Nature
Gémit de ſa ſtérilité,
La mémoire toujours préſente
De votre bonté bienfaiſante
Me fera trouver des appas:
J'y verrai d'une douce Aurore
Des Soleils toujours purs éclore
Et des fleurs naître ſous mes pas.

. . . . . .

EPIGRAMME.

DEux Auteurs de même ſequelle
Se ſont fait au Théâtre une route nouvelle.
L'un de beaux ſentimens paré hors de ſaiſon
Fait pleurer à ſes Comédies :
Et l'autre furieux ſans rime ni raiſon
Nous fait rire à ſes Tragédies.

Sur la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

LEcteur, qui vous ſentez l'âme aſſez intrépide
Pour lire juſqu'au bout la Légende inſipide
De ce Compilateur ingénieux & fin;
Vous apprendrez du moins à ſa lecture entiere
Qui des deux au bon-ſens rompt le plus en viſiere;
L'Apologiſte de Cotin,
Ou le Cenſeur de la Bruyere.

EPIGRAMME.

RAre Eſprit, Génie inventif
Qui prétens qu'à toi ſeul la Nature connue
N'a ſon principe opératif
Que dans l'attraction par Newton ſoutenue :
V . . . . explique nous le principe attractif
Qui fit tomber ſur tes épaules
Ces orages de coups de gaules
Dont tu reçus le prix en argent effectif.

Autre touchant l'Epitre ſur la Modération.

QUand V . . . d'un ſi beau ſtile
Chante la Modération,
Peut-être le Lecteur docile
Des maximes qu'il nous compile
Lui feroit l'application,
Si l'Apocalipſe fertile
En objets d'admiration
Eut prédit que de Ville en Ville
On verroit avec onction
L'Antechriſt prêcher l'Evangile.

EPIGRAMME.

Le Docte ignorant.

PAuvre en eſprit, riche en mémoire,
Avec ſa peſante machoire
Il combat les meilleurs Ecrits,
Mais on voit pour peu qu'on le ſonde
Qu'il n'ignore rien tant au monde
Que ce qu'il a le plus appris.

Autre à M. l'Abbé F.

TU dis qu'il faut brûler mon Livre;
Je le croyois pourtant aſſez digne de vivre.
Les tiens auront un meilleur ſort,
Ils mourront de leur belle mort.

Sur

Sur le Différend entre l'Evêque de N. & les Moines de S. G.

CE Prélat a comblé de biens
L'Egliſe dont il fait gloire:
Pourquoi donc des Moines Vauriens
Vilipendent-ils ſa mémoire?
Il vouloit les rendre Chrétiens.

Sur la Mort du P. Girard.

CEt Accuſé fameux, innocent ou coupable
Des Juges d'ici bas n'eſt plus juſticiable:
C'eſt Dieu ſeul qui décide à nos derniers momens,
De ce juge ſuprême ou ſévere ou propice
Ne ſondons point les Jugemens;
Mais tremblons devant ſa Juſtice.

Sonnet à l'Italienne.

JE meurs : mais, injuſte Silvie,
Ma mort doit vous mettre en ſouci ;
Car, puiſque vous êtes ma vie
Il faut que vous mouriez auſſi.

Par quel aveuglement extrême
Souhaitez-vous donc mon trépas ?
Ah ! prenez pitié de vous-même,
Si de moi vous n'en prenez pas.

Car mon âme eſt ſi forcenée,
Que la vôtre ſera damnée,
S'il faut que je vienne à mourir.

A moi donc, Capucins, main-forte,
De peur que le Diable n'emporte
La Beauté qui me fit périr.

* L'Auteur des *Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems*, dit que ce Sonnet fut fait pour reconcilier la Poëſie Françoiſe avec un Napolitain, qui prétendoit qu'elle ne pouvoit approcher de la Poëſie Italienne pour l'eſprit & le jeu de mots.

Reconnoiſſance à M. l'Abbé Grecourt.

I

JE ſouſſigné déclare au préſent acte
Et reconnois devoir, en forme exacte,
A très illuſtre Abbé Pilo-janus
Exorciſeur du Démon Philanus
Tous les momens de bon tems & de joie
Par moi paſſés, depuis que par la voie
Qui de Paris conduit au Parc d'Enghien
Eſt revenu ſon grand Duc & le mien,
Valeur reçue en rimes bien ſonnantes,
Beaux & bons Vers, ſornettes avenantes,
Gentils propos & dictons gracieux
Très bien rendus par notre Ami joyeux
Ulric Gallet * ſon grand Référendaire,
Et dudit Duc premier Apocriſaire;
Desquels promets aquiter & payer
Au denier vingt la rente & le loyer
En amitié vive & reconnoiſſante,
Zele intrinſeque & tendreſſe comptante,
Le tout de poids réglé ſur le marc d'or.
Signé: Janus Erithraeus Udor.

* M. De L . . . Conſeiller au Parlement.

INSCRIPTIONS.

I.

Pour une Eſtampe gravée d'après un Tableau de M. Coypel tiré de l'Ode XL. d'Anacreon.

L'Amour piqué par une Abeille,
Les yeux baignés de pleurs, à ſa Mere eut recours.
Je ſouffre une douleur qui n'a point de pareille,
Un Dragon m'a mordu, donnez-moi du ſecours.
Vénus en ſouriant: appaiſe tes murmures
Mon Fils, cette douleur eſt légere à ſouffrir:
Heureux les cœurs, ſi tes bleſſures
Ne coûtoient pas plus à guérir.

II.

Pour le portrait de M. Deſpréaux.

La vérité par lui &c.

Elle ſe trouve à la pag. 116. Tom. II. de l'Edition de Londres, & à la pag. 320. de celles d'Amſterdam.

III.

III.

Pour le Portrait du Prince Eugene.

Au milieu de la Paix, au milieu des hazards,
La Vertu, la Sageſſe & l'amour des Beaux-arts
Firent les fondemens de ſa gloire ſuprême;
Et modeſte vainqueur de cent Rivaux ſoumis,
Ce fut en apprenant à ſe vaincre lui-même
Qu'il apprit à domter ſes plus fiers Ennemis.

IV.

Pour le Portrait de M. Du Guet, alors retiré en Hollande & âgé de 81. ans.

Dans la route du Ciel conduit par le Ciel même,
De ſa haute vertu, de ſon ſavoir ſuprême
Ce Grand-homme a rempli tout le Monde Chrétien:
Dans le recueillement, dans l'ardente priere
Il chercha ſon bonheur, il puiſa ſa lumiere.
Dieu ſeul, Dieu fut ſon Guide, il ſera ſon Soutien.

V.

Sur le Portrait de Scarron, Traduction des Vers Latins de Ménage,

Ille ego ſum Vates, &c.

Je ſuis ce Philoſophe aux ſouffrances en proie
Qui même à la Santé fis envier ma joie ;
Le don de la conſtance à ſouffrir les malheurs
Fut la grande Vertu des Sages du Portique ;
Mais nul autre que moi n'a ſu mettre en pratique
Celui de folâtrer au milieu des douleurs.

VI.

Pour le Portrait d'une jeune Dame morte avant ſon Mari.

C'eſt ici l'image fidelle
D'un corps qui renfermoit une âme encor plus belle,
Digne hélas ! d'un deſtin plus durable & plus doux.
O ! jeuneſſe, o ! vertus, beauté trop tôt ravie !
Si la mort vous détruit, l'amour vous rend la vie,
Dans le cœur déſolé d'un malheureux Epoux.

VII.

Pour le Portrait du célebre Baron, le Roſcius de ſon Siécle.

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton:
De ſon art enchanteur l'illuſion divine
Prêtoit un nouveau luſtre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Cette Inſcription ſe trouve dans les Oeuvres de R.... de l'année 1743. Voici comme il l'avoit changée.

C'eſt cet Acteur fameux ſi juſtement vanté
Qui de l'art du Théâtre épuiſa le Syſtême.
Il ſavoit embellir juſques à la Beauté,
Et juſques à la Laideur même.

VIII.

Pour mettre au devant d'un nouveau Recueil de Poëſies.

Ces Vers ne ſont ni laids ni beaux,
Ils ne ſont ni bons ni mauvais;
Mais ils ſeront toujours nouveaux,
Car on ne les lira jamais.

IX.

Pour le Portrait de M. Desforges Maillard
de qui les premieres Poëſies ont
paru ſous le nom de Mlle.
de la Vigne.

Si ſous un nom d'emprunt autrefois ſi charmant
Maillard brilla ſur le Parnaſſe,
Aujourd'hui ſous le ſien encor plus dignement
Il ſait y conſerver ſa place.

X.

Sur les Fables choiſies de M.
de la Fontaine.

L'Art dans cet Ecrit renommé
Par les mains des Graces limé
Contrefait ſi bien la Nature,
Que la Nature même y croit voir ſa peinture.

XI.

Pour le Portrait de M. G. De Liſle célebre Géographe.

XII.

Epitaphe de M. Rouſſeau faite par lui-même.

Des mœurs de cet Auteur qu'on peignit ſi malin,
Paſſant, le jugement en deux mots ſe peut faire:
Il avoit pour amis Rouillé, Brumoy, Rollin;
Il eut pour ennemis Lenglet, Saurin, Voltaire.

Vers de Mr. Richer.

Quelle eſt la cendre qu'enveloppe
L'obſcurité de ce tombeau?
Pleurez, ſublime Calliope,
C'eſt celle du fameux Rouſſeau.
Loin de Paris ſon ingrate Patrie
Qu'il honora de ſes Ecrits,
A Bruxelle il finit ſa vie:
Pleurez, Calliope, Uranie,
Le plus cher de vos Favoris.

A l'Auteur des infames & malheureux Couplets, &c.

EPIGRAMME.

AUteur caché qui que tu ſois,
Brigand des forêts du Parnaſſe,
Qui de mon ſtile & de ma voix
Couvres ton impudente audace,
Vil rimeur, cinique effronté,
Que ne t'es-tu manifeſté?
Nous euſſions tous deux fait nos rôles,
Toi d'aboyer qui ne dit mot,
Et moi de choiſir un tricot
Qui fut digne de tes épaules.

TRA-

TRADUCTION

De quelques Vers Latins faite à la réquiſition d'un Ami.

ATtens tout de Dieu ſeul; crains tout de ta foibleſſe;
Porte aux pieds des Autels un cœur ſincere & pur;
Borné dans ton état, fais ta ſeule richeſſe
De jouïr ſagement d'un bien modeſte & ſur.

Ecoute tes Amis, mais garde le ſilence;
Cache au fonds de ton cœur leurs ſecrets, leurs défauts;
Fais envers les Petits éclater ta clémence;
Sois humble avec les Grands, doux avec tes Egaux.

Sois ménager du tems; ſobre de tes ſuffrages;
Et du Vice orgueilleux déſavouant l'appui,
Demande à Dieu le don de ſouffrir les outrages,
De vivre pour lui ſeul, & de mourir pour lui.

EPIGRAMME

Contre un grand Parleur.

Habiller la Fable en Hiſtoire,
Et cauſant toujours de mémoire
Propos ſur propos enfiler:
Vous croirez que ce caractere
Eſt facilité de parler;
C'eſt impuiſſance de ſe taire.

PARAPHRASE

De ces Vers de l'*Andrienne* de Térence.
Act. IV. Sc. 1.

Imo id genus eſt hominum peſſimum,
In denegando modo queis pudor eſt paululum:
Poſt, ubi jam tempus eſt promiſſa perfici,
Tum coacti neceſſario ſe aperiunt & timent;
Et tamen res cogit denegare.

Grands

Grands Prometteurs de ſoins & de ſervices,
Ardélions ſous le maſque d'Amis,
Souvenez vous que les meilleurs offices
Sont toujours ceux qu'on a le moins promis;
Et qu'en nul cas le délai n'eſt permis,
Quand une fois la parole eſt donnée.
O! Lanterniers, dont il eſt grande année,
Autant d'Amis, autant de Mécontens.
Car où trouver des Sots aſſez conſtans
Pour ſoutenir la longueur chagrinante,
Et dévorer les ennuyeux inſtans,
D'une eſpérance inquiete & traînante,
Jouët du ſort, & victime du temps?

EPIGRAMME

Sur l'E... de N....

Pour éviter des Juifs la fureur & la rage
Paul dans la Ville de Damas
Deſcend de la fenêtre en bas.
La P.... en homme ſage
Pour éviter ſes Créanciers
En fit autant ces jours derniers.
Dans un Siécle tel que le nôtre
On doit être ſurpris, je crois,
Qu'un de nos Prélats une fois
Ait ſû prendre ſur lui d'imiter un Apôtre.

FRAGMENT

D'une Ode Lyri-comique.

Diſtilateurs d'accords barroques
Dont tant d'idiots ſont férus,
Chez les Thraces & les Iroques
Portez vos Opéras bourus.
Malgré votre art hétérogene
Lulli de la lyrique ſcene
Eſt toujours l'unique ſoutien;
Fuyez, laiſſez lui ſon partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

REMARQUES

Sur l'Ode de la naiſſance du Duc de Bretagne.

OU

Explication de quelques termes poëtiques, envoyée par l'Auteur à une jeune Dame.

STROPHE I.

DESCENTE DE LA DOUBLE COLINE. Le Parnaſſe & l'Hélicon ſont deux Montagnes voiſines dans la Béotie. Les Poëtes ont feint qu'Apollon & les Muſes y faiſoient leur demeure, & de là vient que dans les vers Apollon eſt appellé le Dieu du double mont.

NIMPHE DONT LE FILS GENEREUX * &c. Calliope Muſe de l'Ode, fut Mere d'Orphée, qui comme on ſait, deſcendit aux Enfers pour redemander ſa Femme Euridice à Pluton, qui la lui rendit charmé de la douceur de ſes chants.

OU CELLE DE CE GREC VANTE. C'eſt le Poëte Pindare, dont les Odes avoient acquis une ſi grande réputation dans toute la Grece, que lorſqu'Alexandre brûla la Ville de Thebes, il ordonna que ſa maiſon ſeule fut exceptée de l'incendie général.

STROPHE. II.

UN FILS DE THETIS ET D'ALCMENE. Achille fils de Thétis & de Pélée, & Hercule Fils d'Alcmene & de Jupiter.

HA-

* L'Auteur ayant ſubſtitué *amoureux* à *généreux*, un mauvais Plaiſant, ſoi diſant *Puriſte*, a dit fort ſérieuſement, que cette Epithete ainſi placée faiſoit une équivoque ridicule; parce qu'on pouvoit d'abord entendre, qu'Orphée étoit amoureux de Pluton.

HATEZ VOUS, O CHASTE LUCINE. C'eſt la Déeſſe qui préſide aux accouchemens. Les uns croyent que c'eſt Junon; d'autres en font une Divinité particuliere: mais l'opinion la plus commune eſt celle qui donne cette fonction à Diane Fille de Latone Sœur d'Apollon. On l'appelloit *Lucine* du mot Latin LUX; parce qu'elle donnoit la lumiere aux Enfans.

STROPHE III.

ET LEURS COULEUVRES ETOUFFEES. Junon pour ſe vanger de l'Amour que Jupiter avoit eu pour Alcmene, envoya deux Dragons pour dévorer le petit Hercule au moment de ſa naiſſance; mais Hercule les prit & les mit en piéces.

STROPHE IV.

DE VENUS L'ETOILE NOUS LUIT. C'eſt l'Etoile qui précede immédiatement le lever du Soleil, & qu'on appelle communément l'Etoile du jour.

CES FEUX AMIS DES MATELOTS. Ce ſont des feux qui ſe forment des exhalaiſons de la mer, quand elle eſt agitée, & qui s'attachent aux mâts & aux cordages des Vaiſſeaux: ce qui eſt une marque que le tems va devenir calme. Les Anciens nommoient ces feux *Caſtor & Pollux.* Cela s'appelle parmi nous, le feu St. Elme.

STROPHE V.

QUELLE IMPITOYABLE EUMENIDE. C'eſt le nom qu'on a donné aux trois Furies infernales Mégere, Alecto, & Tiſiphone. Jupiter s'en ſervoit pour châtier les crimes des Hommes.

LE GENIE QUI PRESIDE AU SORT DES HUMAINS. Dans le Syſtême des Anciens chaque Nation étoit ſoumiſe à des Génies qui avoient ſoin de leur conſervation, & qui préſidoient à leurs entrepriſes. Nous diſons encore aujourd'hui, le Démon tutélaire, l'Ange tutélaire d'un tel Peuple, d'une telle Monarchie.

STRO-

STROPHE VI.

CES DIEUX BIENFAISANS ET TRANQUILES. C'eſt-à-dire Saturne, Aſtrée, Thémis, Veſta & les autres Divinités de l'Age d'or.

STROPHE VII.

APOLLON M'INSPIRE ET M'ECLAIRE. Apollon, entre autres dons, avoit reçu celui de prédire l'avenir; & lorſque ſes Prêtres rendoient les Oracles, ils paroiſſoient agités & hors d'eux-mêmes. Ils diſoient que ce Dieu étoit entré en eux, & les mettoit dans l'état violent, où ils paroiſſoient.

STROPHE VIII.

LES TEMS PREDITS PAR LA SYBILLE. Les Sybilles étoient des Femmes recommandables par leur grand âge, par leur virginité & par le

don qu'elles avoient de prédire l'avenir. On en comptoit juſqu'à dix, dont les prédictions miſes en vers étoient gardées ſoigneuſement dans le Capitole ; & les Romains conſultoient ces Vers myſtérieux dans toutes les affaires difficiles. Virgile dans l'Eclogue qu'il a faite ſur la naiſſance du Fils d'Aſinius Pollio, dit que le dernier Age prédit dans les Vers de la Sybille de Cumes, eſt arrivé : ce qui ſignifie que les quatre Ages du Monde ſont accomplis, & qu'il y aura un cinquieme Siécle, qui ſera le retour de l'Age d'or ; ce qu'il explique en diſant qu'Aſtrée & Saturne vont recommencer leur regne, & qu'il deſcendra du Ciel des Hommes nouveaux pour peupler la Terre &c. Cette Ecloque a rapport à pluſieurs paſſages des Prophetes : ce qui a fait croire à quelques Chrétiens zélés que Virgile avoit été inſpiré en la faiſant, & que c'étoit la naiſſance du Meſſie qu'il avoit figurée ſous le nom de Pollion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que pluſieurs Peres de l'Egliſe ont cru que les Sybilles avoient prophétiſé la Naiſſance de Jéſus-Chriſt, & Saint Auguſtin même écrivant contre Fauſtus, en fait un argument

ment contre l'incrédulité des Gentils.

DU VIEUX SATURNE ET DE JANUS. Saturne s'étant retiré en Italie, y regna avec Janus dans une concorde & une tranquilité dignes du Siécle d'Or.

OU THEMIS ET SA SOEUR ASTREE. Ces deux Déeſſes étoient Filles du Ciel & Soeurs de Saturne. La premiere chez les Poëtes ſignifie la Juſtice, & l'autre la Félicité. Dans cet heureux Age les Dieux vivoient ſur la Terre avec les Hommes.

STROPHE IX.

UN NOUVEAU MONDE VIENT D'ECLORE. Virgile dont j'ai pris cette idée, s'eſt rencontré heureuſement avec le paſſage du Prophete Iſaïe Chap. LXV: vers. 17. où il eſt dit: *Je vais créer de nouveaux Cieux, & une nouvelle Terre, & on ne ſe ſouviendra plus des précédens.* La même choſe eſt répétée en différents endroits de l'Apocalipſe, & plus clairement encore dans la ſeconde Epitre de St. Pierre Ch. III. Nous attendons de

nouveaux Cieux & une nouvelle Terre, où la Juſtice habitera.

STROPHE X.

ET DANS LE MEME PATURAGE. Les paroles de Virgile ſe trouvent encore en cet endroit conformes à celles d'Iſaïe Ch. LXV. vers 25. où il eſt dit. „ Le Loup & l'Agneau paîtront enſem-„ ble, & le Lion mangera l'herbe avec le Bœuf".

STROPHE XI.

LA MAIN DES PARQUES. Elles étoient trois, c'eſt ſavoir Cloto, Lacheſis & Atropos. Les deux premieres avoient ſoin de filer nos jours, & Atropos coupoit le fil. On les prend dans la Poëſie pour la Deſtinée.

STROPHE XII.

LES ROIS SONT LES MAITRES DU MONDE. C'eſt la penſée d'Horace dans ſa I. Ode du 3. Liv.

3. Liv, où il eſt dit: „ Les Rois exercent leur em-„ pire ſur leurs Sujets ". Jupiter exerce le ſien ſur les Rois eux-mêmes.

STROPHE XIII.

DU PINDE IGNORANT LES DETOURS. Le Pinde eſt une Montagne de la Theſſalie, qui eſt dédiée aux Muſes, auſſi bien que le Parnaſſe & l'Hélicon.

OPPOSOIT LES REGLES D'EUCLIDE. Euclide a donné d'excellens préceptes de Géométrie ſous le nom d'Elémens, qui ſervent encore de guides à tous ceux qui veulent s'inſtruire dans cette Science. On dit qu'un homme a l'eſprit de Géométrie pour ſignifier que ſes diſcours ſont bien arrangés & dans un bel ordre; ce qui eſt très eſtimable en toute ſorte de genre d'écrire, même en Poëſie, excepté l'Ode qui devient froide & inanimée lorſque le ſtile en eſt trop méthodique & trop ſuivi.

DU PINDARE DES JEUX FLORAUX. Les Odes de Pindare étoient compoſées en l'honneur de ceux qui remportoient les prix aux Jeux, qui

ſe célébroient en Grece, & ſur tout aux jeux Olympiques. Elles ſont toutes pleines de ces transports extraordinaires, & de cette fureur divine qui fait le principal caractere de l'Ode, & qui ſemble tenir en quelque ſorte de l'inſpiration. A l'égard des Jeux Floraux; c'eſt une ancienne Académie de Toulouſe, ainſi appellée, parce que tous les différens prix de Poëſie qu'on y diſtribue tous les ans, ſont des fleurs d'or ou d'argent. Un Auteur moderne s'y eſt diſtingué depuis quelques années par des Odes qu'il a dédiées à différentes perſonnes, pour qui elles n'étoient point faites, & où l'on remarque plus d'eſprit que d'enthouſiaſme.

LETTRE
A M. DE MACHY,

En lui envoyant la même Ode.

JE viens de faire pour vous ce que je n'ai pas voulu faire pour des Princes; mais les devoirs de l'Ami doivent aller devant ceux du Courtiſan. J'ai copié mon Ode pour vous l'envoyer, & vous la trouverez dans ce paquet: j'eſpere que vous en ſerez content, & à mon gré je n'ai pas fait d'Ouvrage, où j'aie mis tant d'art, que dans celui-là; car ayant deſſein de donner une idée des fougues de l'Ode, que je puis dire qu'aucun François n'a connues, je marchois, comme dit notre Horace, *per ignes ſuppoſitos cineri doloſo.* Il falloit donc m'appuyer d'autorités dans les endroits où mon enthouſiaſme paroiſſoit le plus violent; c'eſt ce

que j'ai fait en prenant mes plus hautes idées dans la IV. Eclogue de Virgile, dans le Prophete Iſaïe, & dans la II. Epitre de Saint Pierre, dont vous reconnoîtrez que ma 8. 9. & 10. Strophe ſont tirées; de ſorte que mes Auteurs ne pouvant être condamnés, je me ſuis mis en ſûreté d'autant mieux, que toutes ces Strophes ſont allégoriques à la Paix, que je prédis qui va regner ſur toute la Terre, & ces magnifiques images de *nouveaux Cieux*, & d'une *Terre nouvelle* réformée du cahos après ſa conflagration, ont effectivement ſaiſi tout le monde, & ont peut-être plus fait concevoir ce que c'eſt que le déſordre de l'Ode, que n'auroient pu faire toutes les définitions. En effet ce déſordre a ſes regles, ſon art & ſa méthode; mais d'autant plus belles, qu'elles ſont plus cachées, & que les liaiſons en ſont imperceptibles, comme celles de nos converſations, quand elles ſont animées par cette eſpece d'ivreſſe d'eſprit qui les empêche de languir; en telle ſorte que ce déſordre eſt proprement la Sageſſe habillée en Folie, & dégagée de ces chaînes géométriques qui la rendent peſante & inanimée. J'ai changé les ſix derniers Vers de ma derniere Strophe qui attaquoient

quoient M. de la Motte, & ç'a été le premier fruit de notre reconciliation, qui a été ſincere des deux parts, & qui a été fort approuvée de tous les honnêtes gens. Les Caffés en ont pâli, & ont regardé comme une trahiſon effroyable que leur Général ait fait la Paix, ſans y comprendre ſes Alliés ; mais je leur ai fait dire qu'il ne tiendroit qu'à eux d'entrer dans l'accord, & que quand les Généraux étoient accommodés, les Goujats étoient cenſés compris dans l'Amniſtie. Je ſuis &c.

A Paris le 28 Fevrier 1707.

Si pourtant quelque Eſprit timide
Du Pinde ignorant les détours
Oppoſoit les regles d'Euclide
Au déſordre de mes diſcours,
Qu'il ſache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul du Maître de la Lyre
Immortaliſer les accords.

Qu'il ſache que ſur le Parnaſſe
Le Dieu, dont autrefois Horace
Apprit à chanter les Héros,
Préfere ces fougues lyriques
A tous les froids Panégyriques
Du Pindare des Jeux Floraux.

SEN-

SENTIMENT
SUR LA
HENRIADE.

Extrait d'une Lettre écrite de Bruxelles à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, le 23 May 1724.

LA longueur de cette Lettre ne me permet pas de ſatisfaire bien au long à l'ordre que V. A. S. me donne de lui mander mon Sentiment ſur le Poëme de Voltaire. Je ne l'ai lu qu'à la hâte depuis qu'il eſt imprimé. Je l'ai trouvé tel qu'à la lecture que l'Auteur m'en a faite ici. Il y a dans cet Ouvrage peu de choſes à retrancher, beaucoup à ajoûter, & infiniment à corriger. Je crois que le Sr. de Voltaire en auroit pu faire un bon Poëme, s'il avoit ſuivi les avis que je lui donnai alors: mais je lui avois taillé de la beſogne pour

quelques années; & il me parut, qu'en me le liſant il cherchoit des louanges, & non pas des conſeils: auſſi n'en a-t-il pas fait grand cas: mais j'ai eu le plaiſir de retrouver une partie de ces mêmes conſeils dans une critique imprimée qu'on m'a envoyée de Paris, il y a quelque tems, & que V. A. S. trouvera dans ce Paquet. Elle n'eſt pas fort étendue, & c'eſt proprement une ébauche de Critique, comme l'Ouvrage de Voltaire eſt une ébauche de Poëme, dont le principal défaut eſt de ne point engager le Lecteur, & de le laiſſer dans une froide tranquilité qui lui fait preſque perdre le courage de pourſuivre ſa lecture dans les endroits qui pourroient le réveiller, étant ſi voiſins de ceux qui aſſoupiſſent, qu'ils ne font preſque aucun effet. La raiſon eſt que le merveilleux, qui eſt l'âme du Poëme Epique, leur manque: & qu'il ſemble que l'Auteur l'a évité exprès, pour ne pas tomber dans le défaut de l'Arioſte, qui en abuſe ſouvent; mais qui par-là même n'ennuie jamais, même dans les endroits, où il eſt le plus répréhenſible... Je joins auſſi à cette Lettre, l'Ode que j'ai faite pour le Roi de Pologne, & que j'ai gardée pluſieurs mois ſuivant

le

le précepte d'Horace ; afin de la mettre le plus qu'il me ſeroit poſſible en état de paroître devant V. A. S. & devant le Roi, à qui je l'ai envoyée depuis quelques jours par M. de T... qui a paſſé par ici.... Je ne ſai encore ce que je dois penſer moi-même de cet Ouvrage, & je ne le ſaurai qu'après que V. A. S. aura eu la bonté de m'en dire ſon Sentiment. . . .

LETTRE

A. M. D.

SUR LA

MARIAMNE

DE

M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

J'Ai enfin eu le plaiſir de conſiderer à mon aiſe cette merveilleuſe ſuperfétation Dramatique, ou ſi vous voulez ce ſecond accouchement d'un Avorton remis dans le ventre de ſa Mere, pour y prendre une nouvelle nourriture. Sa formation pour tout cela ne m'en a pas paru plus réguliere : & je vous avoue que depuis la tête juſqu'à la queue, je n'ai point vu de monſtre, dont les parties fuſſent plus disjointes, & plus mal compoſées. Tout eſt précipité dans cet Ouvrage, ſans nulle forme de raiſon, ni de vraiſemblance; & il n'y arrive aucune

eune choſe qui dût arriver, ſi un ſeul des Acteurs de la Piéce avoit eu le ſens-commun. MARIAMNE eſt une Idole froide & inſipide, qui ne ſait ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle veut, VARUS un Etourdi qui prend auſſi mal ſes meſures ſur le Jourdain que ſur le Danube, HERODE, avec ſa Politique, la plus grande dupe & le plus imbécille perſonnage de la Troupe, SALOME, une Carogne qui mériteroit d'être fouettée au cul d'une charette; & MAZAEL, un Fripon maladroit, qui loin de s'accommoder aux inclinations de ſon Maître, le heurte d'une façon à ſe faire mettre entre quatre murailles, ſi HERODE n'étoit pas un aveugle auſſi fou que l'Auteur qui le fait agir. Dans l'Action VARUS promet toujours, & ne fait que de l'eau claire; MARIAMNE veut ſe ſauver, & perd le tems à faire ſon paquet: HERODE qui arrive entouré de Peuple & de Courtiſans, trouve moyen d'aller chez ſa Femme en bonne fortune, ſans que perſonne s'en aperçoive. Le même VARUS obligé par ordre du Sénat à inſtaller ce Roi réhabilité, qui ne peut être reconnu ſans cela, a l'adreſſe de ſe dérober ſubtilement à ſa vue dans ſon Palais même; & HERODE avec ſes Sujets, qui ne le ſont

point encore, & qui le haïſſent mortellement, l'étrille lui & les Romains, tout Maîtres qu'ils ſont dans ſes Etats. MARIAMNE ſe reconcilie avec ſon Mari, & dans le tems qu'ils ſont enſemble, il ſurvient un incident qui la deshonore, & elle le laiſſe partir ſans ſe juſtifier. Mais la fin, eſt ce qu'il y a de plus ridicule. Il eſt arrivé un tumulte de Diable: l'échaffaut eſt renverſé, on ne ſait ce qu'eſt devenue SALOME, qui apparemment a eu ſoin de ſe bien cacher, ſans quoi elle auroit mal paſſé ſon tems; MARIAMNE eſt ſur le Théâtre; VARUS vient de la quitter retournant au combat. Elle ſort ſans y être contrainte, avant que la querelle ſoit décidée; HERODE arrive dans l'inſtant même, & à peine a-t-il dit douze vers, qu'il ſe trouve que l'échaffaut a été redreſſé, que SALOME y a fait conduire en cérémonie, & que la pauvre Reine a été décapitée auſſi tranquillement, que ſi de rien n'étoit; quoique le récit de ſa mort tout abrégé qu'il eſt, occupe quatre fois plus de tems que l'Auteur n'en a donné à toutes ces opérations. En vérité ſi Voltaire a négligé le merveilleux dans ſon Poëme de la Ligue, c'eſt belle malice à lui; car je défie qu'on trouve rien dans

dans les enchantemens de l'Arioſte, qui le ſoit autant que cette ſurprenante cataſtrophe. Le pauvre HERODE n'avoit garde de s'en douter ; auſſi n'en a-t-il rien ſu, que quand tout a été fait. Mais tout enragé qu'il eſt, il ne penſe pas ſeulement à châtier ſa malheureuſe Sœur, par les conſeils de laquelle il s'eſt conduit dans toute la Piéce, quoiqu'il la reconnût pour une furieuſe, qui l'avoit rendu odieux à toute la Terre. Quant à ſes fureurs qui ſont ſi animées & ſi touchantes dans TRISTAN, malgré la vétuſté du langage, elles ne ſont miſes ici que pour la forme; car vous ne vîtes jamais un ſommaire de fureurs plus abrégé que celui-là; & ſi on les mettoit en muſique elles ne dureroient pas autant que celle d'Atys. Voilà, Monſieur, le précis de ce Chef-d'œuvre, qui comme vous voyez, ne ſemble pas moins fait contre la raiſon que contre la rime, à laquelle ce Poëte en veut furieuſement à l'exemple de Pradon ſon devancier. On peut cependant lui pardonner ſa Piéce en faveur de la Parodie à laquelle elle a donné lieu, & qui eſt d'un bout à l'autre auſſi ingénieuſe que régulierement écrite. Vous me feriez plaiſir de m'en dire l'Auteur ſi vous le ſavez.

Je voudrois pour l'honneur de Voltaire que ce fût lui-même qui l'eût faite: au moins pourroit-il ſe retrancher ſur l'intention de prendre le Public pour dupe, & de faire voir qu'il ne l'eſt pas. J'oubliois le portrait des Dames Romaines, qui m'a paru une Satire aſſez hors de place de nos Dames Françoiſes, leſquelles ne s'y reconnoîtront que trop. Je vous embraſſe de tout mon cœur & ſuis toujours Monſieur mille fois plus à vous qu'à moi-même.

A Bruxelles le 11. Août 1725.

L'HYPOCONDRE
OU
LA FEMME
QUI NE PARLE POINT,
COMEDIE.

LES PERSONNAGES.

MOROSE, Baron Hypocondre.
LEANDRE, Neveu de Moroſe.
LUCINDE, Amante de Leandre.
ANDROGINE, Frere de Lucinde.
CLARICE, Amante d'Androgine.
EUTRAPEL, Frere de Clarice
CALANDRIN, Secretaire d'Eutrapel.
CIGALE, Barbier.
Le Chevalier d'Orgolious } Gaſcons.
Le Chevalier de Bavardas }
Un petit Laquais de Moroſe.
Un Valet étranger.
Domeſtiques qui ne parlent point.

La Scene eſt dans un Salon de la maiſon de Moroſe.

L'HYPOCONDRE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

CIGALE.

UN fameux Philoſophe, à qui probablement
Les grands diſcours plaiſoient fort médiocrement,
A tous ſes Sectateurs pour premiere Ordonnance
Faiſoit cinq ans durant obſerver le ſilence.
Je ne ſais ſi par fois, moyennant ce beau vœu,
La converſation ne tomboit pas un peu:
Mais je gagerois bien que ce grand Barbacole

Aux Fraters de ſon tems n'ouvroit point ſon école.
Moi, que Dieu par ſa grace a fait maître Barbier
Et Babillard autant qu'aucun de mon métier,
Il faut pour mes péchés qu'un Démon que j'abhorre
M'ait fait dans ce logis trouver mon Pythagore,
Un fou qu'au moindre bruit on voit ſe déſoler
Et qui nous réduit tous à vivre ſans parler.
Depuis qu'un certain ſiége, après huit jours d'allarmes
L'a brouillé ſans retour avec le bruit des armes,
Soit vraie infirmité, ſoit pour couvrir ſa peur,
Le ſon le plus leger le fait tranſir d'horreur;
Et de ſon cerveau creux la membrane affligée
Du moindre ébranlement ſe trouve dérangée.
Pour braver tout paſſant, voiture & meſſager
Au fond d'un cul de ſac il s'eſt venu loger.
Un triple mur de brique en ce lieu le ſépare
D'un grand Neveu, l'objet de ſon humeur biſarre;
Et non content encor d'être ainſi remparé,
Il a matelaſſé ſa porte & ſon dégré:
Quant à ſa chambre, il n'eſt dortoir ni réfectoire
Où le Dieu du ſilence étale mieux ſa gloire.
Sous peine de congé, défenſe à tous Valets
De lui parler, ſinon, par ſigne ou par billets:
Et ce qui m'a gagné ſa confiance intime,
Outre la nouveauté rare autant que ſublime
De voir dans un Barbier jaſeur ſuperlatif
La taciturnité d'un Hermite effectif,

C'eſt

C'eſt d'avoir, pour bannir tout langage ordinaire,
Trouvé l'invention d'un beau Dictionnaire,
Où, ſuivant l'Alphabet, par geſtes & ſignaux,
J'exprime du diſcours les termes principaux;
Ouvrage merveilleux, dont l'utile pratique
Sert à préſent de regle à tout ſon Domeſtique.
Ce Chef-d'œuvre chez lui m'a tellement ancré,
Que voulant ſe pourvoir d'une femme à ſon gré
Qui ſimple & d'une humeur docile à ſa chimere
D'héritiers de ſon chef puiſſe le rendre Pere,
Il n'a trouvé que moi ſur qui jetter les yeux
Pour déterrer ici ce miracle des Cieux.
J'aurois couru longtems : mais ſon Neveu Léandre
Avec qui prudemment j'ai cru devoir m'entendre,
M'a depuis quelques jours enſeigné ce tréſor.
Et ſur mon ſeul récit, ſans l'avoir vue encor,
Notre homme eſt devenu ſi coeffé de la Belle,
Qu'il veut dès aujourd'hui contracter avec elle.
Il eſt allé paſſer la nuit chez ſon Fermier
Pour éviter le bruit des cloches du quartier
Qui pour l'enterrement d'une riche uſuriere
Doivent carillonner la matinée entiere,
Et m'a dit de l'attendre à midi pour diner,
Quand les cloches auront achevé de ſonner.
Mais voici le Neveu, ſongeons à lui répondre.

SCENE II.

LEANDRE. CIGALE.

LEANDRE.

HE bien, que fais-tu là?

CIGALE.

J'attens notre Hypocondre.
Et me voyant encor un quart-d'heure de bon,
Je babille tout ſeul, faute de compagnon.

LEANDRE.

Et mon Oncle?

CIGALE.

Tantôt de notre jeune veuve
Il doit mettre en ce lieu le ſilence à l'épreuve;
Chez elle pour cela je l'aurois bien conduit:
Mais d'un Hôtel garni l'inévitable bruit
A ſi fort effrayé ſon imaginative,
Que ce mal lui tenant lieu de prérogative,
Et voulant avant tout pourtant l'examiner,
Il m'a fait de ſa part l'inviter à diner.

LEANDRE.

Chez lui?

CI-

CIGALE.

Oui: quand on doit ſe marier enſemble,
On n'y regarde pas de ſi près.

LEANDRE.

Hôm . . je tremble.

CIGALE.

Comment donc? Prêt de voir accomplir vos ſouhaits
Et notre cher Baron donner dans vos filets;
Quand tout ſuccede au gré de votre politique,
Vous n'êtes pas content? Quelle mouche vous pique?

LEANDRE.

Et c'eſt là, mon Ami, ce qui me fait trembler.
S'il faut que par hazard il vienne à démêler
Qu'avec moi cette trame ait été concertée,
Je connois ſes ſoupçons, l'affaire eſt avortée.

CIGALE.

Bon! Qui diantre pourroit l'aviſer de cela?

LEANDRE.

Que ſais-je? Tes diſcours, ton babil.

CIGALE.

Alte là,
Ne faiſons point ici d'affront à la Morale,
Je ſuis Barbier d'honneur.

LEANDRE.

Eh, mon pauvre Cigale,

Je n'ai pas, Dieu merci, l'eſprit trop pointilleux,
Et je me rends ſans peine aux faits miraculeux:
Mais de voir un Barbier cauſeur par excellence
Faire huit jours de ſuite admirer ſon ſilence,
C'eſt, à n'en point mentir, un miracle ſi grand
Qu'on n'oſe s'y fier à moins d'un bon garand.

CIGALE.

Parbleu! la rareté n'eſt gueres moins parfaite
De voir, ne vous déplaiſe, une Femme muette,
Dont la langue recluſe & toujours en repos
En quatre jours de tems ne dit pas quatre mots,
Et qui dans un Couvent très honnête & très ſage
N'a jamais pu tenir que deux mois de veuvage,
Parce que le ſilence en ce lieu retiré
Etoit interrompu trop ſouvent à ſon gré.
Ce ſont pourtant les traits dont votre main divine
M'a peint l'incomparable & l'illuſtre Androgine.

LEANDRE.

Oui, mais, c'eſt un phénix.

CIGALE.

Ho bien, j'en ſuis donc deux.
Car ſans être muet, je me tais quand je veux,
Vous ſeriez bienheureux, ſi Dieu vous eut faite naître
Auſſi ſilencieux que j'ai honneur de l'être;
Nous verrions contre vous votre Oncle moins aigri,
Vous ſeriez après moi ſon premier favori,
Il vous auroit un jour laiſſé ſon héritage,

Et

Et n'eut jamais ſongé peut-être au mariage.
Au-lieu qu'avec vos airs railleurs, écervelés,
Vos plaiſirs turbulens, vos Amis déréglés,
Vous avez ſi bien fait vous & votre cohorte,
Qu'il vous auroit ſans moi vingt fois mis à la porte;
Et que pour vous priver de ſa ſucceſſion,
Ayant de prendre femme eu la tentation,
Vous vous verriez capot, ſi ma bonté ſuprême
Ne vous eut donné lieu de la choiſir vous-même,
Et de vous ménager avec elle un traité
Qui captivât pour vous ſa bonne volonté.

LEANDRE.

Je l'avoue. En cela tu m'as rendu ſervice.
Mais auſſi, tu ne peux nier ſans injuſtice
Que tu n'aurois jamais, ſi je ne t'euſſe aidé,
Pu trouver le ſujet qui t'étoit demandé.

CIGALE.

Eh morbleu, taiſez vous.

LEANDRE.

Quoi?

CIGALE.

Taiſez vous, vous dis-je.

LEANDRE.

Tu n'es pas ſtupéfait d'un ſi rare prodige?

CIGALE.

A d'autres.

LEANDRE.

Comment donc?

CIGALE.

Vous êtes un ſournois,
Vous cachez votre jeu.

LEANDRE.

Moi?

CIGALE.

Vous. Je vous connois.

LEANDRE.

Parbleu tu me fais tort quand tu tiens ce langage.
Je t'ai dit franchement touchant ce mariage
Pour l'amour de mon Oncle & pour l'amour de toi
Tout ce que je ſavois, & tout ce que je croi.
Je me ſuis confié de tout à ta prudence.

CIGALE.

Oui dà. Vous m'avez dit en grande confidence
Toutes les fauſſetés qu'il falloit lui prêcher,
Et rien des vérités qu'il falloit lui cacher.

LEANDRE.

Tu rêves.

CIGALE.

Eh mon Dieu, j'entends votre grimoire;
Mais le vin eſt tiré, c'eſt à moi de le boire.
Baſte. Quoi qu'il en ſoit notre Baron très cher
A dom

A donné dans le piége, & croit dur comme fer
Tout ce que d'après vous j'ai ſu lui faire entendre
Mais moi, ſi j'en croi rien, je veux bien m'aller pendre.

LEANDRE.

Mais ſurquoi ce ſoupçon a-t-il pu te frapper?

CIGALE.

Sur ce qu'hier au ſoir à l'heure de ſouper
Etant allé pour voir notre beauté muette,
J'entendis à deux pas de ſa chambre diſcrete
Un chamaillis de voix, de cris & de ſantés
Dont je ſens mes eſprits encor tout hébêtés.
Et tout ce beau ſabat, dont rioit fort la Belle,
Venoit de ſix Gaſcons, qui ſoupoient avec elle,
Et ces deux Chevaliers que vous connoiſſez bien
De qui l'appartement eſt attenant du ſien.....
On voit ce qu'il faut croire, après ce trait modeſte,
Et vous comprenez bien .....

LEANDRE.

Oui, je comprens de reſte,
Qu'avec moi ton babil cherche à ſe raquitter
Du ſupplice qu'ailleurs on lui fait ſupporter.
Mais, je t'en avertis, treve de verbiages,
Autrement .....

CIGALE.

Ho parbleu, Monſieur, ce ſont mes gages

Vous ne m'avez encor rien donné; c'eſt un fait:
Moi je vous ai ſervi.

LEANDRE.

Vous ſerez ſatisfait.
Mais pour un jour du moins tâche de te contraindre.

CIGALE.

Hé morbleu, ce n'eſt pas moi que vous devez craindre.
Ce ſont vos deux Gaſcons, les plus francs babillards,
Les plus hardis menteurs, & les plus grands bavards,
Qui ſoient jamais venus des bords de la Garonne.
Eh parbleu les voici. Mon oreille en friſſonne.
Serviteur. Je me ſauve & les laiſſe avec vous.

LEANDRE.

Tâchons de nous aider de ces deux Maîtres Fous.

SCENE III.

Le Chevalier d'ORGOLIOUS, le Chevalier de BAVARDAS, LEANDRE.

ORGOLIOUS.

HE te voilà, mon cher, embraſſe moi, de grace.

BAVARDAS.

De cœur & d'âme auſſi ſouffre que je t'embraſſe.

ORGOLIOUS.

Nous venons te trouver le Chevalier & moi.

BAVARDAS.

Pour un fait d'importance, & qui te touche à toi.

ORGOLIOUS.

Te voilà bien logé. Mais très bien, ou je meure.

BAVARDAS.

Je ne te ſavois pas encor cette demeure.

ORGOLIOUS.

Cet Hôtel n'eſt point fat, quoiqu'il ſemble un peu vieux.

BAVARDAS.

Comment vieux ? c'eſt cela que j'en aime le mieux.

ORGOLIOUS.

D'accord. En fait d'Hôtels je tiens pour la Vieilleſſe.

BAVARDAS.

C'eſt par-là que chez nous ſe prouve la Nobleſſe.

ORGOLIOUS.

Dans tout le Bazadois, où mes Ayeux ſont nés,
Vous n'avez que Châteaux de vieilleſſe minés.

BAVARDAS.

Auſſi n'en a-t-on point qui de nobleſſe antique
Puiſſe faire au beſoin preuve plus autentique.

ORGOLIOUS.

Avant nous de Châteaux il n'étoit mention

BAVARDAS.

Ni de Tours. C'eſt de nous qu'en vient l'invention.

ORGOLIOUS.

Le Caſtel d'Orgolious que je tiens de naiſſance
Fut d'Hercule jadis la Maiſon de plaiſance.

BAVARDAS.

La Tour de Bavardas mon berceau paternel
Se voyoit dès le tems de la Tour de Babel.

LEANDRE.

Voilà qui va fort bien. Mais pourriez-vous m'inſtruire

De ce fait important que vous me venez dire.

ORGOLIOUS.

Hé donc? Tu ne peux pas encor l'imaginer?

LEANDRE.

Ma foi, je n'eus jamais le don de deviner.

ORGOLIOUS.

Comment? Tu ne ſais pas que l'Oncle ſe marie?

LEANDRE.

Non vraiment.

ORGOLIOUS.

Comment non?

LEANDRE.

C'eſt quelque raillerie

Dont

BAVARDAS.

Quelque raillerie! Ah je le trouve bon.

LEANDRE.

Et quelle eſt ſa Maîtreſſe? En ſavez-vous le nom?

ORGOLIOUS.

A peu près.

LEANDRE.

Parlez donc. L'affaire eſt ſérieuſe.

BAVARDAS.

Tu n'as pas ouï nommer cette ſilentieuſe
Qui s'eſt depuis huit jours logée en nôtre Hôtel?

LEANDRE.

Androgine?

BAVARDAS.

Eh qui donc?

LEANDRE.

Chanſons.

ORGOLIOUS.

Le fait eſt tel
Nous en avons la preuve.

LEANDRE.

Et quelle preuve encore?

BAVARDAS.

Quelle preuve? Sandis la ſotte nous adore.

LEANDRE.

Elle vous aime? Vous?

ORGOLIOUS.

Un peu plus que très fort.

LEANDRE.

Tous deux à la fois?

ORGOLIOUS.

Hé, le Couſin d'abord
En a bien eu ſa part; mais il me l'a cédée.

LEANDRE.

Fort bien. Je vous entens. De ſes feux poſſédée...

OR-

ORGOLIOUS.

Tu l'as dit. Hier au ſoir avec quelques amis,
Gentils-hommes s'entend, & tous de mon Pays,
Nous avons d'un ſouper régalé cette Belle,
Petit repas galant d'invention nouvelle,
Grande chere. Et c'eſt-là que l'amour & le vin
Nous ont de ce ſecret découvert tout le fin.
Elle ſemble à l'abord niaiſe & taciturne,
Mais entre vous & moi, dans un repas nocturne....

LEANDRE.

Eh bien, dans un repas nocturne?

ORGOLIOUS.

Cadédis!
Elle boit comme un Diable, & jaſe comme dix.
Et des chanſons! Enfin elle m'a charmé l'ame.
Et pour te dire vrai, ſi l'hymen qui ſe trame
Fait tomber quelque peu ta fortune en décours,
Il me dérange à moi beaucoup dans mes amours.
Si bien donc qu'avec toi faiſant cauſe commune,
Et le Couſin auſſi partageant ma fortune,
Nous venons tous les deux, pour rompre ce lien,
T'offrir notre ſecours & demander le tien.

LEANDRE.

Je vous ſuis obligé. Mais à quand l'hyménée?

ORGOLIOUS.

Dans dix ou douze jours l'affaire eſt terminée.

LEANDRE.

Ecoutez. Là-deſſus j'en ſais autant que vous.
Et ſi j'oſois vous dire un ſecret entre nous...

BAVARDAS.

Parle.

LEANDRE.

Dès cette nuit... mais au moins bouche cloſe.

ORGOLIOUS.

Nous ſommes gens d'honneur. Pourſui.

LEANDRE.

Je me propoſe
De la faire enlever.

ORGOLIOUS.

Enlever! cap de bious!

LEANDRE.

Et conduire, s'il faut au Caſtel d'Orgolious.
J'ai vingt relais placés ſur la route d'Eſpagne,
Et plus de trente Amis qui battent la Campagne.
Mais il faut du ſilence.

ORGOLIOUS.

Eh ce n'eſt point le cas.

LEANDRE.

Quoi donc?

ORGOLIOUS.

Ces noir-vétus me font de l'embarras.

LEAN-

LEANDRE.

Quoi tu crains la Juſtice? Ah cela ne peut être.

ORGOLIOUS.

En tout cas dans ceci je ne veux point paraître.

BAVARDAS.

Ni moi. Je ſuis un Sot en fait d'enlevemens.

ORGOLIOUS.

Le Diable n'eſt pas pis que tous ces Parlemens.
A Bordeaux, & de fait voilà ce qui m'arrête,
Un Biſayeul à moi ſe fit couper la tête
Pour n'avoir qu'enlevé, tu ne le croiras pas,
La Femme ſeulement du Maire de Tartas.

LEANDRE.

Je prens le tout ſur moi: ne ſoyez point en peine.

ORGOLIOUS.

Adieu donc. Mais au moins, Ami, qu'il te ſouvienne
Que nous ne t'avons rien conſeillé.

LEANDRE.

Je le ſai.

BAVARDAS.

Adiuſias.

SCENE IV.

LEANDRE.

A la fin j'en ſuis débaraſſé ;
D'un feint enlevement le riſque imaginaire
S'eſt offert à propos pour me tirer d'affaire,
Et peut-être mon Oncle au bruit qu'ils en feront
A ſervir mon deſſein n'en ſera que plus prompt.
Du moins après cela je ne crains point qu'il penſe
Que ſon Barbier & moi ſoyons d'intelligence :
Quoiqu'il ne ſache encor, même à mon grand regret,
Que ce qu'il doit ſavoir pour ſervir mon projet.
Le reſte eſt un ſecret qu'avec ſoin je conſerve
Pour ma chere Lucinde à qui je le réſerve.
Et pour l'adroit Ami dont la dextérité
Doit conduire à ſa fin ce que j'ai médité.
Mais je les vois tous deux. Quel ſujet les amene ?

SCENE V.

LUCINDE, EUTRAPEL, LEANDRE.

LUCINDE.

NOtre viſite ici ſemble vous mettre en peine.

LEANDRE.

Nullement, mais j'ignore à quoi je puis devoir
Un excès de faveur que je n'oſois prévoir.

LUCINDE.

Il faut bien vous chercher. Vous devenez ſi rare....

LEANDRE.

Dites que je dépens d'un Oncle ſi biſarre.....

LUCINDE.

Il va ſe marier, dit-on, ...

LEANDRE.

Eh mon Dieu oui.

LUCINDE.

Vous nous en avez fait un myſtere inouï.
Vous êtes fort diſcret.

LEANDRE.

Il falloit bien le taire.
Mais lorſque vous ſaurez le nœud de cette affaire.....

LUCINDE.

Je ſaurai que ce nœud va, comme on peut juger,
Du titre d'héritier bientôt vous ſoulager:
Et vous ſaurez auſſi, car je hais les myſteres,
Que quoiqu'à vos ardeurs ou feintes ou ſinceres
Mon cœur aſſurément prenne beaucoup de part,
Vous vous tromperiez fort, mon cher, ſi par hazard
Vous étiez aſſez bon pour mettre dans votre ame,
Que d'un deshérité je veuille être la Femme.

LEANDRE.

Le Compliment eſt ſec.

LUCINDE.

Mais très digne entre nous
De la ſincérité d'un Amant tel que vous.

LEANDRE.

Ah, j'eſpere bientôt diſculper ma tendreſſe
D'un reproche .....

LUCINDE.

Il ſuffit. Ma plus grande fineſſe
Eſt, comme vous voyez, de ne déguiſer rien.
Parlez à votre Ami préſentement.

LEANDRE.

Fort bien.

Il

Il faut tout écouter. Voyons.

EUTRAPEL.

Mon cher Léandre,
Vous ne valez rien.

LEANDRE.

Bon, ce début eſt fort tendre.

EUTRAPEL.

Vous ne nous dites mot: mais on vous comprend bien.

LEANDRE.

Je ne vous trompe pas, ſi je ne vous dis rien.

EUTRAPEL.

Contre votre Oncle ici quelque intrigue ſe trame.

LEANDRE.

Peut-être.

EUTRAPEL.

Et qui plus eſt le Frere de Madame
Eſt de votre complot.

LEANDRE.

Sur quoi l'avez-vous cru?

EUTRAPEL.

Sur ce que tout-à-coup le drôle diſparu
Depuis huit jours ſe cache avec un ſoin extrême,

Et que c'eſt juſtement depuis ce tems-là même
Que de nous éviter on vous voit fort ſoigneux.

LEANDRE.

Quelle idée !

EUTRAPEL.

Hé mon Dieu je vous connois tous deux.
Il eſt jeune, hardi, complaiſant, ſerviable,
Beau comme un petit Ange, & malin comme un Diable :
Et vous, ſans vous flatter d'un éloge ennuyeux
Quoiqu'un peu plus âgé, vous ne valez pas mieux.
Mais enfin dites lui que ma Sœur détrompée
Et par ſa négligence & par ſon équipée,
Renonce à ſon hymen par mes ſoins ménagé,
Et du jour d'aujourd'hui lui donne ſon congé.

LEANDRE.

C'eſt parler nettement & ſans allégorie.

EUTRAPEL.

Répondez nous de même, & plus de tricherie.

LEANDRE.

Hé bien vous ſaurez tout, puiſque vous m'y forcez.

LUCINDE.

Et bientôt, s'il vous plait, car nous ſommes preſſés.

LEAN-

LEANDRE.

Mais je compte ſur vous pour achever l'ouvrage.

EUTRAPEL.

Pour moi, de tout mon cœur, j'offre mon perſonnage.

LEANDRE.

Suffit. Je vous promets qu'au plus tard dès ce ſoir..

LUCINDE.

Non, paſſé ce moment je ne veux rien ſavoir.

LEANDRE.

Vous êtes trop preſſante.

LUCINDE.

Et vous trop politique.

LEANDRE.

Mais on peut être ouïs de quelque domeſtique.

LUCINDE.

Perſonne n'eſt ici. Ce ſont ſoins ſuperflus.

LEANDRE.

Chez vous pour le plus tard dans deux heures...

LUCINDE.

Abus.

Deux heures plus ou moins ne ſont rien à l'affaire.

LEANDRE.

Ho parbleu c'en eſt trop, il faut vous ſatisfaire,
Auſſi bien ſans vous deux rien ne peut s'achever.
Mais mon Oncle revient, & pourroit nous trouver.
Dans ce Salon commun qui lui ſert de paſſage
S'il nous voyoit enſemble, il en prendroit ombrage.
Nous ſerons beaucoup mieux dans mon apartement,
Et vous allez de tout être inſtruits pleinement.

Fin du 1. Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MOROSE, un VALET de Chambre, & deux LAQUAIS qui ſervent ſans parler.

MOROSE.

C'Eſt une choſe étrange & bien épouvantable
Qu'il faille que le bruit ſans relâche m'accable,
Et que je ſois le ſeul qui ne puiſſe jamais
En quelque endroit que j'aille avoir repos ni paix.
Si je ſors par hazard, ou pour cauſe imprévue,
Un tonnerre éternel me ſuit de rue en rue.
Chiens, Chevaux, Mendians, Ivrognes, Colporteurs,
Laquais, Gens de métier, Chantres, Opérateurs
Pour moi ſeul à l'envi redoublant leur tempête,
De mille coups mortels martiriſent ma tête.

Si je reſte chez moi : malgré mes ſoins prudens
Pour m'aſſurer la paix tant dehors que dedans,
Une fête ſurvient. Les cloches dès la veille
De leur charivari m'aſſaſſinent l'oreille.
Pour trouver un abri contre leur carillon,
J'ai fait exprès aux champs bâtir un pavillon :
Un chien de Roſſignol tapi ſous un feuillage
S'en vient m'y relancer par ſon maudit ramage.
Juſqu'aux oiſeaux du Ciel, ſans pouvoir l'éviter,
Tout ſemble de complot pour me perſécuter.
Mais enfin, j'ai du moins ſu dans mon domeſtique
D'un ſilence frugal établir la pratique.
C'eſt beaucoup. * Avancez vous autres. Pas à pas.
Tout doux, là; c'eſt aſſez. Sur tout ne parlez pas.
Tout diſcours, hors les miens, m'afflige & m'inquiete.
Donnez moi vos billets.

Le 1. *Laquais lui donne un papier & il lit.*

„ Le Crieur de gazette
„ Demande ſon ſalaire à lui dument acquis
„ Pour n'avoir de trois mois approché le logis ".
La dette eſt juſte. Il faut lui payer ſon ſilence :
Qu'on lui compte un quartier, & deux autres d'avance.
Qu'eſt-ce encor ? Donnez.

Le

* Aux deux Laquais.

Le 2. Laquais lui donne un autre papier écrit, & il lit.

„ Les gens de "l'Opéra,
„ Chantres, Baſſes, Baſſons, Hautbois & cétéra,
„ Offrent quatre cent francs de la maiſon prochaine,
„ Pour donner des concerts quatre fois la ſemaine".

Ah quel aſſaſſinat! Bon Dieu! Je meurs d'effroi.
Qu'on en donne ſix cents, je la retiens pour moi.
Maudite ſoit vingt fois la premiere bourique
Qui vint nous étourdir de ſon caquet lyrique.
Voyons ſi l'on a fait ce que j'avois marqué:
M'a-t-on racommodé mon grand bonnet piqué?

1. *Laquais lui fait ſigne qu'oui.*

Oui? Tant mieux. A-t-on fait dépaver l'écurie?

2. *Laquais fait ſigne que non.*

Non! Tant pis: Qu'on y ſonge au plutôt, je vous prie.
Vous, mon Valet de Chambre; approchez. Avez-vous
Fait tuer ce grand chien qui nous réveille tous?

Le Valet de Chambre fait ſigne qu'on l'a chaſſé.

Ce geſte me fait voir qu'on l'a mis à la porte.
Suffit. Répondez moi toujours de cette ſorte.
Par ſigne, ou par écrit, & jamais autrement.
Cet uſage diſcret fait voir non ſeulement
A des Valets bien nés & tels qu'ils doivent être;
Mais il releve encor la gravité du Maître.

Quelqu'un eſt-il venu depuis hier au ſoir?

Le Valet fait ſigne que le Barbier eſt venu.

Qu'eſt-ce à dire? Attendez. Recommencez pour voir.
Ah! par ma foi j'entens: C'eſt le Barbier je gage.
Eh bien, après cela de quoi ſert le langage?
L'Eſpagnol en ceci, ſelon mon ſentiment,
Sur nous autres François l'emporte infiniment.
Quand doit-il revenir ce Barbier de mon ame,
Avec cette diſcrete & vertueuſe Dame
Que j'ai fait inviter à ma table?

Le Valet hauſſe les épaules pour marquer qu'il ne le ſait pas.

Fort bien:
Ce ſigne là m'apprend que vous n'en ſavez rien.
C'eſt une tempérance honnête autant qu'utile
De parler ſans mot dire. On connoît peu ce ſtile.
Mais à force de ſoins j'ai lieu d'imaginer
Que mes gens à la fin pourront s'y façonner.
En cette merveilleuſe & rare diſcipline
Des Princes Ottomans la méthode eſt divine.
Toujours par des Muets au Sérail aſſiſtés,
A leurs ordres toujours par ſigne exécutés.
Acte vraiment exquis: & j'ai honte à vrai dire
Que nos Princes Chrétiens avec tout leur empire
Se laiſſent en un point ſi noble & ſi ſéant
Surpaſſer par un Roi barbare & mécréant.

Je prétens déſormais . . . . . .

Un petit Laquais criant de toute ſa force.

Monſieur! . . . .

MOROSE.

Ah double Traitre!
L'Enfer t'a-t'il créé pour aſſommer ton Maître?

LAQUAIS.

C'eſt un de vos Amis. . . . . .

MOROSE.

Et pour cela, bourreau,
Faut-il m'aſſaſſiner de ta voix de taureau?

LAQUAIS.

Sous peine de ſa vie, il faut qu'il vous ſalue.

MOROSE.

Sous peine de la tienne ôte toi de ma vue.

SCENE II.

EUTRAPEL, MOROSE.

MOROSE.

QUel homme oſe céans entrer ſans mon aveu?
Ah! c'eſt ce raiſonneur ami de mon Neveu.
Où m'irai-je cacher?

EUTRAPEL.

Bon jour Seigneur Moroſe.

MOROSE.

Un peu plus bas, Seigneur Eutrapel, & pour cauſe.

EUTRAPEL.

Comment, un peu plus bas? Aux diſcours que j'entens,
Je ne puis vous parler trop haut, ni trop longtems.
Vous prétendez dit-on vous marier en forme:
Vous marier! vous, vous?

MOROSE.

Ah quelle voix énorme!

EU-

EUTRAPEL.

Comme ſi dans Paris vous manquiez de ſecours
Pour abréger le fil de vos malheureux jours!
Que la Seine épuiſée & tarie en ſa ſource
Ne vous pût de ſes flots préſenter la reſſource,
Où que vous n'euſſiez pas, ſi c'eſt votre plaiſir,
Pour vous précipiter cent clochers à choiſir!
Vous marier, morbleu?

MOROSE.

Je ſouffre le martyre.

EUTRAPEL.

Vous, que le moindre bruit fait tomber en délire,
Vous voulez épouſer le caquet incarné,
Un Merle contre vous jour & nuit acharné,
Un Canard, une Pie habillée en femelle,
Diſputeuſe implacable & jaſeuſe éternelle,
Qui vous accablera d'un cliquetis confus,
De propos ennuyeux & de ſens dépourvus,
Et qui, ſoir & matin ſifflant à vos oreilles,
Vous étourdira plus que cinquante Corneilles?

MOROSE *à part*

Bon! Voila des Agents bien inſtruits ſur ma foi.
J'en ris de tout mon cœur. Chut. (*haut*) à ce que je voi,
A mon petit Neveu vous prétez votre langue
Pour m'étaller ici cette belle harangue;
Et c'eſt lui qui vous a près de moi député....

EUTRAPEL.

Oui ventrebleu, c'eſt lui.

MOROSE.

Je m'en ſuis bien douté.
Hô bien, pour terminer cette forfanterie,
Monſieur l'Ambaſſadeur, dites lui je vous prie.
Qu'il prenne une autrefois de meilleurs Eſpions,
Que je n'ai pas beſoin pour mes directions
De prendre ſon avis, ni d'écouter le vôtre;
Et que je vous conſeille à l'un tout comme à l'autre
De ne plus devant moi reparoître en ce lieu.
Voilà votre dépêche expédiée. Adieu.

EUTRAPEL.

Non non, demeurez-là: je ne veux point qu'on penſe
Que je vous ai laiſſé périr ſans aſſiſtance.

MOROSE.

L'Enragé!

EUTRAPEL.

Vos amis n'auront point la douleur
D'avoir par leur ſilence aidé votre malheur.

MOROSE.

Bourreau!

EUTRAPEL.

Leur amitié, dût-elle vous déplaire,
N'aura s'il plaît à Dieu nul reproche à ſe faire.

MO-

MOROSE.

Traître!

EUTRAPEL.

Et ſi vous prenez le plus mauvais parti,
Ce ne ſera pas faute au moins d'être averti.

MOROSE.

Je creve.

EUTRAPEL.

Vous voulez épouſer une femme!
Et vous ne tremblez pas juſqu'au fond de votre âme?
Savez-vous les périls où vous vous embarquez,
Et connoiſſez-vous bien tout ce que vous riſquez?
Si votre Epouſe eſt belle & de figure à plaire,
Elle mettra bientôt votre honneur à l'enchere:
Si vous la prenez laide & pauvre en agrémens,
Elle vous volera pour payer ſes Amans.
Si vous la prenez jeune, on la trouvera ſotte:
Si vous l'épouſez vieille, elle ſera bigotte:
Sage, elle vous fera damner par ſon orgeuil:
Folle, à tous ſes travers il faudra fermer l'œil:
Polie, à tous venans elle ſera facile:
Brusque, tous vos Amis éprouveront ſa bile:
Riche, de ſes Valets vous ſerez le premier:
Noble, de ſes Parens vous ſerez le Fermier:
Il faudra rebâtir la grange du Beau-pere,
Marier la grand' Sœur, nourrir le petit Frere,

Payer les Créanciers, chicaner le Curé;
Et vous tenir de tout encor très honoré.
Voilà les vérités que j'avois à vous dire.

MOROSE.

Hé, Monſieur, par pitié ſouffrez que je reſpire.
Voulez-vous au tombeau tout vivant m'enterrer?

EUTRAPEL.

Au contraire, mon cher, c'eſt pour vous en tirer.
Une Femme eſt pour vous un poiſon plus funeſte,
Plus traître, plus mortel que la fievre & la peſte.
Vieux, caſſé, maladif, comment ſoutiendrez-vous
Les devoirs attachés à la charge d'Epoux?
De moment en moment il faudra que pour elle
De vos premiers tranſports l'ardeur ſe renouvelle,
Sinon, pour ſe vanger de vos relâchemens....

MOROSE.

Encore? O Tyrannie! ô comble de tourmens!

EUTRAPEL.

Je vois que mes leçons n'ont pas de quoi vous plaire.
Le breuvage eſt amer; mais il eſt ſalutaire.
Si ſa mauvaiſe humeur, comme on peut y compter,
Au bout de quelque tems vient à vous rebuter,
Quel enfer! quelle horreur! votre maiſon ſi chere
Ne ſera plus pour vous qu'un gouffre de miſere,
Un ſéjour de triſteſſe, où du matin au ſoir

Vous

Vous ne reſpirerez qu'ennui que deſeſpoir.
Veillerez-vous le jour ſans que votre œil ſe laſſe
De voir inceſſanment votre furie en face?
Dormirez-vous la nuit ſans être effarouché
De ſentir près de vous votre Démon couché?
Mais non, me direz-vous, mon amour au contraire
Me fera voir chez moi tout ce qui peut me plaire.
Ah mon pauvre Baron! C'eſt bien pis, ſi jamais
La Belle vous connoît ſenſible à ſes attraits;
Vous deviendrez dans peu l'objet de ſes caprices,
Vos ſoupirs deviendront ſes plus cheres délices.
Toute Femme, quand même on en ſeroit aimé,
Se plaît à tourmenter celui qu'elle a charmé.
Juſques dans les tranſports les plus chers à ſa flâme
Elle s'attriſtera pour attriſter votre âme.
Toujours quelque vapeur, quelque ennui concerté,
Foibleſſe de commande, ou dégoût affecté.
Qu'avez-vous? Je me meurs. Mais encor? Tout m'afflige.
Qui vous peut..? Laiſſez moi. Mais... Laiſſez moi vous dis-je.
Et pourquoi tout ce jeu? Pour vous faire éloigner
Le ſeul de vos Valets qu'elle n'aura pu gagner.
Soit que votre vertu s'y montre la plus forte,
Soit que ſur la raiſon votre douceur l'emporte,
La haine au premier cas, le mépris au ſecond
Succéderont pour ſûr à cet amour profond,
Qui las de ſa conſtance & gêné de la vôtre

Se changera bientôt en amour pour quelque autre;
Ce quelqu'autre en ſon tems aura ſon ſucceſſeur,
Qui de quelqu'autre un jour ſera le précurſeur.
Tant qu'à la fin l'amour lui tournant la cervelle
Quelqu'un de ces matins vous verrez la Donzelle
Plier votre toilette, & ſuivre le deſtin
De quelque Saltimbanque ou de quelque Aigrefin.
C'eſt ce que vos Amis ont cru ſans flaterie
Devoir prophétiſer à votre Seigneurie.
Adieu. Je me retire.

MOROSE *ſeul.*

Ah Prophete infernal,
Perſécuteur d'oreille & meurtrier bannal!
Me voilà tout troublé. Cette aubade mortelle
Va pour huit jours au moins démonter ma cervelle.
C'eſt toi, chien de Neveu qui m'as joué ce trait;
Mais tu n'as fait par-là qu'avancer mon projet.
Oui je veux dès ce jour mettre tout en uſage
Pour avoir des enfans, qui de mon héritage
Exclûront à jamais tout autre prétendant,
Et tu n'en tâteras ma foi que d'une dent.

SCENE III.

MOROSE, un VALET apportant une Lettre.

LE VALET.

Monſieur.....

MOROSE.

Tai toi pendart, ſur les yeux de ta tête.

LE VALET.

Un garçon inconnu.....

MOROSE.

Tai toi donc groſſe Bête.
C'eſt une Lettre. Ouvrons. Je n'y vois point de ſeing.
Il lit.

Quoique nous ayons des raiſons pour ne nous pas donner à connoître, nous ſommes trop de vos Amis pour vous laiſſer ignorer que votre Neveu a réſolu d'enlever ce ſoir la perſonne que vous devez épouſer. Toutes ſes batteries ſont prêtes,

ſes relais diſpoſés, & ſes Amis en campagne pour le ſoutenir. Prenez vos meſures là-deſſus, & profitez de l'avis, ſans vous embarraſſer de quelle part il vous vient.

Ah ! ah ! je ſuis ravi d'apprendre ce deſſein:
Nous y mettrons bon ordre. Et ſi l'aimable Veuve
De tout ce qu'on m'a dit peut ſoutenir l'épreuve,
Dès ce même moment.....

SCENE IV.

MOROSE, CIGALE.

MOROSE.

Ah, te voila Barbier!
Vien çà, mon cher Ami; tien, li ce beau papier.

Le Barbier lit, & Moroſe continue.

Hai?

Le Barbier hauſſe les épaules.

Pourſui.

Le Barbier continue à lire tout bas.

Qu'en

Qu'en dis-tu?

Le Barbier leve les yeux en étendant les mains, & Moroſe continue toujours.

Le coquin me déſole:
Mais j'en ſerai bientôt vangé, ſur ma parole.
La Veuve eſt-elle ici?

Le Barbier fait ſigne qu'elle eſt dans l'Antichambre.

Bon! Fai la moi venir.
Je veux préſentement à fond l'entretenir,
Pour voir ſi l'on n'a point flatté ſa portraiture,
Et ſi l'original répond à la peinture.
La voici. Reprenons notre air de gravité

Il ſe met dans ſon fauteuil.

SCENE V.

MOROSE, CIGALE, ANDROGINE.

MOROSE.

APprochez vous Barbier. Voilà donc la Beauté
Que de nos chaſtes nœuds vous avez jugé digne?
Ne me répondez point autrement que par ſigne.
Fort bien. Vous préſumez que ſa fécondité
Pourra réaliſer notre poſtérité?
Bon. Répondez toujours avec même décence.

Je m'imagine auſſi, connoiſſant par avance
Votre reſpect pour nous & votre attention,
Que de ſes qualités, mœurs, & condition
Vous n'avez pas manqué de vous bien faire inſtruire?
Sans quoi vous n'auriez pas oſé me la produire?

A toutes ces queſtions le Barbier répond par geſtes convenables.

J'entens. Ecartez vous un peu, pour me donner
Le loiſir de la voir & de l'examiner.
Elle eſt belle à ravir. Grands yeux, bouche divine,
Habitude de corps riche, élégante & fine.
Le Drôle a bien choiſi quant à l'extérieur.
J'en ſuis très ſatisfait. Voyons l'intérieur.
Madame, je ne ſai ſi toutes mes manieres
Ne vous ſembleront point un peu particulieres,
Qu'en dites-vous?

Elle fait la révérence: & Moroſe dit à part le premier vers.

Oh oh! ceci commence bien.
Madame répondez ſans vous gêner en rien.
La regle qu'à mes gens j'ai cru devoir préſcrire
N'eſt pas faite pour vous. J'ai toujours ouï dire
Que le premier coup d'œil eſt ordinairement
Des ſymptômes du cœur le fidele argument.
Dites moi: mon aſpect fait-il naître en votre ame
Ces mouvemens ſoudains, ce trouble.....

Elle fait la révérence, & Moroſe continue.

Eh fi Madame,
Vous êtes trop modeſte & trop ſobre en diſcours.
Tel que vous me voyez, j'ai fréquenté les Cours.
Et celle que pour Femme aujourd'hui je contemple
Des Dames du haut rang doit ſuivre en tout l'exemple.

ANDROGINE *parlant fort bas.*

Suivre vos volontés, c'eſt tout ce que je dois.

MOROSE.

Je ne vous entends pas : levez un peu la voix.

ANDROGINE *un peu moins bas.*

Je dis que votre loi ſera ma regle unique.

MOROSE *à part le premier vers.*

O voix toute céleſte! o réponſe angélique!
Quoi! vous pourriez, Madame, abjurer ſans effroi
Le plaiſir de parler, & renoncer pour moi
A ce gentil caquet auſſi doux qu'incommode,
Qui parmi votre ſexe eſt ſi fort à la mode?

Elle fait la révérence, & Moroſe continue à part les 3. premiers vers.

Fort bien. L'aiſe où je ſuis ne ſe veut figurer.
Quelle félicité, ſi cela peut durer!
Mais allons juſqu'au bout, pour voir ce qu'elle penſe.

Madame, quelqu'ami que je ſois du ſilence,
J'ai vu le monde, & ſais qu'il doit être permis
De ſuivre la coutume, & de voir ſes Amis.
Chaque choſe a ſon tems. Viſites, promenades,
Entretiens, paſſetems, bals, cadeaux, ſérénades,
Sont plaiſirs dont le ſexe eſt en droit de jouïr:
Il faut bien quelquefois un peu s'épanouir.
On ne peut pas toujours méditer & ſe taire.

ANDROGINE *faiſant un petit ſoupir.*

Ah! l'on peut encor moins changer ſon caractere.

MOROSE *le premier mot à part.*

Bon. Quoi, vous n'aimez pas la danſe?

ANDROGINE.

Non.

MOROSE.

Le jeu?

ANDROGINE.

Non.

MOROSE,

Les ſpectacles?

ANDROGINE.

Non.

MOROSE.

La muſique?

ANDROGINE.

Auſſi peu.

MOROSE.

Ouais! mais qu'aimez-vous donc?

ANDROGINE.

Le travail, la lecture.

MOROSE *à part les 4. premiers vers.*

O miroir de vertus! divine Créature!
Jamais tempérament fut-il plus merveilleux?
Ah Baron! ta fortune a ſurpaſſé tes vœux.
Faiſons encor ſur elle une derniere épreuve.
Madame, il faut quitter ce triſte habit de Veuve.
J'aime à voir mon Epouſe en pompeux apparat
Soutenir de ſon rang la nobleſſe & l'éclat.
Je veux voir ſes cheveux ornés de pierreries,
Ses habits tout brillans de riches broderies:
Je prétens en un mot voir ſur elle éclater
Tout ce que peut à l'art la nature emprunter:
Coeffures à la mode, inventions nouvelles,
Girandoles, poinçons, garnitures, dentelles,
Paniers, vertugadins, robes, juppes, juppons,
Mouches, perles, pendants, friſures & pompons,
Et comment ſans parler, pourrez-vous je vous prie
Regler tout l'attirail de cette artillerie,
Tenir conſeil d'Etat avec tant d'Ouvriers,
Gallonniers, Plumaſſiers, Perruquiers, Rubaniers,

Revendeuſes, Tailleurs, Brodeuſes, Couturieres,
Marchandes du palais, Coeffeuſes, Chambrieres?
Comment vous en tirer! Dites de bonne foi.

ANDROGINE.

Tous ces gens là n'auront nulle affaire avec moi.
C'eſt à vos volontés à régler ma parure.

MOROSE.

Je n'entends pas. Parlez plus haut, je vous conjure.

ANDROGINE.

Mon premier ornement ſera la propreté,
Le reſte dépendra de votre volonté.

MOROSE.

Apophtegme divin! ſentence relevée
En caracteres d'or digne d'être gravée!
C'en eſt trop *. Je ne puis plus longtems abuſer
D'une ingénuité qu'on ne peut trop priſer.
Laiſſez moi ſeulement ſur cette main d'ivoire
Imprimer de ma foi le ſigne peremptoire.
Barbier, je vous accorde à titre d'uſufruit
De ma maiſon du coin le loyer gratuit.
Allez, & de ce pas cherchez nous un Notaire
Honnête homme & ſur-tout très inſtruit à ſe taire.
Dès que j'aurai diné, je ſigne le contrat,
Ah, perfide Neveu, tu ne prendras qu'un rat.
Tu voulois l'enlever. Mais voici ſa demeure;

* *Il ſe leve.*

Elle

Elle en ſera maîtreſſe au plus tard dans une heure;
Et pour effectuer ta noire trahiſon,
Il faudra la venir chercher dans ma maiſon,
D'où par précaution je veux, quoi qu'il avienne,
Te faire déguerpir avant que la nuit vienne.
Allons, Mamour, allons diner. Et vous Barbier,
Donnez ordre au contrat qu'on doit m'expédier.

SCENE VI.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE.

LEANDRE.

LA place eſt libre. Entrons. Hé bien quelle nouvelle?

CIGALE.

Admirable. Votre Oncle eſt charmé de ſa Belle.
Jamais contentement ne fut égal au ſien,
Et tout a réuſſi merveilleuſement bien.
Mais qu'aperçois-je ici?

LEANDRE.

Parle ſans te contraindre,
C'eſt un ami fidele, & tu n'as rien à craindre.

CIGALE *d'un air recbigné.*

Monſieur eſt du ſecret?

EUTRAPEL.

Oui Monſieur le raſeur.

Leandre m'a tout dit.

CIGALE.

Hé le maudit cauſeur.

LEANDRE.

Soit. Mais di nous toujours ce que tu voulois dire.

CIGALE.

Hé bien tout en entrant notre homme m'a fait lire
Un billet anonime où l'on lui fait ſavoir
Que vous devez ſans faute enlever dès ce ſoir....

LEANDRE.

Qui?

CIGALE.

Celle qu'il deſtine à ſa couche amiable.

LEANDRE *riant.*

Ah ah....

CIGALE.

N'en riez point. Il vous hait comme un Diable.

LEANDRE.

Ah par ma foi le trait eſt des plus ſinguliers.....
L'avis, ſur mon honneur, vient de nos Chevaliers.

EU-

EUTRAPEL.

Je te l'avois bien dit. Je connois leur nature.

CIGALE.

Comment ?

LEANDRE.

Mon Dieu, pourſui : tu ſauras l'avanture.

CIGALE.

Cet avis joint à l'air ſage & ſilencieux
Dont notre habile Veuve a faſciné ſes yeux,
L'a fait déterminer de crainte de ſurpriſe
A finir dans l'inſtant ſa louable entrepriſe,
Et je cours lui chercher un Notaire à ſon point,
Honnête homme, diſcret, & qui ne parle point.
Car ſans ces qualités . . . . . .

LEANDRE.

Ne t'en mets point en peine,
Le Notaire eſt trouvé.

CIGALE.

Bon ?

LEANDRE.

La choſe eſt certaine.

CIGALE.

Je vais donc en dinant calmer mon appétit.

LEANDRE.

Adieu. Revien chez moi dans une heure.

CIGALE.

Suffit *.

LEANDRE.

Toi, mon cher Eutrapel, pour jouër ce Notaire
Va vîte me chercher ton petit Sécretaire.
On peut compter ſur lui?

EUTRAPEL.

Oui, n'appréhende rien.
C'eſt un Maître fripon : il nous ſervira bien.
Et puiſqu'enfin ta haute & diſcrete prudence
De ſes rares conſeils nous a fait confidence,
A ſervir ton deſſein nous contriburons tous,
Et tu peux du ſuccès te repoſer ſur nous.

* *Il ſort.*

Fin du II. Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CIGALE, CALANDRIN *en vieux Notaire.*

CIGALE.

SUr-tout gardez vous bien de rompre le ſilence;
Ou du moins de hauſſer la voix en ſa préſence.

CALANDRIN.

D'un ton extrêmement enroué

Hélas, mon cher ami, j'aurois beau le vouloir,
L'état où je me vois m'en ôte le pouvoir.

CIGALE.

Il a raiſon. Bon Dieu! quelle voix pitoyable!

CALANDRIN.

La poitrine me fend. Ce catharre effroyable

Me réduit aux abois.

CIGALE.

Quel ton de Revenant!
Je n'ai jamais ouï rien de plus ſurprenant.
Avez-vous rédigé dans la forme ordinaire
Le contrat nuptial tel qu'on l'a voulu faire?

CALANDRIN.

Oui, mon Fils, le voilà.

CIGALE.

N'avez-vous rien omis
Des ſtipulations où l'Époux s'eſt ſoumis?

CALANDRIN.

Tout eſt dreſſé ſuivant les loix & la coutume.

CIGALE.

Voilà certainement le plus étrange rhume
Que l'on puiſſe jamais, je crois, ſe figurer.

SCENE II.

LEANDRE, EUTRAPEL, CIGALE, CALANDRIN.

LEANDRE *au Barbier.*

ENtrez donc mes Amis. Pourquoi tant différer?

CIGALE.

Ils ſont encore à table. Ah, Monſieur, quel Notaire!
C'eſt un préſent du Ciel pour notre Atrabilaire.
Si devant qu'on deſſerve il n'eſt pas trépaſſé,
Il fera bien payer ſa voix de pot caſſé.

LEANDRE.

Dépêche donc, morbleu!

CIGALE.

C'eſt ma plus chere envie,
Entrez, Monſieur, tandis que vous êtes en vie.

SCENE III.

LEANDRE, EUTRAPEL.

LEANDRE.

LE petit Sécretaire a fort bien débuté.

EUTRAPEL.

Tu n'as encor rien vu: c'eſt un vrai Dératé,
Un Singe en fourberie, un Docteur en malice.

LEANDRE.

Es-tu ſûr de Lucinde, & de ta Sœur Clarice?

EUTRAPEL.

Dans un demi quart d'heure elles ſeront ici.

LEANDRE.

Et nos deux Chevaliers?

EUTRAPEL.

Je les attends auſſi.

LEANDRE.

Leur babil pétulant nous peut rendre ſervice.

Mais

Mais il faut avant tout que je les avertiſſe
De feindre par honneur & par précaution
Qu'ils ne connoiſſent pas l'épouſe en queſtion.
J'y cours. Le dénoûment que nous avons en poche
En ſera bien meilleur, quand nous fondrons la cloche.

EUTRAPEL.

C'eſt fort bien aviſé. Mais on ouvre.

LEANDRE.

Ah ma foi!
La Bécaſſe eſt bridée. Entrons vîte chez moi.

SCENE IV.

MOROSE, ANDROGINE, CIGALE, CALANDRIN.

MOROSE *au Notaire.*

TEnez. Pour le contrat dreſſé par votre plume
Voilà deux Louïs d'Or, & trois, pour votre rhume.

CALANDRIN.

Ce ſont profuſions dont mon rhume eſt charmé.

MOROSE *au Barbier.*

Que dit-il là?

CIGALE.

Qu'il eſt ravi d'être enrhumé.

CALANDRIN *touſſant de toute ſa force.*

Je ſuis... hum, hum, confus... hum, hum, de vos largeſſes.
Hum, hum.

MOROSE.

Hola, hola. Qu'il rende les eſpeces.
J'ai payé pour le rhume, & non pas pour la toux.

CALANDRIN.

Hum, hum.

MOROSE.

Finiras-tu, malheureux Chicanoux?

CALANDRIN.

Je rendrai la moitié. Hum, hum: mais qu'il vous plaiſe
De me laiſſer touſſer, hum, hum tout à mon aiſe.

MOROSE *le pouſſant dehors.*

Sors d'ici, vieux Serpent; vieux Ours, vieux Radoteux.

ANDROGINE.

Qu'eſt ceci, mon Mari? N'êtes-vous pas honteux
De traiter de la ſorte un vieillard vénérable?

MOROSE.

Qu'entends-je?

ANDROGINE.

Un homme en charge, un Notaire honorable?
Un Conſeiller du Roi?

MOROSE.

Quel prodige eſt ceci?

ANDROGINE.

Pouvez-vous ſans rougir deshonorer ainſi
Par un emportement ſi brusque & ſi peu ſage
Votre éducation, votre rang & votre âge?

MOROSE,

Je tombe de mon haut. Quoi petit cœur mignon,
Vous ſavez donc parler & prendre le haut ton?

ANDROGINE.

Oui, oui, je ſais parler & hauſſer la parole.*
Vous avez cru peut-être épouſer quelque Idole,
Qui les deux bras en croix & les regards baiſſés
Attende pour parler vos ordres inſenſés,
Quelque montre à reſſort, ou bien quelque Statue
Qui, ſuivant qu'il vous plaît, s'arrête & ſe remue?
Une Poupée, un corps ſans âme, ni ſans voix,
Une Eſclave ſoumiſe à vos fantaſques loix,

* *Le Barbier s'enfuit.*

Et faite pour paſſer le plus beau de ſon âge
En contemplation de votre antique image?

MOROSE.

Ciel! quelle immodeſtie! & quel langage affreux!
Où s'eſt-il évadé ce Barbier malheureux?
Qu'on me l'amene.

ANDROGINE.

Allez, allez vieux Reliquaire,
Ce n'eſt point au Barbier que vous avez à faire.
C'eſt à moi, qui ſaurai vous faire marcher droit,
Et vous apprendrai bien le reſpect qu'on me doit.
Aſſez & trop longtems dans mon état de Veuve
De mon humilité vous avez fait l'épreuve;
Je vous ai tout paſſé. Mais je dois à préſent
Prendre pour mon honneur un air plus impoſant,
Et ſoutenir enfin par des démarches vives
La gloire de mon ſexe & mes prérogatives.

MOROSE.

Ah! je vois qu'elle parle à préſent tout de bon.

ANDROGINE.

Hô vraiment oui je parle, & de bonne façon.

MOROSE.

Quoi! n'ai-je point ici quelque Ami charitable
Qui puiſſe m'amener ce Barbier déteſtable,
Ce Barbier ſcélérat, ce perfide Barbier,
Qui m'a précipité dans ce fatal bourbier?

AN-

ANDROGINE.

Laiſſez-là ce Barbier, vieux fou, vieux imbécille,
Allez ſi vous voulez le chercher dans la Ville,
Et me laiſſez ici vivre à ma liberté.
Je ne veux plus chez moi ce ſilence affecté.
Je ne ſuis pas ici pour vivre en Sœur profeſſe
Et dans une maiſon où je ſuis la Maîtreſſe
N'avoir pour me ſervir & pour me régaler
Que des poiſſons muets qui vivent ſans parler.

MOROSE.

Qu'entends-je? Son orgueil perd toute retenue?
Ah! je ne vois que trop que mon heure eſt venue;
Et que pour mes péchés les deſtins ennemis
M'ont envoyé pour Femme une Sémiramis,
Qui conſumant ſur moi ſa parricide audace
M'égorgera bientôt pour regner en ma place.

SCENE V.

MOROSE, ANDROGINE, EUTRAPEL.

EUTRAPEL.

OU donc eſt le Baron ? Ah c'eſt lui que je voi.

MOROSE.

Autre détreſſe. O Ciel! Ayez pitié de moi.

EUTRAPEL.

De mon juſte devoir ſouffrez que je m'acquitte,
Madame, & permettez que je vous félicite,
Sur le nœud glorieux que vous avez formé.
Vous venez d'épouſer un homme renommé,
Eminent en naiſſance, abondant en richeſſe,
Et plus illuſtre encor par ſa rare ſageſſe;
Et tout ſemble aſſûrer que cet hymen heureux
Fixera pour jamais le bonheur de tous deux.

ANDROGINE *d'un ton précieux.*

D'un homme tel que vous l'aimable conjecture
En eſt déjà pour moi le reſpectable augure.
Mon cœur n'appelle point de vos préſſentimens.

MOROSE.

Hô Diable! elle ſait faire auſſi des complimens?

EUTRAPEL.

Pour vous, Seigneur Baron, du meilleur de mon âme
Je prens part au ſuccès de votre heureuſe fiâme.
Vous ne pouviez choiſir en qualité d'Epoux,
Un objet plus aimable & plus digne de vous.
De ſa douceur charmante & de ſa modeſtie
Vous n'avez encor vu que la moindre partie.
Mais lorſqu'avec le tems vous aurez fait au vrai
De toutes ſes vertus le gracieux eſſai,
Vous en pourrez parler de certaine ſcience,
Et rendrez grace au Ciel d'une telle alliance.

MOROSE.

Et pourquoi donc tantôt vos conſeils ennuyeux...

EUTRAPEL.

Tantôt je diſois bien; maintenant je dis mieux.

MOROSE.

Mais qui vous a ſi-tôt conté mon mariage?

EUTRAPEL.

Comment? C'eſt l'entretien de tout le voiſinage.

Ayant chez un Barbier confié vos deſſeins,
Vous étiez-vous flatté qu'en de ſi bonnes mains
Pareille nouveauté demeureroit ſecrete?
Allons, allons, mon cher, c'eſt une affaire faite.
Madame, vos amis viennent tous à grand tas
Vous rendre leurs devoirs dans vos nouveaux Etats.

MOROSE.

Qu'on barricade tout: volets, porte cochere.
Vous qui mangez ici mon pain à ne rien faire
Servez moi maintenant, o fripons de Valets:

ANDROGINE.

Le premier qui remue aura mille ſoufflets.
Ouvrez les deux battans, Coquins.

MOROSE.

Ah la Dragone!

EUTRAPEL.

En vérité, Baron, ce caprice m'étonne,
Et je vous avourai que Madame entre nous
Se montre plus diſcrete & plus ſage que vous.
Quoi! fermer votre porte un jour de mariage?

ANDROGINE *toujours d'un ton précieux.*

Faire à la bienſéance un ſi mortel outrage,
Dans un jour d'allegreſſe & de feſtivité?
C'eſt vouloir renoncer à toute urbanité.

MOROSE.

Ah Grand Dieu ! c'eſt bien pis : voilà du nouveau ſtile.
C'eſt une Précieuſe ; où ſera mon azile ?

EUTRAPEL.

Le ſtile de Madame eſt le ſtile des Cours,
Baron, la Politeſſe eſt l'âme du diſcours.

ANDROGINE.

Ah ! vous croyez envain l'en rendre ſuſceptible,
En fait de Politeſſe il eſt inconvertible.

MOROSE.

Quel Diable de langage !

EUTRAPEL.

Ah ! Baron fortuné,
Vous êtes bienheureux & bien prédeſtiné
D'avoir ſu conquérir cette aimable Baronne,
Et de voir réuni dans la même perſonne
Tant de civilité, d'eſprit, de ſentimens,
Avec des yeux ſi doux & des traits ſi charmans !

ANDROGINE.

Ah ! fi donc : ce ſont-là des louanges directes,
Qui de leze-franchiſe en vous me ſont ſuſpectes.
Mes yeux ſont aujourd'hui ſi mal diſciplinés,
J'ai les traits & le teint ſi fort embruïnés,
Qu'on ne reconnoît plus à l'air de mon viſage
Que l'image d'une ombre, ou l'ombre d'une image.

EUTRAPEL.

Quelle élégance, ô Ciel! quel tour! quel agrément!
C'eſt Minerve qui parle; on le voit clairement:
Ou les Filles de l'air les divines abeilles
Ont verſé tout leur miel ſur ces levres vermeilles.

ANDROGINE.

Ah! plus votre bonté ſourit à mon néant,
Plus je dois me garder d'un orgueil meſſéant.

MOROSE.

C'eſt trop me retenir. Furie alambiquée,
Doucereuſe Alecto, Tiſiphone muſquée,
Laiſſe moi. Porte ailleurs tes phraſes de bibus,
Ceſſe de m'étourdir de ton maudit phébus;
Et va-t-en, ſi tu veux, de ta voix ſerpentine
Au centre de l'Enfer régaler Proſerpine.

EUTRAPEL.

Quel étrange diſcours! Il a perdu l'eſprit.

ANDROGINE.

C'eſt un extravagant. Il ne ſait ce qu'il dit.

SCENE VI.

LUCINDE, CLARICE, MOROSE, EUTRAPEL, ANDROGINE.

LUCINDE & CLARICE *ſe pâment de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah.

LUCINDE.

La plaiſante avanture!

LUCINDE & CLARICE *continuant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

CLARICE.

L'excellente figure!

MOROSE.

Autre eſcopeterie.

ANDROGINE.

Ah, Couſine, eſt-ce toi?
Et vous, ma chere Amie, eſt-ce vous que je voi?

LUCINDDE *riant toujours.*

Oui, mais . . ha, ha, ha, ha.

MOROSE.

Quelles bonnes cervelles!

CLARICE.

Je ſuis . . . ha, ha, ha, ha.

MOROSE.

Riez donc Perronelles.

LUCINDE.

Madame . . . ha, ha.

CLARICE.

Couſine . . . ah, ah.

LUCINDE & CLARICE.

Nous vous venons.....

Ha, ha.

MOROSE.

C'eſt un complot. Qui ſont ces deux Guenons?

EUTRAPEL.

Paix: l'une eſt ſa Couſine, & l'autre ſon Amie.

LUCINDE.

Non, rien de ſi plaiſant ne s'eſt vu de la vie.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire, plaiſant?

LUCINDE *continuant toujours de rire.*

Eh ce n'eſt pas de vous.
Je n'en puis plus.

CLARICE *en faiſant de même.*

Couſine, eſt-ce là ton époux?

ANDROGINE.

Oui, Couſine.

CLARICE.

Ah, ah, ah.

MOROSE.

Qu'avez-vous donc à rire?

CLARICE.

Monſieur . . . ha, ha.

MOROSE.

Plaît-il?

CLARICE.

Cela ne ſe peut dire.
Ha, ha, ha, mais tout franc on n'y peut réſiſter.

EUTRAPEL *à part le premier vers.*

Si je ne les fais taire, elles vont tout gâter.
Meſdames, vous riez du lugubre équipage
Où Madame paroît ſortant de ſon veuvage.
Mais ſon nouvel hymen eſt encor ſi récent,
Qu'elle n'a pu s'orner d'un habit plus décent.

Faites tréve de grace, à cette joie outrée.
Vous la verrez bientôt plus galanment parée;
Et Monſieur ſon Epoux qui croit qu'on rit de lui,
En pourroit à la fin recevoir quelque ennui.

CLARICE.

Ha nous ne rirons plus puiſqu'il s'en inquiete.

LUCINDE.

Dès qu'il en eſt choqué, ſuffit, l'affaire eſt faite.

CLARICE.

Hé bien, Couſine, enfin, après mûr examen
Te voilà donc encor ſous les loix de l'Hymen?

ANDROGINE.

Oui, Couſine, à la fin j'ai vaincu mon ſcrupule.

CLARICE.

Mais vraiment, ton mari n'eſt point ſi ridicule.
Madame, ſa figure eſt aſſez à mon gré.

LUCINDE.

Qui dà, quand nous l'aurons quelque peu débouré,
Il pourra devenir comme un autre.

MOROSE.

Euh! la maſque.

CLARICE.

Il eſt original dans ſon habit fantaſque:
Mais cet habillement pour ſon âge eſt tout fait.

LU-

LUCINDE.

Oui, le tout fait enſemble un fort plaiſant effet.

MOROSE.

Quelle inſolence!

CLARICE.

On dit qu'il eſt jaloux, biſarre,
Fanatique, bourru, capricieux, avare.

MOROSE.

Oh! je vais éclater.

CLARICE.

Mais tout cela n'eſt rien.
La Couſine dans peu le réformera bien.

ANDROGINE.

Ha, je vous en aſſûre, il a trouvé ſa Femme.
Le Mari que j'avois, Dieu veuille avoir ſon Ame,
Etoit un furieux ſi jamais il en fut,
Un Diable, un enragé, bref un vrai Belzébut,
Toujours fougueux, toujours ivre comme une bête,
Ne parlant que par ſang, que par mort, que par tête;
Son nom ſeul faiſoit peur aux enfans du quartier:
Et bretailler ſans ceſſe étoit tout ſon métier.
En moins d'un mois de tems, graces à ma caboche,
Je vous le rendis ſot comme un fondeur de cloche,
Et juſqu'à ſes Valets qu'il avoit fait trembler,
Se le montroient au doigt; ſans qu'il oſât ſouffler.

LUCINDE.

Et moi, j'en avois un, car nous ſommes trois veuves,
Qui m'avoit mis d'abord à de rudes épreuves.
C'étoit un Lunatique, un ſonge creux, un fou,
Toujours dans ſa maiſon bloti comme un hibou,
Ennemi de la joie; & de qui la manie
Etoit de renoncer à toute compagnie,
De fuir tout entretien, tout honnête diſcours,
Et de n'écouter rien, quoiqu'il parlât toujours.
Un tems, pour l'épouſer, je ſus me contrefaire.
Mais quand tout fut bâclé, nous fûmes ſi bien faire
Mes Voiſines & moi, qu'à force d'altercas,
De diſputes, de cris, de babil, de fracas,
De ris immodérés, & de joie effrénée,
Nous le fimes crever dès la premiere année.

CLARICE.

Pour moi, comme de rien on ne ſauroit jurer,
J'ignore à quels liens je dois me préparer.
Mais au cas que ce ſoit à ceux du mariage,
Le Mari que j'aurai fera bien d'être ſage:
Sinon, il peut compter que je m'en vengerai
Très magnifiquement, ou bien je ne pourrai.

MOROSE.

Non jamais ſur la Terre on ne vit trois pendardes
Plus dignes de l'Enfer que ces trois babillardes.

LUCINDE *à Moroſe.*

Qu'eſt-ce? vous paroiſſez tout rêveur & tout noir;
Allons, Monſieur, tâchez de vous ravoir.

CLARICE.

Sied-il bien de montrer un premier jour de noce
Un air ſi rechigné, ſi ſombre & ſi féroce?

MOROSE.

C'en eſt trop. Chaque inſtant redouble mon ſouci,
Abandonnons la place, & ſauvons nous d'ici.
Fuyons, délivrons nous de l'horrible tempête.....

On entend un bruit de trompettes & de hautbois.

Juſte ciel! quelle bombe a tombé ſur ma tête?

SCENE VII.

MOROSE, ANDROGINE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, CALANDRIN *en Capitaine de Dragons.*

CALANDRIN *ſuivi de deux Dragons & des Hautbois & Trompettes de ſon Régiment.*

ALlons, Enfans, à moi la marche des Dragons.

MOROSE *ſe bouchant les oreilles.*

Ah! quel tonnerre affreux! quels effroyables ſons!

CALANDRIN.

Calandrin conduit la marche, & après qu'elle eſt finie, il place les Inſtrumens au fond du Théâtre.

Alte-là. C'eſt aſſez *. Embraſſe moi ma Reine.

MOROSE.

Il me falloit encor cette nouvelle aubeine.

CALANDRIN.

Ma Reine, je t'amene ici ſans compliment
L'élite des Hautbois de tout le Régiment.

ANDROGINE.

Je reconnois, mon Cher, ta bonté ſinguliere.

MOROSE *à part.*

Ouais! avec ce cadet elle eſt bien familiere.

CALANDRIN.

Mesdames, vous ſerez ſurpriſes que je croi
De voir cette Beauté ſi privée avec moi.
Mais nous nous connoiſſons depuis longues années,
Et l'Amour a longtems uni nos deſtinées.
Vous ſaurez que j'étois ſon Amant favori,
Entre nous, du vivant de ſon premier Mari.

MOROSE.

Son Amant, têtebleu!

* *A Androgine.*

ANDROGINE *d'un ton de coquette.*

Tai-toi donc, je te prie
Petit badin.

MOROSE.

Ceci paſſe la raillerie.

CALANDRIN.

Où donc eſt ton Epoux? Eſt-ce ce Monſieur-là?

EUTRAPEL.

Je n'ai pas cet honneur.

CALANDRIN.

Et qui donc?

ANDROGINE *d'un air dédaigneux.*

Le voilà.

CALANDRIN.

Qui? Cet Epouventail? Cette vieille Carcaſſe?

ANDROGINE.

Oui mon Cher.

CALANDRIN.

Fi morbleu! quelle chienne de face!
Pourquoi l'as-tu choiſi ſi caduc & ſi vieux?

ANDROGINE.

Que veux-tu, mon Ami? C'eſt en attendant mieux.

MOROSE.

C'eſt en attendant mieux! A ma barbe, inſolente?

CALANDRIN.

Hola ho. Réprimez cette ardeur pétulante,
Ou ventrebleu ... ſuffit.

LUCINDE.

Vraiment Monſieur l'Epoux,
Vous faites joliment les honneurs de chez vous.
S'emporter de la ſorte en préſence des Dames?

CLARICE.

Fi, Monſieur, ce ſont-là des procédés infames,
Allons, ma Bonne, allons, quittons lui le terrain,
Et laiſſons lui tout ſeul ici ronger ſon frein.

MOROSE.

Ah, tant qu'il vous plaira. Que rien ne vous fatigue.

LUCINDE.

Sortons.

MOROSE.

Dieu ſoit loué, me voilà hors d'intrigue.

ANDROGINE.

Eh, pour l'amour de moi, Mesdames, arrêtez,
C'eſt un fou; paſſez lui ſes incivilités.
Meſſieurs, retenez les.

EUTRAPEL.

Hé Mesdames, de grace.

CALANDRIN.

Il n'eſt pas encor tems d'abandonner la place,
Mesdames, nous avons des Inſtrumens tout prêts;
Et tous nos Officiers exercent leurs jarrets,
Pour venir faire honneur aux noces de ma Reine.
Ils attendent chez moi que je vous les amene;
Et nous allons morbleu danſer toute la nuit.

LUCINDE.

Hé bien demeurons donc, pour éviter le bruit.

CLARICE.

Puiſque chacun le veut, il faut bien s'y réſoudre;
Nous reſterons.

MOROSE.

O Ciel! quel nouveau coup de foudre!

CALANDRIN *aux Inſtrumens.*

Allons, Enfans, jouez ce menuet nouveau,
Je vais ouvrir le bal.

MOROSE.

Ah ſauvons nous.

CALANDRIN.

Tout beau
Vous ne ſortirez point. Dragons, qu'on le retienne.

Après qu'Androgine a danſé avec le Capitaine, elle va prendre Moroſe.

ANDROGINE.

Allons, Monſieur, à vous.

MOROSE.

Moi, danſer! double Chienne.

ANDROGINE.

Comment donc? Refuſer de danſer avec moi?
Hà quel affront!

CALANDRIN.

Allons, danſez de par le Roi.

MOROSE.

Ah, fuyons.

LUCINDE.

Il s'échappe, & notre effort lui cede.

CALANDRIN.

Courons tous après lui.

MOROSE.

Miſéricorde! à l'aide!

EUTRAPEL *ſeul.*

Le pauvre Diable en a plus qu'il n'en peut tenir.
Mais ſon ſupplice encor n'eſt pas prêt à finir.

Fin du III. Acte.

La Symphonie reſte ſur le Théâtre.

ACTE IV.

SCENE I.

MOROSE, EUTRAPEL.

MOROSE, *chaſſant les Joueurs d'inſtrumens.*

ENgeance de Satan, Symphonie infernale,
Muſiciens maudits, ſortez de cette Sale;
Allez tous la dedans, Trompettes du Sabat
De vos Chefs attroupés entretenir l'ébat,
Et que je puiſſe au moins trouver dans ma demeure
Un coin pour reſpirer juſqu'à ma derniere heure.
Ouf! c'en eſt fait. Le Ciel a réſolu ma mort.
Il ſe jette dans un fauteuil.

EUTRAPEL.

Hélas! mon cher Baron, que je plains votre ſort!

MOROSE.

Avec quel artifice & quelle Hypocriſie

La Traîtreſſe à mes yeux voiloit ſa Frénéſie!
Je croyois voir en elle un Ange batiſé:
Hélas! c'étoit un Diable en Ange déguiſé.

EUTRAPEL.

Je n'ai que trop prévu ce qu'il en pouvoit être.
La Femme eſt un Serpent bien ſubtil & bien traître!
Vous n'avez pas voulu me croire.

MOROSE.

Ah! j'en gémi.

Je n'ai trouvé que vous de véritable ami:
Mais le ſort me traînoit à ma perte certaine.
Hélas! juſqu'à ce jour j'avois pris tant de peine
A maintenir chez moi la régularité,
Le reſpect, le ſilence & la docilité!
C'étoit un lieu de Paix, un Temple de Sageſſe:
Maintenant ce n'eſt plus qu'un gouffre de Triſteſſe;
Un Enfer, un ſéjour de malédiction,
De diſcorde, de trouble & de confuſion.
Un Lion rugiſſant, un monſtre, une furie
En a déconcerté l'aimable ſymmétrie.
Diſcipline, leçons, tout eſt anéanti.
Mes fripons de Valets rangés de ſon parti,
A me déſoler tous, ſemblent vouloir s'ébattre,
Et ſi je dis un mot, ils en répondent quatre.
Que je ſuis un grand Sot!

EUTRAPEL.

Il eſt vrai; mais enfin,
Le Tems guérit de tout, c'eſt un grand Médecin.

MOROSE.

Le Tems? Ah! vous verrez finir mes deſtinées,
Si ceci dure encor ſeulement deux journées.
Sa malice endiablée invente à tout moment
Pour me mettre au tombeau quelque nouveau tourment,
Quelque bruit imprévu que mon oreille abhorre:
Et tout préſentement je viens de voir encore
Entrer dans ma maiſon parmi ſes affiquets
Trois petits Chiens, un Singe, & quatre Perroquets.
Dans ce cruel état que faut-il que je faſſe?
Je n'eſpere qu'en vous; conſeillez moi de grace.

EUTRAPEL.

L'affaire eſt délicate. Il faut que j'aille un peu
Conſulter là-deſſus Monſieur votre Neveu.

MOROSE.

Hé qu'eſt-il devenu? Pourquoi ſon bon Génie
Ne vient-il pas aider un Oncle à l'agonie?

EUTRAPEL.

Il n'oſe ſe montrer. Il vous croit irrité
Du complot que tantôt il avoit médité.

MOROSE.

Quel complot?

EUTRAPEL.

Le deſſein d'enlever votre Belle
Avant que vous puſſiez contracter avec elle.

MOROSE.

Ah! plût au juſte Ciel qu'il eut pu l'enlever!
C'étoit le plus grand bien qui me put arriver;
Ma carriere en ſeroit beaucoup moins avancée.

EUTRAPEL.

Vous aviez ce matin tout une autre penſée.

MOROSE.

C'eſt ce Barbier fatal qui comme un vrai Sorcier
M'avoit troublé le ſens.

EUTRAPEL.

Oh le maudit Barbier!

MOROSE.

Barbier vraiment maudit, Vipere domeſtique.

EUTRAPEL.

Que l'herbe puiſſe croître autour de ſa boutique!

MOROSE.

Que la foudre du Ciel puiſſe tomber ſur lui!

EUTRAPEL.

Qu'il perde ſes cheveux en friſant ceux d'autrui!

MOROSE.

Qu'il ſoit ſur ſes vieux jours réduit à la beſace!

EUTRAPEL.

Que l'eau de ſon baſſin ſoit toujours à la glace!

MOROSE.

Puiſſe-t-il devenir le rebut des humains!

EUTRAPEL.

Puiſſe-t-il devenir gouteux de ſes deux mains!

MOROSE.

Puiſſe-t-il dès ce jour ſaigner, ſans plus attendre,
Quelqu'un qu'il eſtropie & qui le faſſe pendre!

EUTRAPEL.

Ou du moins puiſſe-t-il ne toucher de ſix mois
Lancette & biſtouri, ſans ſe couper les doigts!

SCENE II.

LUCINDE, CLARICE, les deux Chevaliers, MOROSE, EUTRAPEL.

LUCINDE *à Moroſe.*

MOnſieur, ces Cavaliers viennent vous rendre hommage.

MOROSE.

Eh quoi ! toujours chez moi quelque nouveau viſage ?

BAVARDAS.

Quoi ! Monſieur eſt l'Epoux de cet objet charmant
Que nous venons de voir, Mesdames ?

LUCINDE.

Oui vraiment.

ORGOLIOUS.

C'eſt-là ce grand Baron dont le renom ſuprême
Retentit & fait bruit en tous lieux ?

CLA-

CLARICE.

C'eſt lui-même.

BAVARDAS.

Dieu me damne, mon Cher, nous en ſommes ravis.

ORGOLIOUS.

Touchez là, nous voulons être de vos Amis.

MOROSE *à Eutrapel.*

Tous ces Gaſcons ſont gens d'acoſtante maniere.

EUTRAPEL.

La leur, comme l'on voit, eſt fort peu façonniere.

CLARICE.

Meſſieurs les Chevaliers, or ça de bonne foi,
Vous ne connoiſſiez point ma Couſine, je croi?
Comment la trouvez-vous? Sa taille, ſa figure,
Son teint, ſes yeux, ſes traits, ſa marche, ſon allure?

BAVARDAS.

Je veux être un Maraut, ſi jamais ſous les Cieux
Charmes plus raviſſans ont ébloui mes yeux.

ORGOLIOUS.

Moi, je ſuis conſentant qu'on me coupe une oreille,
Si l'on me peut trouver autre Beauté pareille.

BAVARDAS.

Baron, votre bonheur fera bien des jaloux.

ORGOLIOUS.

La Belle attirera bien des Amis chez vous.

MOROSE *à part.*

Hé fut-elle chez toi! chien de Gaſcon, au Diable.

CLARICE.

Elle vous paroît donc?

BAVARDAS.

Charmante.

ORGOLIOUS.

Incomparable.

CLARICE.

Vous ne la connoiſſez que par ſes moindres traits,
Et ſon humeur ſurpaſſe encor tous ſes attraits.

LUCINDE.

Pour cela c'eſt un air de liberté, d'aiſance,

CLARICE.

Un excès de Nobleſſe,

LUCINDE.

Un goût pour la dépenſe,

CLARICE.

Vous avez vu ſa robe? Elle eſt d'aſſez bon air.

BAVARDAS.

Sans doute: mais le prix en doit être un peu cher:

LUCINDE.

Bon, c'eſt une guenille. Elle en fait faire douze
D'un brillant qui rendra toute la Cour jalouſe;
L'une d'un verd citron broché de fleurs d'argent
En forme de pavôts, l'autre d'un bleu changeant
Relevé d'ornemens mêlés d'or & de ſoie
Qui feront un coup d'œil le plus beau qui ſe voie.
La troiſieme, un fond d'or avec art rehauſſé
Par une Moſaïque argent & verd foncé.
La quatrieme .....

MOROSE.

Holà. Quel luxe abominable!
Quel excès monſtrueux! quel ſcandale effroyable!

EUTRAPEL.

En effet, nous n'avons Prince ni Maltotier
Qui d'un faſte pareil ne ſe dût effrayer.
Qui voulez-vous qui paye une telle dépenſe?

LUCINDE.

Le Baron.

MOROSE.

Le Baron! Quel excès d'impudence!

CLARICE.

Oh! ma Couſine penſe en femme de ſon ſang
Et ſaura ſoutenir l'honneur de votre rang.
Vous en allez juger au bal qu'elle prépare,

Et vous ſerez charmé d'une fête ſi rare.
D'abord pour empêcher le Soleil d'approcher
Dans ſes appartemens elle a tout fait boucher,
En ſorte qu'on n'y voit ni porte ni fenêtre,
Par où le moindre jour puiſſe entrer ni paraître;
Et pour nous éclairer d'un feu moins trivial
Dans les Chambres du jeu, comme en celles du bal
De luſtres, de flambeaux, de glaces enrichies,
Elle a fait allumer près de cinq cent bougies,
Qui morguant la clarté du Soleil qui nous luit
A la honte du jour y font briller la nuit.

EUTRAPEL.

Mais Madame, après tout, la choſe eſt ſérieuſe:
Qui payera cela?

CLARICE.

Le Baron.

MOROSE.

Hé la gueuſe!
C'en eſt fait, me voilà ruïné pour jamais.

BAVARDAS.

Qu'eſt ceci notre Ami? vous prenez garde aux frais?
Mardi, pour donner bal un lendemain de noce
Je vendis l'autre hiver équipage & caroſſe.

ORGOLIOUS.

Et moi le dernier an que je fus au Pays
Je m'en ſuis fait en bals pour trente cent louïs.

MO-

MOROSE *à Eutrapel.*

Eh, Monſieur, s'il ſe peut, rompez ce bal funeſte.

EUTRAPEL.

Il y faudroit aller vous-même.

MOROSE.

Malepeſte!

EUTRAPEL.

Comment?

MOROSE.

Ce Capitaine & tous ſes Officiers
Sont gens qu'à dire vrai je vois mal volontiers:
Et tant qu'ils ſeront-là, je crois que la prudence
Veut que je prenne ſoin d'éviter leur préſence.

BAVARDAS.

D'ailleurs, Madame joue en attendant le bal,
Et qui la troubleroit, ſeroit reçu très mal.

MOROSE.

Elle eſt joueuſe auſſi?

ORGOLIOUS.

C'eſt ſon grand exercice.

MOROSE.

O Ciel! il lui manquoit encor ce dernier vice.

BAVARDAS.

Le Capitaine taille; & quand je ſuis ſorti,

La Dame n'avoit pas le ſort de ſon parti :
Elle perdoit déja près de trois cent piſtolles.

MOROSE.

L'enragée!

EUTRAPEL.

Ah Baron! que les Femmes ſont folles!

MOROSE.

Que je ſuis malheureux!

ORGOLIOUS.

Mais tout cela n'eſt rien.
Ce n'eſt que ſur parole; & vous entendez bien
Qu'en matiere de jeu les dettes les meilleures
Ne s'exigent de droit qu'après vingt & quatre heures.

MOROSE.

Beau délai!

EUTRAPEL.

Tout cela, Meſſieurs, eſt bel & bon;
Mais au fait : qui payera cet argent?

ORGOLIOUS & BAVARDAS.

Le Baron.

BAVARDAS.

Nous conſumons ici le tems en bagatelles.
J'entends les violons. Venez-vous pas les Belles?

LUCINDE.

Tout à l'heure.

BAVARDAS.

Hé bien donc. Je vais vous annoncer.
Serviteur.

ORGOLIOUS.

Cadedis! que nous allons danſer.

MOROSE *à Eutrapel.*

Au nom de Dieu, mon Cher, prenez ici ma place,
Et tâchez de mettre ordre à tout ce qui ſe paſſe.

EUTRAPEL.

Je vais donc leur parler, puisque vous le voulez.

SCENE III.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

LEANDRE.

AH mon cher Oncle, eh tôt, venez, courez, volez.

MOROSE.

Qu'eſt-ce encor? quel démon de nouveau nous afflige?

LEANDRE.

Tout eſt perdu.

MOROSE.

Comment?

LEANDRE.

Tout eſt perdu, vous dis-je.
Madame votre Epouſe.....

MOROSE.

Ah fléau de mes jours!

LEANDRE.

Après avoir du bal ameuté le concours....,

MOROSE.

Eh bien, qu'a-t-elle fait cette Gorgone abjecte?

LEANDRE.

Une toiſe à la main avec ſon Architecte
Dans vos appartemens elle a tout meſuré;
Et ne les trouvant pas aſſez beaux à ſon gré
Ils ont conclu tous deux qu'en un mot comme en quatre
Pour les mieux réparer, il falloit tout abatre.

MOROSE.

Ah Vipere! ah Serpent! Couleuvre! Scorpion,
Monſtre iſſu de l'Enfer pour ma deſtruction;
Ce n'eſt donc pas aſſez déteſtable Mégere
De m'avoir de tout point accablé de miſere,

D'a-

D'avoir dans ma maiſon détruit en un moment
Sageſſe, modeſtie, ordre, gouvernement,
Introduit en leur lieu ſcandale, effronterie,
Luxe, libertinage, orgueil, coquetterie,
Et d'avoir, pour me faire un ſupplice nouveau,
D'un tonnerre éternel pétardé mon cerveau,
Tu veux détruire encor le refuge, l'aſile
Dont ma main charitable a fait ton domicile,
Ingrate, & de chez moi me chaſſer aujourd'hui,
Moi ton Epoux, ton Chef, ton Maître & ton Appui.

LUCINDE.

Pourquoi vous tourmenter? d'où vient cette épouvante?

MOROSE.

Comment donc, ventrebleu, pourquoi je me tourmente?

LUCINDE.

Mais oui, la peur vous trouble & vous allarme en vain;
Les Ouvriers ne ſont mandés que pour demain.

MOROSE.

Pour demain! mais vraiment je vous en dois de reſte.
Et cette ſurſéance eſt tout à fait modeſte.

CLARICE.

Franchement ce logis a l'air d'un vrai cachot,
Et ſemble fait du tems du feu Roi Guillemot:

En le faiſant tourner un peu plus à la mode,
Il en ſera plus beau cent fois & plus commode;
Elle a raiſon.

MOROSE.

Et moi pour couper cours à tout,
Je vous apprends qu'enfin ma conſtance eſt à bout;
Et que pour réprimer ſon arrogance inſigne
Et me faire raiſon de ſa cohorte indigne,
Je m'en vais envoyer ſur le champ & ſans bruit
Chercher le Commiſſaire & tout ce qui s'enſuit.

LEANDRE.

Et par qui? vous voyez que tout eſt en déroute;
Vos Valets ſont là-bas ivres à ne voir goute;
Et d'ailleurs aucun d'eux ne risqueroit jamais
De déplaire à Madame en ſervant vos ſouhaits;
Tout tremble devant elle.

MOROSE.

Eh bien, j'irai moi-même.

LEANDRE.

Ce ſeroit bien le mieux. Mais un malheur extrême
S'oppoſe à ce deſſein ſi prudemment formé.

MOROSE.

Quoi donc?

LEANDRE.

Dans ce logis vous êtes enfermé.

MOROSE.

Qu'eſt-ce à dire?

LEANDRE.

Au Portier Madame a fait défenſe
De vous laiſſer ſortir contre votre Ordonnance.

MOROSE.

Comment? dans ma demeure on me tient en priſon?

LEANDRE.

Vous l'avez dit.

MOROSE.

Chez moi! Dans ma propre maiſon!

EUTRAPEL.

Pauvres Maris! voilà comme on vous accommode.

MOROSE.

Ah! c'eſt pouſſer l'audace au dernier période.
A cette vue, ô Ciel! peut-on ſe poſſéder?
En des lieux où moi ſeul ai droit de commander,
M'arrêter, m'enchaîner ſans forme de juſtice
Comme les Criminels qu'on deſtine au ſupplice?

EUTRAPEL.

En tout cas, ce qui doit adoucir votre ſort,
C'eſt que dans tout ceci vous n'avez point de tort.
La raiſon eſt pour vous, c'eſt un grand avantage.

MOROSE.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir : laiſſons agir ma rage,
Et, la flame à la main dans ce ſéjour d'horreur,
Dreſſons un monument à ma juſte fureur.
Que le même bucher dans ſes feux m'engloutiſſe
Avec les Scélérats Auteurs de mon ſupplice !
Rendons peine pour peine à qui me fait ſouffrir,
Et périſſons du moins vangés, s'il faut périr.
Allons : plus de douceur, plus de vaine foibleſſe.

SCENE IV.

ANDROGINE *en habit de noce*, MOROSE, LEANDRE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE.

ANDROGINE *d'un ton de voix extrémement doux.*

BOn jour mon cher Mari. Quelle douleur vous preſſe,
Comment vous portez-vous ?

MOROSE.

O le Monſtre effronté!
Qui m'oſe interroger encor ſur ma ſanté.

LUCINDE.

Ce ſont expreſſions d'amitié conjugale.

CLARICE.

Sa tendreſſe pour vous n'eut jamais ſon égale.

ANDROGINE.

Qu'avez-vous donc mon Fils? vous voilà tout changé.
Quelque choſe à coup ſûr vous aura dérangé.

MOROSE.

Ciel! peut-on ſe maſquer avec plus d'impudence?

ANDROGINE.

Cela ne ſera rien: courage, patience.

MOROSE.

Diroit-on qu'elle y touche avec cet air ſi doux?

ANDROGINE.

Eh bien, mon cher Ami, comment vous trouvez-vous?

MOROSE.

J'ai peine à retenir la fureur qui m'inſpire.

CLARICE.

Mais vous avez grand tort de trouver à redire
Qu'une tendre moitié par des ſoins empreſſés

Vous conſole en l'état que vous nous paroiſſez.

ANDROGINE.

Mon cher petit Mari, tout le monde publie
Que vous êtes atteint d'un tranſport de folie.

MOROSE.

Scélérate! oſe-tu me tenir ce diſcours?

ANDROGINE.

Mesdames & Meſſieurs, de grace à mon ſecours,
Son accès le va prendre. Empêchez qu'il ne ſorte.
Vous voyez à quel point ſa fureur le tranſporte.
Que vais-je devenir? Malheureuſe! par où
Ai-je pu mériter d'avoir un Mari fou?

MOROSE.

Implacable Démon, je ne ſai qui m'arrête....

ANDROGINE.

Voyez comme les yeux lui roûlent dans la tête.
Quels geſtes menaçans! quels regards aſſaſſins!
Eh vîte qu'on appelle ici les Médecins.
Si cela continue il faudra qu'on le lie.

LUCINDE.

Ce mal, comme je croi, vient de mélancolie,
Il faudroit le ſaigner.

CLARICE.

Sans doute. C'eſt par-là.
Qu'on commence toujours à traiter ces maux-là.

MOROSE.

Mes Amis, à ce point ſouffrez-vous qu'on m'affronte?

EUTRAPEL.

Je ne ſais où j'en ſuis.

LEANDRE.

La douleur me ſurmonte.

ANDROGINE.

Là, mon Fils, doucement: Allons mon cher Epoux,
Tâchez de vous calmer.

CLARICE.

Oui, tranquiliſez vous.
Avec un peu de calme à tout on remédie.

LUCINDE.

Ma mere eut autrefois la même maladie.
Elle étoit hypocondre à peu près comme vous,
Et ſon trouble d'eſprit, à ce qu'ils diſoient tous,
Venoit d'une inſomnie ardente, invétérée.
Hé bien; dans moins d'une heure elle en fut délivrée,
En liſant ſeulement quelques vers d'Opéra.

ANDROGINE.

Hà je vous en lirai tant qu'il en paroîtra.
Le ſommeil pour vos maux eſt un ſûr apozême.

MOROSE.

Mes maux ſeroient guéris ſi tu dormois de même,

Carogne! & ſi du moins le ſommeil de la nuit
De ta maudite voix faiſoit ceſſer le bruit.

CLARICE.

Ah ma foi, ſi le bruit eſt ce qui vous chagrine,
Vous n'y gagnerez rien, ma charmante Couſine
Ne dort pas d'un ſommeil propre à vous conſoler.

MOROSE.

Comment donc?

CLARICE.

Elle ronfle à faire tout trembler.

LEANDRE.

Hà c'eſt pouſſer trop loin la froide raillerie,
Mesdames, finiſſons; & ſongez, je vous prie,
Que l'âge de mon Oncle & ſa condition
Devroient vous inſpirer plus de diſcrétion,
Et que venir chez lui pour le braver en face....

ANDROGINE.

Ouais, mon petit Monſieur! D'où vous vient cette audace?
Vous le prenez bien haut à ce qu'il me paraît.

LEANDRE.

La juſtice.....

ANDROGINE.

En quel lieu ſommes-nous, s'il vous plaît?

LEANDRE.

Mon devoir....

ANDROGINE.

Hai! plaît-il? vous raiſonnez, je penſe.

LEANDRE.

Je crois que mon Oncle.....

ANDROGINE.

Encore? en ma préſence?

LEANDRE.

Madame....

ANDROGINE.

Mais voyez ce petit Freluquet.
Ah! nous rabaiſſerons bientôt votre caquet.
Laiſſez moi faire. Allons; on vous attend Mesdames.
Mon Mari, vous voyez la meilleure des Femmes;
Un cœur humble, ſoumis, affable, circonſpect;
J'ai pour vous un amour, une eſtime, un reſpect
Qui ne peut s'exprimer. Mais ſi dans la minute
Ce petit inſolent, à qui je ſuis en butte,
N'eſt chaſſé de chez vous: je vous en avertis,
Je mettrai de ma main le feu dans le logis.
Voyez, ſi d'un malheur vous voulez être cauſe.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE V.

MOROSE, EUTRAPEL, LEANDRE.

TAYLOR IN... OXFORD

MOROSE.

HE bien, pauvre Moroſe,
Te voilà ſatisfait. Courage, mon Garçon.
Il ne te reſte plus après cette leçon,
Qu'à chercher au plus vîte un licou pour te pendre.
Ah Ciel!

LEANDRE.

Vous avez vu, pour vouloir vous défendre,
De quel air mépriſant elle m'a rembarré.

MOROSE.

Oui, j'ai vu ton bon cœur, & je t'en ſai bon gré.

LEANDRE.

Pour vous j'ai ſans regret avalé cet abſinte.

MOROSE.

Mais comment, mes Amis, ſortir du labyrinte
Où me tient enfermé cet hymen imprudent.

EUTRAPEL.

Je ne ſais.

LEANDRE.

Je m'y perds.

EUTRAPEL.

Il faudroit cependant
Aviſer aux moyens qu'on peut mettre en pratique
Pour appaiſer un peu ce Tyran domeſtique.

LEANDRE.

Attendez. Faiſons lui parler par le Barbier.

EUTRAPEL.

Oui dà. C'eſt un moyen qu'on pourroit eſſayer.

MOROSE.

Qui? ce gueux? ce fripon? quelle erreur vous transporte?
C'eſt un fourbe, un infame, un ſélérat. . .

EUTRAPEL.

N'importe.
Il pourroit adoucir ſes inclinations.
Les Coquins ſont auſſi de bonnes actions.
Il a grand aſcendant, dit-on, ſur la drôleſſe.

LEANDRE.

Je n'en ſuis point ſurpris. Elle étoit ſa Maîtreſſe.

MOROSE.

Elle étoit ſa Maîtreſſe? Ah je m'en doutois bien.

Quel opprobre! Pour Dieu, laiſſons-là ce Vaurien!

EUTRAPEL.

Si vos raiſons pouvoient avoir aſſez de force
Pour vous faire obtenir la faveur d'un divorce,
Cela trancheroit tout.

MOROSE.

Eh oui, voilà le cas.

EUTRAPEL.

Il faudroit là-deſſus voir quelques Avocats.
N'en connoiſſez-vous point?

MOROSE.

Non. Pour leur braillerie
Je n'ai point une oreille aſſez bien aguerie.

EUTRAPEL.

Mais il faudra pourtant conſulter avec eux.

MOROSE.

A cela près, tâchez d'en trouver un ou deux.

LEANDRE.

Je connois un Docteur des premiers de ſa liſte
Qu'on regarde au Palais comme un grand Canoniſte.

EUTRAPEL.

Fort bien. Moi j'en connois un autre très ſubtil
Et très intelligent en fait de Droit civil.

MOROSE.

Voilà ce qu'il nous faut. Amenez les de grace:
Et recommandez leur de parler à voix baſſe,
Non de ce ton fâcheux dont l'éclat pétulant
Fait de tant d'Orateurs le plus rare talent.

EUTRAPEL.

Suffit. Repoſez vous dans la Chambre prochaine;
Nous allons les chercher.

MOROSE.

Le bon Dieu vous ramene.
Adieu.

SCENE VI.

EUTRAPEL, LEANDRE.

EUTRAPEL.

VIt-on jamais un fou mieux châtié?
Ma foi, ſon embarras me fait presque pitié.
As-tu ſu te pourvoir de robes néceſſaires
Pour pouvoir habiller nos Docteurs honoraires?

LEANDRE.

Robes, bonnets quarrés, rabats, tout eſt céans.

EUTRAPEL.

Et notre Capitaine?

LEANDRE.

Il danſe là-dedans.

Je m'en vais le chercher.

EUTRAPEL.

Et le Barbier?

LEANDRE.

Le Drôle

A fait quelque façon pour accepter ſon rôle,
Mais mon Oncle déjà l'ayant mis hors d'emploi,
De peur de ſe brouiller encore aveque moi,
Il a pris à la fin le parti le plus ſage,
Et répete chez moi déjà ſon perſonnage.

EUTRAPEL.

Allons donc leur donner leur derniere façon,
Et leur faire par cœur apprendre leur leçon.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

EUTRAPEL, *le Chevalier* d'ORGOLIOUS, *le Chevalier* de BAVARDAS.

EUTRAPEL.

LAiſſez là, Chevaliers, vos danſes éternelles.
Je vous demande un peu de quartier pour nos Belles.
Vous leur avez donné tout lieu de s'exercer,
Et je n'ai jamais vu tant, ni ſi bien danſer.

ORGOLIOUS.

Ce galant exercice à moi fait tous mes charmes.

BAVARDAS.

C'eſt celui qui le plus m'enchante après les armes.

EUTRAPEL.

Ah ce ne ſont-là que vos moindres talents.
Et vous êtes encor plus dangereux galants.

ORGOLIOUS.

Bon pour le Chevalier. C'eſt la terreur des Dames.

BAVARDAS.

Je te cede, Couſin, je ſuis guédé des Femmes.

EUTRAPEL.

Si le Baron ſavoit qu'avec de tels Amis
La ſienne eut occupé huit jours même logis,
Ce ſeroit bien encor d'autres ſujets d'allarmes,
Et nous entendrions ici de beaux vacarmes.

ORGOLIOUS.

Je le crois bien, mon Cher: on en feroit à moins.

EUTRAPEL.

Vous avez auprès d'elle employé quelques ſoins.
C'eſt le bruit de la Ville.

ORGOLIOUS.

Aſſez peu. La Mignone
N'eſt, entre nous ſoit dit, Tigreſſe ni Lionne.

EUTRAPEL.

Tu n'en as pas été maltraité, que je croi.

ORGOLIOUS.

Hé donc? mais le Couſin t'en dira plus que moi;
Il étoit le premier poſſeſſeur de ſes graces.

BAVARDAS.

Moi, Couſin? Je ne fais que marcher ſur tes traces.

ORGOLIOUS.

C'eſt aſſez, Chevalier, il faut être diſcret,
Et nous avons promis de garder le ſecret.

EUTRAPEL.

Je ſuis ravi de voir cette preuve autentique
De la diſcrétion dont votre cœur ſe pique.
Mais j'ai trois mots à dire à ces deux Conſultans;
Et le bal après vous a langui trop longtems.
Sans adieu.

SCENE II.

CALANDRIN & CIGALE *en robe & en bonnet*, EUTRAPEL.

EUTRAPEL *à part les deux premiers vers.*

NOs Gaſcons ſe ſont bridés d'eux même
Et leur fanfaronade entre dans mon ſyſtême.
Cà Meſſieurs les Docteurs fabriqués de ma main
Soutenons bien ici l'honneur du Droit Romain.
Vous êtes deux Savans de la premiere Claſſe

Et tous deux gradués aujourd'hui par ma grace,
Vous en Juriſprudence, & vous en Droit Canon.
C'eſt pourquoi rendez vous dignes d'un ſi grand nom
En répétant par cœur ce qu'on vous a fait lire
Et les doctes leçons dont j'ai ſu vous inſtruire.

CALANDRIN.

Pour moi je ſai mon rôle & ne ſuis pas un Sot.

CIGALE.

Je ſais auſſi le mien, ſans qu'il y manque un mot.

EUTRAPEL.

Sous ce déguiſement nul ne peut vous connoître:
Et le pauvre Baron ... mais je le vois paroître.

SCENE III.

MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

SOnt-ce là les Savans dont vous m'avez parlé.

EUTRAPEL.

Oui, complimentez les.

MOROSE.

Bon! c'eſt bien enfilé.
Des complimens! morbleu venons au fait de grace.
Mon tems m'eſt cher.

EUTRAPEL.

Eh bien, prenons donc notre place.
Une table ici*. Bon. Deux chaiſes aux deux bouts
Pour Meſſieurs les Docteurs, & deux ici pour nous.
Fort bien. Retirez vous pour ne nous point diſtraire.
Bon. Voilà tout parti. Venons à notre affaire.
Meſſieurs, vous connoiſſez le cas dont il s'agit,
Et je vous ai de tout inſtruits par mon récit.
Il s'agit maintenant de mettre en évidence
Par le Droit Canonique & la Juriſprudence
Tous les expédiens qu'en de ſemblables cas
La Loi peut alléguer pour ſortir d'embarras.
Parlez donc, & voyons d'éclaircir notre doute.

CIGALE.

Allons Monſieur.

CALANDRIN.

Allons Monſieur.

CIGALE.

Je vous écoute.

* *Aux Valets.*

CALANDRIN.

Après vous, s'il vous plaît.

CIGALE.

Vous êtes mon Doyen.
Vous devez commencer.

CALANDRIN.

Je m'en garderai bien.

CIGALE.

Mais Monſieur, c'eſt à vous.

CALANDRIN.

Monſieur, c'eſt à vous-même.

CIGALE.

Oh Monſieur!

CALANDRIN.

Oh Monſieur!

MOROSE.

Ah! quelle peine extrême.
De quels Complimenteurs m'a-t-on affublé là?
Hé, Meſſieurs, commencez; & laiſſons tout cela.

CALANDRIN & CIGALE *enſemble.*

Pour traiter doctement cette theſe profonde....

MOROSE.

Quoi ? tous deux à la fois ? Que le Ciel vous confonde.
Hé ventrebleu, Meſſieurs, parlez ſéparément.

EUTRAPEL.

Vous les interrompez. Ecoutons poſément.
Commencez ! s'il vous plaît, Monſieur le Canoniſte.

CIGALE.

J'obéïs. Pour traiter l'affaire en bon Juriſte,
Je vous dirai, *primo*, que ſuivant Calepin
Divorce en bon François veut dire en bon Latin *Divortium.*

MOROSE.

Bon Dieu ! quelle pédanterie !
Eh ! point d'excurſion ſur les mots, je vous prie.

CALANDRIN.

Vous êtes bien bavard. Laiſſez nous donc parler.
Quoi ? toujours interrompre, & toujours babiller ?
Eſt-ce de la façon qu'on traite la Science ?

EUTRAPEL.

Baron, vous avez tort.

MOROSE.

Hé bien donc, patience.

CIGALE.

L'hymen en Droit Canon, comme en Droit coutumier,

Conſiſte en trois liens principaux : le premier
Eſt le contrat ſigné qui joint, oblige & lie,
Quant aux effets civils, l'une & l'autre partie.

CALANDRIN.

Indiſſolublement, & ſans retour aucun.

CIGALE.

Mais ce premier lien n'eſt que de Droit commun.

CALANDRIN.

ites de Droit civil, c'eſt le mot ſpécifique.

CIGALE.

Le ſecond proprement eſt de Droit Canonique.
C'eſt le contrat verbal qu'on nomme en Droit Canon
Promeſſe : & nos Docteurs comprenent ſous ce nom
Tant celle qui ſe fait dans la forme authentique,
Que celle qui ſe donne en préſence laïque,
Et que nous appellons, Parole de préſent.
Or ce ſecond moyen forme un nœud ſuffiſant,
Nœud ſacré, nœud divin.

CALANDRIN.

Dites, nœud ridicule,
Et qu'en termes précis notre Ordonnance annulle.

CIGALE.

L'Ordonnance l'annulle au for extérieur,
Concedo : mais non pas au for intérieur.

CALANDRIN.

Et moi je vous ſoutiens que la ſimple parole
Eſt un lien caduque, inſuffiſant, frivole.

EUTRAPEL *au Baron.*

Qu'en dites-vous?

MOROSE.

Ma foi, je comprens à demi.

EUTRAPEL *à Calandrin.*

Allons ferme Docteur, tenez bon, mon Ami.

CIGALE.

Je conviens avec vous que la ſimple promeſſe
Ne fait pas un hymen parfait dans notre eſpece.
Mais le contrat verbal joint au contrat civil
Forme un double lien, dont l'art le plus ſubtil
Ne ſauroit, ſelon moi, diſſoudre l'alliance;
L'un obligeant les biens, l'autre la conſcience.

CALANDRIN.

Oh! de cette façon j'en demeure d'accord,
Nous voilà réunis.

MOROSE.

Et moi, me voilà mort.

CIGALE.

Le troiſieme lien eſt la cérémonie
Par qui des deux premiers la force eſt réunie,
Et qui ....

CALANDRIN.

Paſſons, paſſons ce troiſieme lien.
Il n'a pas encor eu ſon effet.

CIGALE.

Ah fort bien.
Donc ſur les deux premiers formant notre conſulte,

CALANDRIN.

Ou plutôt ſur le nœud qui de tous deux réſulte....

CIGALE.

Nous déduirons les points qu'on y doit obſerver.

CALANDRIN.

Et les empêchemens qui peuvent s'y trouver.

MOROSE.

Ah ! nous y voilà donc, parbleu je m'en étonne.

CIGALE.

Premier empêchement. Erreur de la perſonne.
Lorſque celle avec qui vous vous aſſociez
Ne ſe rencontre pas celle que vous penſiez.

CALANDRIN.

Nullité radicale, & viſiblement forte.

MOROSE.

Eh ce n'eſt point le cas. Le Diable vous emporte.
Finiſſons, & cherchez quelque autre nullité.

CIGALE.

Second empêchement. Erreur de qualité.
Quand celle qu'on a cru ſage, honnête & bien née,
Se trouve impertinente, indiſcrete, effrénée.

MOROSE *d'un ton joyeux.*

Quoi! le mal ſeroit-il par là déraciné?

CIGALE.

Oui; lorsque le contrat n'eſt pas encor ſigné.

MOROSE.

Ah! me voilà déchu d'une belle eſpérance.

CIGALE.

Troiſieme empêchement. Le défaut de diſpenſe;
Si ſans en avertir vous avez pronubé
Avec votre Parente au dégré prohibé.

MOROSE.

Eh ce n'eſt point le fait. Je ſuis hors de moi-même.
Rien ne ſe trouve ici pour moi.

CIGALE.

Le quatrieme
Git dans l'obreption & la ſubreption;
Si vous avez ſouffert force & compulſion.

MOROSE.

Hélas, non! mon malheur n'eſt que trop volontaire;
C'eſt ce maudit Barbier qui ſeul m'a tout fait faire.

Au nom de Dieu, Meſſieurs, cherchons quelque autre cas.

CIGALE.

Cinquieme empêchement. *Cultus diſparitas.*
Si vous avez choiſi par un déſir profane
Une Epouſe idolâtre ou bien Mahométane.

MOROSE.

Eh non, double Chien, non, & quarante fois non,
Maugrebleu des Savans! au ſolide. Ou ſinon,
Va t'en ſans m'étourdir d'un plus long verbiage.

CIGALE.

Le ſixieme & dernier, eſt le défaut de l'âge;
Lorsqu'en minorité s'eſt paſſé le contrat.
Etes-vous mineur?

MOROSE.

Moi! La peſte ſoit du Fat.
Voilà donc tout le fin de votre plaidoirie?
Serviteur. Dénichez de chez moi, je vous prie.

EUTRAPEL.

Attendez. Ces Meſſieurs ne vous ont pas tout dit.
Ils vous ont amplement & doctement déduit
Tous les empêchemens du côté de la Femme,
Et ſur ce point ils ſont à couvert de tout blame;
Mais par diſcrétion & par reſpect pour vous,
Ils n'ont point touché ceux qui viennent de l'Epoux.
Et c'eſt ce qu'à préſent nous avons à déduire.

Re-

Remettez vous, Meſſieurs. N'ai-je pas ouï dire
Que malgré tout ſerment, & malgré tout contrat,
Si l'Epoux par hazard ſe trouve hors d'état
Soit par infirmité, ſoit par foibleſſe d'âge
D'accomplir les devoirs preſcrits en mariage,
Alors .....

CIGALE.

Je vous entends : *Si forté nequibis.*

CALANDRIN.

Nous avons ſur cela la Loi *de Frigidis.*

CIGALE.

Si Monſieur en faiſoit en forme juridique
Sa déclaration ſolemnelle & publique,
Ce ſeroit en ce cas un grave empêchement.

CALANDRIN.

Empêchement formel, abſolu, dirimant.

EUTRAPEL.

Cela vous convient-il?

MOROSE.

Non parbleu, je vous jure:
Le mal ſeroit encor moins fâcheux que la cure.

SCENE IV.

ANDROGINE, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, MOROSE, EUTRAPEL, CALANDRIN, CIGALE.

ANDROGINE *pleurant & criant à pleine tête.*

JE n'y puis plus tenir. A l'aide mes Voiſins,
Au ſecours, à la force, au meurtre, aux Aſſaſſins!
Juſtice! Sauvez moi de l'infame artifice
D'un indigne Mari. Je demande juſtice.
Mesdames & Meſſieurs, j'implore votre appui.
Ne m'abandonnez pas dans ce gouffre d'ennui.
Vous voyez le ſujet de ma douleur profonde.
Jamais Femme de bien, s'il en eſt dans le monde,
Se vit-elle expoſée à pareil attentat?
Un Mari ſuborneur, un Mari ſcélérat
Qui complotte & conſpire avec deux mercénaires,
Deux Belîtres titrés de noms imaginaires,

Pour

Pour rompre un mariage authentique & légal.

MOROSE.

O! ſurcroît de tourmens! rengrégement de mal!

BAVARDAS.

Le dégré n'eſt pas loin. Ces deux Faquins peut-être
Le ſauteroient fort bien.

ORGOLIOUS *d'un air négligé.*

Pourquoi pas la fenêtre?

LUCINDE.

Il vaut mieux les berner: c'eſt mon jeu favori.

CLARICE.

Non, commençons plutôt par ce chien de Mari.

MOROSE.

O ſiécle! ô tems! ô mœurs!

EUTRAPEL.

Allons, rompez la glace.
Croyez moi; franchiſſez le pas de bonne grace.
En diſant un ſeul mot, vous voilà délivré.
La Masque vous fuira comme un peſtiféré.

MOROSE.

Hé bien, je me réſous à tout. Que faut-il faire?

EUTRAPEL.

Répétez après moi, c'eſt le nœud de l'affaire;
Levez la main. Et vous Meſſieurs les Avocats,

Ecrivez. Je commence.

MOROSE.

O Ciel! quel embarras!

EUTRAPEL.

Mesdames, s'il vous plaît, un moment de ſilence.
Voyez-vous, ce ſont-là des actes d'importance.
Orſus, à nous, Meſſieurs.

MOROSE.

Meſſieurs,

EUTRAPEL.

Et vous auſſi
Beautés pleines d'appas, qui m'écoutez ici,

MOROSE.

Qui m'écoutez ici,

EUTRAPEL.

Pardonnez la ſottiſe
Et l'injure aujourd'hui par moi faite & commiſe

MOROSE.

Faite & commiſe

EUTRAPEL.

Envers tout votre Sexe & vous,

MOROSE.

Et vous,

EUTRAPEL.

En me donnant pour légitime Epoux

MOROSE.

Pour légitime Epoux

EUTRAPEL.

A cette Demoiſelle,

MOROSE.

Demoiſelle, Eſt-ce tout?

EUTRAPEL.

Etant indigne d'elle,
Par l'inhabilité que je connois en moi,

MOROSE.

J'enrage.

EUTRAPEL.

A ſatisfaire à ce que je lui doi.

MOROSE.

A ce que je lui doi. Bon Dieu! quelle pillule!

EUTRAPEL.

Ce qu'au préſent Ecrit je déclare, articule,
Maintiens & garantis comme de droit. Ainſi
Fait & ſigné.

MOROSE.

Qui moi? Je dois ſigner ceci.

EUTRAPEL.

Et comment donc? ſans doute.

MOROSE *ſignant.*

Ah Traîtreſſes de Femmes!

Ciel!

LUCINDE.

O! le vilain homme!

CLARICE.

O le monſtre!

BAVARDAS.

Mesdames,

S'il vous faiſoit jamais beſoin de Chaperon
Je vous demande ici vos voix pour le Baron.

ORGOLIOUS.

Si le ſort l'eut conduit à la Cour Ottomane
Il ſeroit des premiers du Sérail, Dieu me damne.

CLARICE.

Allons, Couſine, allons. Quittez ce lâche Epoux.

LUCINDE.

Laiſſez ce miſérable, & venez avec nous.

ANDROGINE.

Non, puiſqu'à l'épouſer le Ciel m'a deſtinée
Je ne trahirai point la foi de l'hyménée.

J'ai

J'ai promis de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir;
Tel qu'il eſt, avec lui je veux vivre & mourir.

LUCINDE.

O Ciel, quelle vertu!

CLARICE.

Quel excès de ſageſſe!

EUTRAPEL.

Qu'entens-je? Qui l'eut cru!

MOROSE.

La maudite Diableſſe!

EUTRAPEL *aux Avocats.*

Meſſieurs, ceci pourroit changer la queſtion.
La croyez-vous fondée en ſa prétenſion?

CIGALE.

Oui, Monſieur, le divorce en l'eſpece préſente
Ne ſauroit avoir lieu quand la Femme eſt contente.

CALANDRIN.

Sans doute. *Exigitur conſenſus uxoris.*

MOROSE.

Ah! qu'eſt ceci, grand Dieu? Toujours de mal en pis.

EUTRAPEL.

Allons, mon cher Baron, ne perdez point courage,

Il nous reſte un moyen pour conjurer l'orage,
Et je veux juſqu'au bout vous prouver de tout point
Que je ſuis votre Ami, comme on n'en trouve point.

Aux Avocats.

Meſſieurs, déclarez nous ce que la Loi ſtatue
Quand l'Epouſe ſe trouve atteinte & convaincue
D'avoir par un commerce indigne & criminel
Souillé ſon chaſte Epoux d'un opprobre éternel.

CIGALE.

Le divorce en ce cas eſt juſte & canonique.

CALANDRIN.

Et dans le Droit civil permis & juridique.

EUTRAPEL.

Suffit. * Allons Meſſieurs, il faut dire tout haut
Ce que tout bas ici vous m'avez dit tantôt.

BAVARDAS.

Comment? tu nous voudrois brouiller avec ces Belles?

ORGOLIOUS.

Je ne vous confierai jamais rien.

EUTRAPEL.

Bagatelles,
Il faut ici, vous dis-je, avouer devant tous

* *Aux Chevaliers.*

Les

Les Commerces ſecrets d'entre Madame & vous.

ANDROGINE.

Meſſieurs, ſoyez diſcrets.

EUTRAPEL.

Allons, point de myſtere,
Ou, morbleu c'eſt à moi que vous aurez à faire.

BAVARDAS.

Ce petit homme eſt verd. Qu'en dirons-nous Couſſis?
Faudra-t-il s'égorger pour ſi peu?

ORGOLIOUS.

Cadedis,
En tout autre débat ma valeur feroit rage,
Mais contre mes Amis je n'ai point de courage.

MOROSE.

Vous la connoiſſiez donc déjà, petit Fripon?

BAVARDAS.

Si je la connoiſſois? Ah je vous en répon.

MOROSE.

Et vous?

ORGOLIOUS.

Et moi de même. Eſt-ce coulpe ſi grande
Qu'à l'ardeur de mes feux un bel objet ſe rende?

EUTRAPEL.

Meſſieurs vous l'entendez, Ecrivains, Avocats.

ANDROGINE *aux Chevaliers.*

Ah! traitres Délateurs, Parjures, Scélérats.

CLARICE.

Poltrons!

LUCINDE.

Lâches!

ANDROGINE.

Trahir ainſi la foi jurée!
Ah! je vais me cacher, je ſuis déſeſpérée.
Mon courage ſuccombe à ce dernier malheur
Et je ſors pour cacher ma honte & ma douleur.

SCENE V.

MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, ORGOLIOUS, BAVARDAS, CALANDRIN, CIGALE.

MOROSE.

ALlez, Vilaine, allez. Hors d'ici Crocodile.
Ah! je reſpire enfin, & me voilà tranquile.
Que ne vous dois-je point? embraſſez moi, mon Cher.

EUTRAPEL.

Pour ſervir mes Amis j'affronterois l'Enfer.

MOROSE.

Je nage dans la joie.

EUTRAPEL.

Il faudroit, pour bien faire,
Contenter nos Docteurs.

MOROSE.

Oui, voici leur ſalaire.
Tenez, Meſſieurs, prenez ma bourſe.

CIGALE.

Grand merci.
Mais le point déciſif nous manque encore ici.
Pour trancher ſûrement toute la controverſe
* Dites nous donc, Meſſieurs; le prétendu commerce
A-t-il ſuivi l'hymen, ou l'a-t-il devancé?

ORGOLIOUS.

Depuis le mariage il ne s'eſt rien paſſé.

CIGALE.

Ceci change la theſe. Une intrigue galante
Ne forme point en Droit de cauſe dirimante;
Tout acte précédant l'hyménée effectif
Eſt nul & n'a jamais d'effet rétroactif.
Si ce n'eſt qu'au contrat par une expreſſe clauſe
Le vénérable Epoux n'ait exprimé la choſe.
C'eſt notre opinion.

* *Aux Chevaliers.*

CALANDRIN.

C'eſt notre jugement :
Et nul de nos Docteurs n'en décide autrement.

MOROSE.

O Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Fortune ennemie,
Rechûte irréparable! Et comble d'infamie!
Que vais-je devenir? où ſera mon appui?

SCENE VI.

LEANDRE, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, *les deux Chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

RAſſurez vous mon Oncle, & calmez votre ennui.
Quoiqu'on vous ôte ici tout ſujet d'eſpérance,
Si vous voulez en moi prendre quelque aſſurance,
Je vous répons de tout. Vous n'avez qu'à vouloir.

MOROSE.

Ah ne me parlez pas! Je ſuis au deſeſpoir.

LEANDRE.

A votre délivrance un inſtant peut ſuffire.
Ecoutez ſeulement.

MOROSE.

Et que peux-tu me dire?
Hélas! mon cher Neveu, mon ſort eſt éclairci.

LEANDRE.

Mais ſi dans ce moment, & ſans ſortir d'ici
Je puis rompre & briſer le lien qui vous bleſſe,
De façon que jamais nul n'ait la hardieſſe
D'y ſonger ſeulement, que ferez-vous pour moi?

MOROSE.

Ah, tu n'as qu'à parler. Tous mes biens ſont à toi.
Je t'abandonne tout; & je ne me ſoucie
Que du peu qu'il me faut pour achever ma vie.

LEANDRE.

Non non; un tel effort n'eſt pas ce que j'attens.
Vivez heureux, mon Oncle, vivez, & très long-tems.
Conſentez ſeulement qu'au gré de notre envie
A l'aimable Lucinde un tendre hymen me lie,
Et qu'en faveur d'un nœud ſi charmant & ſi doux
Je puiſſe de vos biens n'hériter qu'après vous.
En voici le contrat. Signez-le; & je vous jure
Qu'immédiatement après la ſignature
Je vais vous rendre libre & quitte de tous ſoins.

MOROSE.

Meſſieurs, de ce ſerment vous êtes tous témoins.

LEANDRE.

Si j'y manque, je veux paſſer pour un infame.

MOROSE.

Donne. Es-tu ſatisfait?

LEANDRE.

Très ſatisfait. Madame,
Je dépoſe en vos mains ce contrat déſiré,
Et je vais m'acquitter de ce que j'ai juré *.

* *On ôte la table.*

SCENE VII. & derniere.

ANDROGINE *dans ſes habits d'homme*, MOROSE, EUTRAPEL, LUCINDE, CLARICE, LEANDRE, *les deux Chevaliers*, CALANDRIN, CIGALE.

LEANDRE.

APprochez, jeune Epouſe, objet de tant d'allarmes,
Venez faire briller vos véritables charmes;
Mon Oncle, vous voyez avec tous ſes appas
L'Helene dont l'Hymen vous fit le Ménélas.

MOROSE.

Comment! C'eſt un Garçon!

ANDROGINE.

Fort à votre ſervice,
Et tout prêt d'épouſer ſa Couſine Clarice.

CIGALE.

Error in perſonna. Le doute eſt décidé.

CALANDRIN.

Paritas in ſexu. Par-là tout eſt vuidé.

MOROSE *à ſon Neveu.*

Ah! tu me fourbois donc, bon Pendart?

LEANDRE.

Au contraire.
Vous voyez que c'eſt moi qui vous tire d'affaire.

LUCINDE.

Quoi! Monſieur d'Orgolious, cet objet de vos vœux
Qui n'a pu réſiſter à l'ardeur de vos feux,
A pris d'un grand Garçon la forme & l'exiſtence?

ORGOLIOUS.

Je n'étois pas au fait de cette circonſtance.

CLARICE.

Monſieur de Bavardas ſur cet évenement
Voudra bien recevoir auſſi mon compliment.

BAVARDAS.

Oh, Sandis! ſi le ſort en eut fait une Dame,
Elle ne m'auroit pas échappé ſur mon ame.

EUTRAPEL.

Or ça, nos chers Docteurs dont les diſcutions

Vous

Vous ont ſi bien ſervi dans vos oppreſſions,
Peuvent bien maintenant ſe montrer en perſonne.

MOROSE.

Oh oh! c'eſt ce maudit Barbier, Dieu me pardonne.

CIGALE.

Oui, qui d'être muet prêt à devenir fou,
S'eſt fait Docteur en Droit pour parler tout ſon ſou.

MOROSE.

Et toi, chien de Brailleur que la Foudre extermine.

CALANDRIN.

Tout beau l'Ami, portez reſpect à la Doctrine.

MOROSE.

Meſſieurs les Avocats ſont de fieffés Fripons:
Meſſieurs les Chevaliers d'inſignes Fanfarons;
Et le cher Eutrapel, Androgine, & leurs Belles,
Alliés & conſors, tant mâles que femelles,
De fort mauvais Railleurs, qui, tout bien ſupputant,
Ne valent pas cinq ſols de bon argent comptant.
Pour Monſieur mon Neveu leur très digne Complice,
En penſant m'attraper, il m'a rendu ſervice.
Dieu vous béniſſe tous. Me voilà déſormais
Du lien conjugal dégoûté pour jamais.
Je vais dans mon Château, loin du bruit de la Ville,
A ma tête ébranlée aſſurer un azile,

A l'abri des Clochers, Halles & Cabarets,
Taillandiers, Forgerons, Fiacres, Crieurs d'Arrêts,
Muſique, Violons, Trompettes & Bombardes,
Et ſans peur d'y trouver ni bavards ni bavardes,
Que ceux que je pourrai réduire à la raiſon,
Et, quand il me plaira, chaſſer de la maiſon.

ANDROGINE *aux Spectateurs.*

Meſſieurs; notre Hypocondre a rempli ſon office;
Mais quoique le grand bruit ſoit ſon dernier ſupplice,
Si vous applaudiſſez, je ſuis ſûr qu'en ce cas
Le bruit que vous ferez ne lui déplaira pas.

FIN.

AVERTISSEMENT.

LA Comédie qu'on vient de lire eſt Angloiſe. Feu Mr. D. Gentilhomme Anglois, homme d'eſprit & d'érudition, à qui elle plaiſoit fort, l'a traduite en François pour la faire connoître à M. Rouſſeau, & le pria de la mettre en vers. Après l'avoir examinée, M. R. en a changé tout le plan, pour tâcher de l'accommoder à notre Théâtre : & M. D. a avoué que la Copie étoit beaucoup au deſſus de l'Original ; ſi l'on peut appeler Copie, un Ouvrage dont on n'a gardé que le fonds de l'Auteur Anglois.

En 1733 M. R. a envoyé ſa Piéce à M. D. L. à Paris, dans le deſſein de l'y faire repréſenter. Il faut croire que les ſuffrages n'ont pas été unanimes ; & M. R. n'a pas beaucoup inſiſté là deſſus : car voici ce qu'il écrivoit le premier de Mars 1734, au même M. D. L.

„ Quant aux Objections, je n'y répondrai qu'un „ mot : c'eſt qu'elles font le procès à toutes les

„ Comédies anciennes, & à preſque toutes les
„ modernes, qui ne roûlent que ſur les niches,
„ & les bons tours qui ſe font aux Ridicules. M.
„ DE POURCEAUGNAC & le DON JAPHET
„ entre autres, ſont dans ce genre. Il n'y a pas
„ un Acteur dans ces deux Piéces qui ne faſſe ſon
„ perſonnage, pour berner ces deux Originaux.
„ On ne voit pourtant pas qu'ils excitent pour
„ cela aucun mouvement d'indignation ; quoique
„ dans celle-ci, ils n'aient tous pour but que de
„ ſe réjouïr aux dépens d'un pauvre Diable, qui
„ ne leur fait aucun tort; au lieu que dans la Pié-
„ ce en queſtion, il s'agit d'empêcher un vieux
„ fou de faire un ſot mariage, & de fruſtrer un
„ héritier légitime de ſa ſucceſſion : ce qui eſt un
„ motif très raiſonnable, & auquel de fort hon-
„ nêtes-gens de belle humeur peuvent faire ſer-
„ vir innocenment les moyens qu'ils emploient.
„ Je n'en ai point fait, il eſt vrai, des Amans
„ langoureux ; parce qu'il ne s'agit pas ici d'un
„ Roman fait pour étaler de beaux ſentimens auſſi
„ ennuyeux que rebattus : mais d'une Comédie,
„ où il faut peindre les hommes comme ils ſont.

„ Quant

„ Quant au caractere d'Androgine : comme c'eſt
„ un homme habillé en Femme, je ne penſe pas
„ qu'il y ait lieu de ſe ſcandaliſer des Gaſconnades
„ qui ſe ſont ſur ſon compte par deux Hâbleurs;
„ non plus que du perſonnage qu'on lui voit fai-
„ re durant le cours de la Piéce, qui n'a rien
„ de noir; puiſqu'il n'aboutit à rien d'outrageant
„ ſur la perſonne du pauvre Baron : mais ſeule-
„ ment à lui cauſer quelques heures d'impatience
„ pour l'empêcher de ſe rendre malheureux pour
„ toute ſa vie, & de faire une injuſtice criante.
„ Pour ce qui eſt de la reſſemblance que vous
„ trouvez avec la Malade imaginaire de Du Freſ-
„ ni, je n'en dirai rien, n'ayant jamais ſu que
„ cet Auteur eut fait une Comédie ſous ce titre.
„ Je la ferai chercher : mais en attendant je puis
„ vous aſſûrer que les ſujets qui me mettent la
„ plume à la main, ſont puiſés dans de meilleu-
„ res ſources.

„ J'ai toujours penſé comme vous ſur le Para-
„ graphe *ſi forte nequibis*, dont je trouve à la vé-
„ rité la diſquiſition un peu chatouilleuſe : auſſi
„ y ai-je mis tout l'art que notre Langue m'a pu

„ fournir, pour empêcher les oreilles ſcupuleuſes „ de s'en allarmer; & à la réſerve de ce mot La- „ tin que les Femmes n'entendent pas, je crois „ que vous conviendrez, que la matiere ne pou- „ voit être traitée plus délicatement. En tout „ cas ce n'eſt qu'un morceau qui pourroit être „ retranché, ſans préjudice du reſte, quoiqu'il „ ſoit peut-être le mieux tourné de toute la Piéce. En voilà aſſez ſur cette bagatelle ". Effectivement cela ſuffit pour répondre à des Cenſeurs raiſonnables : & quant à ceux qui ont voulu faire les Entendus, en décidant que l'HYPOCONDRE n'étoit pas un caractere, mais une maladie; je leur demande ſi l'on ne peut pas dire la même choſe du MALADE IMAGINAIRE, & ſi quelqu'un s'eſt jamais aviſé de faire à Moliere une pareille objection. Au reſte j'ai lu pluſieurs fois cette Piéce à des perſonnes de bon goût, qui l'ont toujours applaudie, & qui n'ont point fait difficulté de la mettre en parallele avec les meilleures Comédies du Théâtre François. C'eſt au Public à confirmer ce jugement.

LA

LA DUPE
DE
SOI-MEME
OU
LE DEFIANT CONFONDU,
PETITE
COMEDIE.

ACTEURS.

ISABELLE, Jeune Veuve.

ALCIPPE, } Amans d'Iſabelle.
DAMIS, }

ERASTE, Homme de Cour, Oncle de Damis.

MORILLE, Valet d'Alcippe.

La Scene eſt à Paris.

SCE-

LA DUPE
DE
SOI-MEME
OU
LE DEFIANT CONFONDU,
PETITE
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIPPE, DAMIS, MORILLE.

ALCIPPE.

OUi Damis, je le ſais, vous aimez Iſabelle,
Mais j'ai de mon côté la même ardeur pour elle;
Et ſi votre Oncle Eraſte à vous ſervir ardent
Peut faire à vos déſirs prendre quelque aſcendant,

Je me flatte à mon tour, non ſans quelque apparence,
Que les miens ne ſont pas dénués d'eſpérance,
Et que le Régiment dont je me tiens certain,
Peut me mettre en état d'aſpirer à ſa main.

DAMIS.

Je ne m'en cache point, un ſi doux hyménée
Pourroit rendre ma vie à jamais fortunée;
Mais ce ne fut jamais, au moins jusqu'aujourd'hui,
Mon vice de courir ſur le marché d'autrui;
Ainſi, loin que mon Oncle ait nul deſſein dans l'âme
De vous ravir pour moi l'objet de votre flâme,
Si c'eſt votre deſſein d'en devenir l'Epoux,
Lui-même il en fera la demande pour vous.

ALCIPPE.

La demande pour moi? vraiment je ſuis ſenſible
A cette bienveillance autant qu'il eſt poſſible,
Et ſur un tel crédit dès que je puis compter,
Du ſuccès de mes vœux je ne ſaurois douter.
Adieu, mon cher Damis, j'apperçois Iſabelle,
Et l'amour me condamne à vous quitter pour elle.

SCE-

SCENE II.

ISABELLE, ALCIPPE, MORILLE.

ALCIPPE.

MAdame, ou je me trompe, ou mes félicités
Dépendront deſormais de vos ſeules bontés.
Damis qui ſort d'ici vient de me faire entendre
Qu'au don de votre main il ceſſe de prétendre,
Et que même ſon Oncle eſt prêt, ſi je l'en croi,
D'en faire à vos beautés la demande pour moi.

ISABELLE.

De ces formalités mon amour vous diſpenſe,
Et vous ſavez déjà ma réponſe d'avance:

Epargnez vous des pas déformais ſuperflus :
Un bienfait accordé ne ſe demande plus ;
Quand les cœurs ſont unis d'un lien bien ſincere,
Ce cérémonial n'eſt plus fort néceſſaire.
Je ſuis libre, & l'hymen que vous promet ma foi
Ne dépend que de vous, puiſqu'il dépend de moi.
A vous mettre en repos cet aveu doit ſuffire ;
Tout eſt dit, à ce mot vous devez vous réduire.

SCENE III.

ALCIPPE, MORILLE.

MORILLE.

APrès ce doux propos, je croîs ſans balancer
Qu'à vos noces je puis m'apprêter à danſer.
Vous voilà maintenant ſûr de votre conquête.

ALCIPPE.

Hom, cet hymen, crois-moi, n'eſt pas choſe encor prête.

MORILLE.

Comment?

ALCIPPE.

Je n'ai que trop compris le ſens caché
Du mot qu'en nous quittant elle m'a décoché;
A vous tranquiliſer mon aveu doit ſuffire,
Réduiſez vous en là, tout eſt dit; c'eſt-à-dire

Dormez tout à votre aiſe, & ſans émotion
Laiſſez moi de Damis flater la paſſion.
Quoi? ne voyois-tu pas en l'écoutant lui-même
Avec quelle contrainte & quel effort extrême
Pour me donner le change, il feignoit de vouloir
Sacrifier pour moi ſa flamme & ſon eſpoir,
Juſques à m'aſſûrer pour comble d'artifice
Qu'Eraſte ne ſongeoit qu'à m'y rendre ſervice?
Dans ces détours forcés qui pourroit ne voir pas
Une amorce cachée, un captieux appas,
Pour me dépayſer ſur leur intelligence,
Endormir mes ſoupçons & tromper ma vengeance?

MORILLE.

Parbleu vous voyez-là des choſes, entre nous,
Que nul homme vivant ne verroit comme vous;
Il faut que vous ayez une terrible vue:
Mais encor que la mienne ait fort peu d'étendue,
S'il me falloit troquer pour cent mille ducats
Vos yeux contre les miens, je ne le voudrois pas.
Quelle tête jamais fut en rats ſi féconde?
Tout homme a, comme on dit, ſa chimere en ce monde;
Mais un fou de bon ſens cherche à s'en amuſer,
Et ne s'en forge point pour ſe martyriſer.
Ce ſubtil tour d'eſprit & cette défiance,
Qui jette tant de trouble en votre conſcience,

N'eſt

N'eſt propre tout au plus, c'eſt moi qui vous le dis,
Qu'à révolter Eraſte, Iſabelle & Damis;
Et vous allez changer par vos ſoupçons coupables
En Ennemis mortels des Amis véritables.

ALCIPPE.

Pauvre Diable! ma foi, ton imbécilité
De mes enſeignemens n'a guère profité.
Tu crois donc, Maître Fou, que dans l'âge où nous ſommes
Le menſonge eſt exclus du langage des hommes?
Apprens à les connoître, & ſache qu'ils ſont tous
Fourbes, menteurs, ingrats, envieux & jaloux;
Que le ſeul intérêt les guide & les gouverne.
Avec de beaux ſemblans leur malignité berne
Quiconque n'a pour eux que des yeux indulgens:
On ne ſe trompe point à les croire méchans.
Moi qui les connois tels, & qui ne ſuis point dupe,
C'eſt à ſonder leurs cœurs que mon eſprit s'occupe;
Et je te l'avouerai, plus je les vois pour moi
Outrer la confiance & l'air de bonne foi,
Plus j'examine à fond leurs ardeurs empreſſées
Et plus je crains en eux les arriere-penſées.
C'eſt la pierre de touche, à te parler ſans fard,
Qui de tous ces gens-ci me fait pénétrer l'art.
Rien n'eſt moins naturel que ces belles avances
Qu'Iſabelle & Damis font à mes eſpérances:

Je ne puis m'y fier. En un mot je crains tout;
Et pour te découvrir mon foible juſqu'au bout,
Duſſai-je t'offenſer par mon peu d'artifice,
Tes aſſiduités à me rendre ſervice
Sont ce que bien ſouvent j'ai peine à démêler;
Et quand je vois pour moi ton zele redoubler,
J'y ſoupçonne toujours quelque anguille ſous roche,
Et que quelque intérêt que tu gardes en poche,
Un jour contre les miens ne ſoit prêt d'éclater,
Dès que l'occaſion viendra s'en préſenter.

MORILLE.

Tout beau, treve d'injure & de ſatire outrée,
Reſpectez, s'il vous plaît, la Morale en livrée.
Depuis vingt ans je ſers, & mes Maîtres toujours
M'ont trouvé véridique en faits comme en diſcours:
Je leur ai dit ſouvent, pour combattre leurs ſonges,
Des vérités en face & jamais de menſonges.
Mentir eſt le métier d'un lâche, d'un cœur noir:
Morille eſt honnête homme, & n'eſt point fait pour voir
Sa prud'hommie ainſi par vous contaminée.
Moi traître? moi menteur? ma vertu ſoupçonnée
Ne ſauroit digérer un ſi honteux ſoufflet;
Donnez moi mon congé. Je ne ſuis qu'un Valet,

Je le ſais, mais je ſers par honneur, & tout Maître
Qui manque à m'eſtimer eſt indigne de l'être.
Adieu, vous n'avez pas reſpecté ma vertu,
Vous la reſpecterez quand vous m'aurez perdu.

ALCIPPE.

Peſte ſoit du fat, qui veut qu'on le reſpecte!
Demeure: ta vertu me ſeroit moins ſuſpecte,
Si tu ne te donnois que pour ce que tu vaux.
Je ſuis bon, je veux bien ſupporter tes défauts;
Reſte; mais avec moi quitte le ton d'Apôtre;
Nous nous connoiſſons trop, pour nous tromper l'un l'autre:
Je te donne congé de te railler de moi,
Accorde moi celui de me moquer de toi.

MORILLE.

A ces conditions je conſens de me rendre,
Et veux bien me forcer encore à vous reprendre.

ALCIPPE.

Je crains qu'en ſon cerveau notre homme n'ait ſongé
Que je lui dois encore être bien obligé.
Je veux par un billet que je lui vais écrire
Lui donner à mon tour carte blanche, & lui dire
Qu'il peut pouſſer ſa pointe & s'aſſurer d'un cœur
Dont je ſerois fâché qu'il ne fut pas vainqueur:
Nous verrons qui des trois ſoutient mieux la coupelle,
D'Eraſte, de Damis & de leur Iſabelle.

S'ils m'ont voulu tromper', je vais par ce détour
Au même trébuchet les ſurprendre à mon tour.
Voici tout juſtement une écritoire prête.
Ecrivons. *

MORILLE.

Par ma foi je ne ſuis qu'une bête;
Mais je vous avouerai, pour ne déguiſer rien,
Que de ce billet-là je n'augure aucun bien:
D'un mépris apparent Iſabelle outragée
Pourroit bien par Damis vouloir être vengée.
Vous leur allez donner des armes contre vous,
Dont ſans doute vous ſeul eſſuyant tous les coups,
Tantôt comme Néron, tout prêt à vous dédire,
Vous direz, je voudrois ne ſavoir point écrire.

ALCIPPE.

Holà, Monſieur le Sot, ceſſons de babiller,
J'ai beſoin d'un Valet & non d'un Conſeiller.

MORILLE.

Pourſuivez, je me tais.

ALCIPPE.

C'eſt bien fait; prends ma Lettre,
Et cours vîte en main propre à Damis la remettre.

* *Il ſe met à écrire ſur le Bureau d'Iſabelle.*

SCE.

SCENE IV.

ALCIPPE, ERASTE.

ERASTE.

ALcippe, écoutez moi, je ſuis de vos amis,
Et je crois comme tel, qu'il peut m'être permis
De vous ouvrir ici mon cœur ſans artifice,
Et d'exiger de vous le même ſacrifice.
Vous êtes près, dit-on, d'obtenir l'agrément
Et la permiſſion d'avoir un Régiment:
Vous l'obtiendrez ſans doute, & votre ſeul mérite
Pour vous trop hautement à la Cour ſollicite;
Mais au cas que chez vous pour en faire les frais
Les ſecours ne ſoient pas peut-être aſſez tôt prêts,
Pour vous mettre en état de tenir vos paroles,
J'ai mis à part pour vous quatre mille piſtolles,

Dont vous pouvez, ſoit dit ſeulement entre nous,
Uſer comme d'un bien qui n'appartient qu'à vous.

ALCIPPE.

D'un procédé ſi noble Eraſte eſt ſeul capable,
Et je ſens dans mon âme un regret véritable
De ne pouvoir payer un ſi rare bienfait
Que d'un remerciment ſtérile & ſans effet.

ERASTE.

Votre cœur, cher Alcippe, eſt l'unique ſalaire
Que le mien ſe propoſe en cherchant à vous plaire.

SCE.

SCENE V.

ALCIPPE *ſeul.*

QU'eſt ceci? par où diable ai-je donc mérité
Cet excès ſurprenant de généroſité?
Ah j'y ſuis, & je vois quel eſt ſon ſtratagême;
Au poſte où je prétends il aſpire lui-même,
Et cet empreſſement, cet offre ſpécieux
N'eſt que pour me jetter de la pouſſiere aux yeux,
Afin qu'amadoué par ſes forfanteries
Je lui laiſſe à loiſir dreſſer ſes batteries,
Et que plus ſûrement ſous ombre d'amitié
Il me puiſſe couper l'herbe deſſous le pié.
N'en ſoyons point la dupe; il faut qu'au Miniſtere
Je développe à fond l'homme & ſon caractere:
Une Lettre fera cet effet ſûrement.
On vient: allons chez moi l'écrire en ce moment.

SCENE VI.

ISABELLE, DAMIS.

DAMIS.

OUi, Madame, il eſt vrai, ma plus douce eſpérance
S'étoit ſacrifié à votre préférence,
Je n'avois conſulté que mon reſpect pour vous,
Et vos déſirs contens rendoient mon ſort plus doux;
Mais quand je croyois vaincre Alcippe en grandeur d'âme,
J'en reçois ce billet qui me rend à ma flâme;
Et libre déſormais je puis de ſon aveu
Rallumer à vos pieds l'ardeur d'un ſi beau feu.

ISABELLE.

Vous êtes généreux, Meſſieurs, mais je m'étonne
Qu'on veuille diſpoſer ainſi de ma perſonne:
Alcippe en fait très bien les honneurs, & ma foi
Il mériteroit fort ce qu'il attend de moi.

Sou-

Soupirez, eſpérez: ce billet qui m'outrage
De tout ſerment pour lui moi-même me dégage;
Ma liberté renaît dans ſon perfide écrit,
Et ce qui fit le mal eſt ce qui le guérit.

DAMIS.

Je puis donc ranimer mon eſpérance éteinte,
Et vous offrir encor ſans ſcrupule & ſans crainte
Tout l'hommage d'un cœur dont les vœux les plus chers
Sont de vivre & mourir dans l'honneur de vos fers.
Mon Oncle, du Miniſtre appellé pour apprendre
Un ſecret important qu'il veut lui faire entendre,
Me flate que peut-être un ſort propice & doux
Travaille à m'élever pour m'approcher de vous.

SCENE VII.

MORILLE, ISABELLE, DAMIS.

MORILLE.

MOn Maître m'a chargé de vous donner à lire,
Madame, ce billet qu'il vient de vous écrire.
Les billets coup ſur coup ſemblent naître chez lui,
Et voici le troiſieme enfanté d'aujourd'hui.

ISABELLE *lit.*

Vous pouvez diſpoſer de votre cœur, Madame :
D'Eraſte & de Damis j'ai découvert la trame ;
Ils me trompoient tous deux : je veux être éclairci :
Si vous ne ſongiez pas à me tromper auſſi.
Non, non, pour te tromper, âme baſſe & perfide,
L'honneur juſqu'à préſent m'a trop ſervi de guide ;
Tu verras par la fin qu'aura ta lâcheté
Si je ſais à propos dire la vérité.

SCENE VIII.

ERASTE, ISABELLE, DAMIS, MORILLE.

ERASTE.

MAdame, permettez que j'oſe vous apprendre
Un incident qui va ſans doute vous ſurprendre.
Vous connoiſſez Alcippe, & nulle ne ſait mieux
Quel il m'a vu toujours, en tout tems, en tous lieux;
Aujourd'hui même encor pour ce qu'il ſollicite
J'ai de tout mon crédit appuyé ſa pourſuite;
Cependant, puis-je croire, ô Ciel! ce que voi?
Voici ce qu'au Miniſtre il écrit contre moi.
Je ſuis, ſi l'on en croit ſa propre ſignature,
Un Fourbe, un Homme double, un Ingrat, un Parjure:
Pour atteindre à mon but je me crois tout permis,

Et ne ſuis dangereux que contre mes Amis.
Ces traits injurieux dont toute la Cour gronde,
Ont déjà contre lui révolté tout le monde.
Sa manœuvre en un mot le démaſque & fait voir
Entre nos procédés un contraſte ſi noir,
Que le Miniſtre a cru devoir lire la lettre
Au Roi, qui ſur le champ me la faiſant remettre,
Daigne honorer encor mon Neveu que voila
Du Brevet qu'obtenoit Alcippe ſans cela.

DAMIS.

Le Deſtin nous amene enfin notre Victime;
Voici l'homme pour nous ſi pénétré d'eſtime.

ISABELLE.

Ses procédés pour moi n'ont pas été plus doux;
Et je veux avec lui m'expliquer devant vous.

SCENE IX. & derniere.

ALCIPPE, ISABELLE, ERASTE, DAMIS, MORILLE.

ISABELLE.

Soyez ſincere, Alcippe, une fois en la vie;
Quelle preuve aviez-vous de notre perfidie
Pour ſoupçonner de fourbe & de mauvaiſe foi
Preſqu'en même moment, Damis, Eraſte & moi?
Eraſte, qui pour vous à l'offre de ſa bourſe
Avoit de ſon crédit joint toute la reſſource;
Damis, qui, généreux juſqu'à faire pitié,
Sacrifioit pour vous l'amour à l'amitié;
Et moi de qui la main pour recevoir la vôtre
S'ouvroit, quand votre cœur m'en deſtinoit une autre?
Parlez, apprenez nous quelle haute clarté
Vous a fait ſoupçonner notre ſincérité.

ALCIPPE.

Madame, des bontés qu'à peine on imagine

D'un ſoupçon bien fondé ſont toujours l'origine.
Je vois par votre aveu mon eſpoir ſecondé,
Et ſatisfait ſans preſque avoir rien demandé;
Un Rival qui pour moi de l'objet qui l'enflâme,
S'expoſe à mériter le mépris & le blâme;
Un homme de la Cour, ſon Oncle & ſon Soutien,
Qui m'offre ſes Amis, ſon crédit & ſon bien;
Tout cela m'a paru ſi hors de vraiſemblance,
Et faire à l'intérêt ſi grande violence,
Que j'ai cru bonnement y voir, pour me jouër,
Quelque arriere-deſſein, je veux bien l'avouër.
En un mot tout objet plus beau que la Nature
Ne peut être à mes yeux qu'une aimable impoſture,
Un faux or, un criſtal qu'on montre aux pauvres gens
Pour ſe donner carriere & rire à ſes dépens.

ISABELLE.

Et c'eſt cette admirable & ſubtile penſée
Où vos ſoupçons toujours donnent tête baiſſée,
Qui bleſſant notre honneur, nous réduit malgré nous
A la néceſſité de nous venger de vous.
Votre âme à ſes erreurs toujours ſe livre entiere,
Et vous vous aveuglez à force de lumiere.
Vos biens les plus réels à vos yeux ſont des maux,
Le ſûr devient douteux, & le vrai paroît faux.

Vous

Vous avez trop d'eſprit : vous ſeriez plus habile
Si vous en aviez moins, & beaucoup plus tranquile :
Par vos raiſonnemens vous perdez en un jour
Confiance, amitié, fortune, eſtime, amour.
Voilà le digne fruit de cet eſprit ſublime
Dont vous êtes toujours la premiere Victime.
Adieu, corrigez vous, ſi vous pouvez : pour moi,
Puiſque vos lâchetés ont dégagé ma foi,
Je la donne à Damis, dont le bon ſens m'aſſure
Une tranquilité plus ſolide & plus pure.

MORILLE *à Alcippe.*

Ce diſcours eſt très net, & ma foi c'eſt envain
Que vous y chercheriez quelque arriere-deſſein.

Fin de la Dupe de ſoi-même.

6263260